

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CIRCULATION DE L'INFORMATION EN FRANCE PENDANT LA
SECONDE MOITIÉ DU XVIII^E SIÈCLE VUE PAR LES DIARISTES PARISIENS
ET TOULOUSAINS BARBIER, HARDY ET BARTHÈS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

SIMON DAGENAI

JANVIER 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À mes parents

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) d'avoir cru en mon projet et d'en avoir permis la réalisation par leur soutien financier.

J'adresse mes plus vifs remerciements à mon directeur de recherche, Pascal Bastien, qui par sa disponibilité sans faille, ses remarques toujours justes et ses connaissances sans fin a grandement contribué à l'accomplissement de ce présent mémoire.

Ma famille et mes amis ont aussi beaucoup apporté à ce travail de recherche, et je les en remercie. Je tiens plus particulièrement à exprimer ma gratitude envers Marie-Claire, pour son soutien de tous les jours et nos fréquentes conversations historiques et historiographiques qui ont contribué à mener ce projet à bien.

Finalement, je tiens à remercier Pierre Barthès, Edmond Jean François Barbier et Siméon-Prosper Hardy, qui par les longues heures qu'ils ont mis à rédiger leurs journaux, il y a un peu plus de deux siècles, ont créé des documents fascinants pour l'historien.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	vii
RÉSUMÉ	ix
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
OPINION PUBLIQUE, MÉDIAS ET ÉCRITS DU FOR PRIVÉ AU XVIII ^E SIÈCLE : UN BILAN HISTORIOGRAPHIQUE	6
1.1 Introduction	6
1.2 Études sur les divers véhicules de transmission de l'information	6
1.2.1 Opinion publique	6
1.2.2 L'histoire des médias et l'étude des interactions entre l'imprimé, le manuscrit et l'oral	9
1.2.3 La presse périodique	16
1.3 Usages historiographiques des écrits du for privé	24
1.4 Problématique	36
1.5 Le territoire d'enquête et la composition du corpus	36
1.6 Méthode et cadre théorique	38
1.7 Conclusion	41
CHAPITRE II	
LES AUTEURS ET LEURS JOURNAUX	42
2.1 Introduction	42
2.2 Pierre Barthès et ses <i>Heures perdues</i> (1737-1780)	43

2.3	Le Journal (1718-1763) d'Edmond Jean François Barbier	54
2.4	<i>Mes Loisirs</i> de Siméon-Prosper Hardy (1753-1789)	62
2.5	Conclusion	69

CHAPITRE III

LA COUR, LE ROI, LA CAPITALE : LES NOUVELLES EN PROVENANCE DE VERSAILLES ET PARIS..... 71

3.1	Introduction	71
3.2	Le rapport à l'information de Barbier et Hardy	72
	3.2.1 La rumeur	73
	3.2.2 Les autres médias	90
3.3	Le rapport à l'information de Barthès	103
	3.3.1 Le temps de transmission de la nouvelle de Paris à Toulouse	104
	3.3.2 L'utilisation par Barthès des médias pour s'informer des nouvelles de la capitale et de Versailles	107
3.4	Le coup de poignard de Damiens (1757) et la mort de Louis XV (1774) tels que vus par les journaux des auteurs.....	115
3.5	Conclusion	121

CHAPITRE IV

LES NOUVELLES DES PROVINCES FRANÇAISES ET DU RESTE DE L'EUROPE

4.1	Introduction	123
4.2	Les nouvelles du reste de la France.....	124
	4.2.1 Barthès et les nouvelles en provenance de Toulouse	124
	4.2.2 Hardy et les nouvelles provenant du « Grand Paris »	126
4.3	Les nouvelles rapportées par Barthès et Hardy en provenance du reste de la France	138
	4.3.1 Réseau routier, flux d'échanges économiques et origine des populations à Paris et Toulouse.....	138

4.3.2	La lecture de l'information française dans les journaux de Hardy et Barthès.....	143
4.4	Les nouvelles d'ailleurs en Europe	167
4.4.1	Liens économiques avec le reste de l'Europe et présence de migrants non-régnicoles à Paris et Toulouse.	168
4.4.2	4.4.2 En temps de paix	170
4.4.3	L'écriture des nouvelles en temps de guerre. Barbier et Barthès à propos de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748)	191
4.5	Conclusion	197
	CONCLUSION	199
	APPENDICE A	
	NOMS DES VILLES PRÉSENTES DANS LES CARTES	206
	BIBLIOGRAPHIE	212

LISTE DES FIGURES

FIGURE 4-1- MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DES VILLES DU GRAND PARIS (1753-1780).	132
FIGURE 4-2 - THÈMES DES NOUVELLES DU GRAND PARIS DANS LE JOURNAL DE HARDY (1753-1780).	132
FIGURE 4-3 - THÈMES DES NOUVELLES DU GRAND PARIS DANS LE JOURNAL DE HARDY, EN EXCLUANT CELLES PROVENANT DE SAINT-CLOUD (1753-1780).	133
FIGURE 4-4 – CARTES DES MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY DANS LES NOUVELLES QU'IL RAPPORTE EN PROVENANCE DU GRAND PARIS (1753-1780).....	136
FIGURE 4-5 – CARTE DES THÈMES DES NOUVELLES RAPPORTÉES DANS LE JOURNAL DE HARDY EN PROVENANCE DES VILLES DU GRAND PARIS (1753-1780).	137
FIGURE 4-6 - MÉDIAS UTILISÉS PAR BARTHÈS LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DU RESTE DE LA FRANCE (1738-1780).	145
FIGURE 4-7 - MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DU RESTE DE LA FRANCE (1753-1780).	148
FIGURE 4-8 - MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DU RESTE DE LA FRANCE, À L'EXCLUSION DU GRAND PARIS (1753-1780).	149
FIGURE 4-9 - THÈMES DES NOUVELLES FRANÇAISES DANS LE JOURNAL DE BARTHÈS (1738-1780).	155
FIGURE 4-10 - THÈMES DES NOUVELLES FRANÇAISES DANS LE JOURNAL DE HARDY (1753-1780).	157
FIGURE 4-11 - THÈMES DES NOUVELLES FRANÇAISES DANS LE JOURNAL DE HARDY, À L'EXCLUSION DE CELLES DU GRAND PARIS (1753-1778).	158
FIGURE 4-12 - CARTE DES MÉDIAS UTILISÉS PAR BARTHÈS LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DU ROYAUME DE FRANCE (1738-1780).	160
FIGURE 4-13 - CARTE DES THÈMES DES NOUVELLES DU ROYAUME DE FRANCE DANS LE JOURNAL DE BARTHÈS (1738-1780).	161
FIGURE 4-14 - CARTE DES MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EN PROVENANCE DU RESTE DE LA FRANCE (1753-1780).	166

FIGURE 4-15 CARTE DES THÈMES DES NOUVELLES DU ROYAUME DE FRANCE RAPPORTÉES DANS LE JOURNAL DE HARDY (1753-1780).	167
FIGURE 4-16 - MÉDIAS UTILISÉS PAR BARTHÈS LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES EUROPÉENNES (1738-1780).	173
FIGURE 4-17- THÈMES DES NOUVELLES EUROPÉENNES DANS LE JOURNAL DE BARTHÈS (1738-1780). 174	
FIGURE 4-18 - MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY POUR RAPPORTER DES NOUVELLES EUROPÉENNES (1753-1780).	176
FIGURE 4-19 - MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY POUR RAPPORTER DES NOUVELLES EUROPÉENNES, ROME EXCLUE (1753-1780).	177
FIGURE 4-20 - THÈMES DES NOUVELLES EUROPÉENNES DANS LE JOURNAL DE HARDY (1753-1780). ..	181
FIGURE 4-21 - THÈMES DES NOUVELLES EUROPÉENNES DANS LE JOURNAL DE HARDY, ROME EXCLUE (1753-1780).	181
FIGURE 4-22 - CARTE DES MÉDIAS UTILISÉS PAR BARTHÈS LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES DE L'EUROPE (1738-1780).	187
FIGURE 4-23 - CARTE DES THÈMES DES NOUVELLES EUROPÉENNES DANS LE JOURNAL DE BARTHÈS (1738-1780).	188
FIGURE 4-24 - CARTE DES MÉDIAS UTILISÉS PAR HARDY LORSQU'IL RAPPORTE DES NOUVELLES DE L'EUROPE (1753-1780).	189
FIGURE 4-25 - CARTE DES THÈMES DES NOUVELLES EUROPÉENNES DANS LE JOURNAL DE HARDY (1753-1778).	190
FIGURE A-1 CARTE DES NOMS DES VILLES DU GRAND PARIS MENTIONNÉES PAR HARDY DANS SON JOURNAL (1753-1780).	207
FIGURE A-2 - CARTE DES NOMS DES VILLES DE FRANCE MENTIONNÉES PAR BARTHÈS DANS SON JOURNAL (1738-1780).	208
FIGURE A-3 - CARTE DES NOMS DES VILLES DE FRANCE MENTIONNÉES PAR HARDY DANS SON JOURNAL (1753-1780).	209
FIGURE A-4 - CARTE DES NOMS DES VILLES D'EUROPE MENTIONNÉES PAR BARTHÈS DANS SON JOURNAL (1738-1780).	210
FIGURE A-5 - CARTE DES NOMS DES VILLES D'EUROPE MENTIONNÉES PAR HARDY DANS SON JOURNAL (1753-1780).	211

RÉSUMÉ

Ce mémoire traite de la diffusion des nouvelles en France durant la seconde moitié du XVIII^e siècle (1738-1780), à travers trois journaux d'événements rédigés par des bourgeois de Paris et de Toulouse. Ces sources rendent possible un regard inédit sur les interactions entre les différents médias de cette époque. D'autre part, cette étude s'interroge aussi sur l'influence de la singularité de chacun des auteurs dans leur sélection des nouvelles qu'ils mettent sur papier et dans leur choix d'un média plutôt qu'un autre.

Ressort de cette recherche l'influence des intérêts personnels de chaque auteur dans leur réception du contenu des différents médias de l'époque, privilégiant des types de nouvelles en particulier ainsi que certaines villes et régions émettrices d'information. Les préférences personnelles jouent aussi dans la sélection d'un vecteur de diffusion de la nouvelle, bien que l'accès à ces derniers soit influencé par la place de leur ville de résidence au sein du réseau français de circulation de l'information et à la position sociale des diaristes. De la même façon, la distance de la nouvelle par rapport aux auteurs influence la disponibilité des médias la colportant.

Tandis que les vecteurs traditionnels de la diffusion de la nouvelle, soit la rumeur et la correspondance, occupent une place importante aux côtés de la presse domestique, les gazettes francophones de Hollande jouent un rôle beaucoup moins important que ne le suggère l'historiographie de la presse. La *Gazette de France* occupe quant à elle une place très importante, offrant des nouvelles considérées comme crédibles, en plus de rendre visible au lecteur attentif les orientations de la politique du gouvernement français. Contrairement à la perception de plusieurs historiens, la rumeur ne diffuse pas uniquement des anecdotes sur la vie privée du roi et à propos des coulisses du pouvoir, mais colporte aussi des nouvelles de tout genre. De la même façon, les diaristes ont des intérêts assez variés et rapportent des événements de multiple nature.

Mots clés : médias, nouvelle, écrits du for privé, Paris, Toulouse, XVIII^e siècle

INTRODUCTION

Les écrits du for privé représentent des sources inestimables pour réfléchir au système médiatique de la seconde moitié du XVIII^e siècle en France et à la place de la nouvelle au sein du quotidien de Français de l'époque, comme le montrent ces extraits :

La consternation est dans Paris. Malgré le secret de la Cour, la nouvelle s'est répandue par des lettres particulières, et enfin par les *Gazettes* que le roi de Prusse nous abandonne, et qu'il a fait, dès le 11 juin, son traité de paix avec la reine de Hongrie. (...) On dit que le roi de Prusse a envoyé au Roi copie de son traité, avec un manifeste ; qu'il s'excuse de cette espèce de trahison à notre égard, sur ce que le Cardinal faisoit traiter secrètement d'un accommodement avec la reine de Hongrie, sans sa participation, et que la Reine lui a envoyé copie de cette négociation pour le déterminer à finir. On ne voit point ce manifeste. Cette conduite de notre part seroit basse, mais le Cardinal, qui ne songe qu'à la paix telle qu'elle soit, en seroit très capable¹.

Par de lettres particulieres, ecrites de cette capitale a de personnes de Toulouse, nous avons appris, que sur le fameux demelé qui étoit survenu entre le Roy et son parlement pour de raisons interessantes, dans la nuit du 10^e au 11^e de ce mois cy, le parlement n'ayant pas voulu se soumettre, eut ordre par une lettre de cachet de se retirer a Pontoise, (il faut remarquer que ce n'étoit que les messieurs qui composoient la grand chambre) ceux qui composoient les cinq chambres des

¹ Edmond Jean François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1858, volume 3, p.356-357, juillet 1742.

enquetes et celle des requêtes ayant eu ordre le 8^e de se retirer lettre veue dans les lieux d'exil qui leur étoient indiqués².

Ce jour à huit heures du matin on apprend à Paris que dans la nuit précédente à deux heures, Messire *Louis-Charles Le Mairat* conseiller honoraire de l'ancien Parlement et président de la Chambre des comptes depuis 1755, étoit décédé en son château de *Bruyères-le-Châtel* près d'Arpajon au neufvième jour de la petite vérole à l'âge de *quarante-trois ans*. Ce magistrat doux, bienfaisant et charitable, sçavoit rendre aimable la pitié dont il faisoit profession par son humeur affable, prévenante et enjouée ; comme il avoit été universellement chéri et estimé pendant sa vie, il étoit universellement regretté après sa mort, qui est annoncée dans l'après-midi du même jour par le son des cloches de l'église de Saint-Gervais sa paroisse dont il étoit marguillier d'honneur. Dès que cette triste nouvelle avoit été sçue à son hôtel rue des Francs-Bourgeois au Marais, on avoit vu la consternation se répandre dans tout le quartier et jusqu'au marché du cimetierre Saint-Jean, où l'on avoit été témoin surtout de la douleur du peuple³.

Ces exemples montrent la multiplicité des médias qui circulaient dans la France du XVIII^e siècle et la grande place qu'y joue la rumeur. Les trois extraits illustrent aussi les échanges entre la parole, l'imprimé et le manuscrit, ces trois médias occupant un rôle très important durant le siècle des Lumières. À l'époque, les véhicules imprimés de transmission de la nouvelle étaient soit officiels, permis ou illicites. Ainsi, tandis que la *Gazette de France* était publiée par monopole royal, l'entrée de gazettes étrangères dans le royaume était tolérée par les autorités françaises. À cause de la régularité de la parution de ces périodiques, le pouvoir royal exerçait plus facilement un contrôle sur les gazettes étrangères, l'accès au marché français pouvant leur être retiré à tout moment. Les pressions de Versailles ne s'appliquaient pas aussi facilement aux pamphlets, étant donné qu'ils étaient publiés sporadiquement. Le

² Nous ne corrigerons pas l'orthographe des citations du journal de Barthès, mais nous en supprimerons les agglutinations. Voir Pierre Barthès, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, MS 701, p.40, mai 1752.

³ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits français, MS 6681, 5 novembre 1773.

gouvernement français rendait aussi publiques certaines décisions par l'entremise de la publication ritualisée dans les villes du royaume. Le manuscrit jouait aussi un rôle médiatique important par l'entremise de la correspondance et des nouvelles à la main. Ces dernières étaient des « gazettes manuscrites » et diffusaient des nouvelles que la censure ne permettait pas sous forme imprimée, telles des anecdotes sur la vie privée du roi. La rumeur s'abreuvait quant à elle des autres vecteurs de transmission de l'information et contribuait à étendre le rayonnement de ceux-ci en diffusant les nouvelles qu'ils contenaient. Son rôle n'était pas uniquement passif, plusieurs nouvelles, notamment en provenance de Versailles, circulaient d'abord sous forme orale avant d'être transcrites ou imprimées dans les médias évoqués plus haut.

Les trois journaux d'événements que nous sollicitons dans cette présente étude sont des sources exceptionnelles afin de s'intéresser à l'interaction entre les médias et à la place de la nouvelle au sein du quotidien de ces diaristes. Plutôt que de les ériger en « témoins idéals » de leur époque, nous placerons leur partialité en tant qu'auteurs au centre de notre étude. En effet, le système français de circulation de l'information à cette époque et la position sociale des diaristes expliquent seulement en partie la présence plus ou moins grande de certains médias, des facteurs de goût personnel envers un média plutôt qu'un autre jouant aussi un rôle. Les thèmes et la provenance des nouvelles mises sur papier dans nos sources sont quant à elles en majeure partie tributaires des intérêts des diaristes, ces derniers s'intéressant plus à certains types d'événement et à certaines régions de la France et de l'Europe. Ce n'est pas uniquement en tant que moyens d'accès au système français de circulation de l'information que sont sollicitées ces sources, mais nous aborderons plutôt à travers ces journaux d'événements la façon dont les auteurs de ces manuscrits étaient témoins ou « lecteurs » de ce système de diffusion des nouvelles.

Pour soutenir cette hypothèse qui prend en compte l'influence du réseau de diffusion de la nouvelle en France, mais aussi les choix personnels des diaristes, nous porterons notre regard sur le processus d'écriture de chacune des sources, que nous mettrons en relation avec le parcours personnel de leur auteur. Nous mettrons de l'avant une approche qualitative, quantitative et cartographique. Nous nous livrerons à des analyses de texte afin de saisir l'utilisation et l'appréciation des divers médias par les auteurs. Ce type de méthode sera aussi utilisé afin de mettre en lumière certains épisodes particuliers rapportés dans plus d'un journal. Nous tirerons profit de l'aspect sériel des journaux d'événements afin de mesurer la présence des différents médias et des types de nouvelles. Finalement, notre analyse cartographique s'inspire de l'approche de Stéphane Haffemayer, et nous représenterons sous forme de cartes la mention de nouvelles en provenance de villes françaises et européennes dans nos sources⁴. Nous étudierons ces cartes afin d'expliquer les diverses tendances géographiques qui s'en dégagent, certains découlant du choix des diaristes tandis que d'autres sont plutôt attribuables à la nature du réseau de circulation de l'information.

La démonstration de notre hypothèse est organisée en quatre chapitres. Tout d'abord, nous passerons en revue l'historiographie qui a abordé la question de l'opinion publique au XVIII^e siècle, les courants historiques qui ont étudié les médias de cette époque ainsi que les usages historiographiques des écrits du for privé et les débats qui en découlent. Le chapitre suivant est quant à lui consacré à une description des trois journaux sollicités dans cette étude ainsi que leurs auteurs, dans le but de bien saisir le processus d'écriture de chacune de ces sources.

⁴ Stéphane Haffemayer, *L'information dans la France du XVII^e siècle : La Gazette de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, 848 p.

Nous abordons dans le troisième chapitre les nouvelles en provenance de Paris et de Versailles, en nous intéressant aux types d'événements rapportés par les diaristes ainsi qu'aux médias qui les diffusaient, en portant une attention particulière à la rumeur. En comparant ces éléments à Paris et à Toulouse, nous réfléchirons sur les raisons expliquant cette différence. Afin de poursuivre cette réflexion sur l'espace, nous analyserons la façon dont deux événements, soit le coup de poignard de Damiens et la mort de Louis XV sont rapportés par Barthès et un des diaristes parisiens.

Le dernier chapitre traite quant à lui des nouvelles du reste de la France et de l'Europe. Nous porterons alors notre regard sur les liens économiques de ces villes avec le reste de la France et de l'Europe, ainsi que l'origine des migrants qui s'établissent dans ces deux villes. Notre réflexion abordera les thèmes des nouvelles ainsi que les types de média qui parviennent jusqu'à l'entremise des deux diaristes, selon leur provenance géographique, c'est-à-dire le Grand Paris, le reste de la France et l'Europe. Nous nous livrons à ce sujet à une analyse de la géographie de l'information de ces nouvelles et verrons l'influence du lieu de résidence des deux diaristes sur celle-ci. Finalement, nous comparons la façon dont Barbier et Barthès rapportent la guerre de Succession d'Autriche.

CHAPITRE I

OPINION PUBLIQUE, MÉDIAS ET ÉCRITS DU FOR PRIVÉ AU XVIII^E SIÈCLE : UN BILAN HISTORIOGRAPHIQUE

1.1 Introduction

Sous l'impulsion des travaux sur l'opinion publique, l'histoire des véhicules de transmission de la nouvelle de la France du XVIII^e siècle a longtemps été limitée à l'histoire de la presse. Cependant, de nouvelles perspectives historiques ont été rendues possibles à partir des travaux de l'histoire de la lecture, qui ont eux-mêmes ouvert la porte à une étude des liens entre l'imprimé, le manuscrit et la parole. Notre premier chapitre s'intéressera à ces différentes historiographies : histoire des médias, histoire de la rumeur, puis histoire des écrits du for privé et des enjeux méthodologiques et épistémologiques qui se rattachent à ce type de sources.

1.2 Études sur les divers véhicules de transmission de l'information

1.2.1 Opinion publique

Le débat historiographique sur l'opinion publique au XVIII^e siècle tire son origine des travaux fondateurs de Jürgen Habermas. Selon ce philosophe, l'opinion publique est exprimée par la sphère publique bourgeoise, qui prend naissance à la fin de l'époque moderne. Il met de l'avant une approche sociologique selon laquelle les

structures économiques influencent et modèlent le système politique, ainsi que les frontières et le contenu des espaces publics et privés. Ainsi, tandis qu'au Moyen Âge dominait une sphère publique structurée par la représentation, le passage à la période mercantiliste voit la naissance de la sphère du pouvoir public, dont l'émergence s'explique par le développement d'une économie nationale et territoriale parallèlement à la construction d'un État moderne¹. La formation de la bourgeoisie amène selon Habermas une rupture avec le secret absolutiste, cette classe critiquant les actes du gouvernement dans le cadre du débat public fondé sur la raison au sein de la sphère publique. Le philosophe relie le principe de publicité à la naissance de la presse périodique, où l'État utilise ce média afin de notifier les décrets et les ordonnances à sa population, affaiblissant ainsi la sphère publique structurée par la représentation. En étant à la fois publique et régulière, la presse périodique diffère fondamentalement des anciens médias qui ne menaçaient pas la sphère publique issue du Moyen Âge, soit la correspondance privée entre les marchands, ainsi que les occasionnels publiés après certains événements. Le débat public a lieu selon ce philosophe non seulement à travers l'imprimé, mais aussi à l'intérieur de certains lieux publics, tels les salons et les cafés². Ces discussions entraînent alors deux changements à la société d'Ancien Régime, contribuant tout d'abord à faire cheminer l'idée que la valeur d'un individu est plus importante que son rang social, en plus de soumettre à la discussion des domaines qui l'avaient été assez peu jusque là, tels la philosophie, la littérature et l'art. Cette conception sociologique de l'opinion publique a depuis été remise en question par plusieurs historiens.

Sous l'impulsion du *linguistic turn*, l'opinion publique au XVIII^e siècle a plutôt été conçue en tant qu'une « forme abstraite d'autorité qu'invoquaient les

¹ Jürgen Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1988 (1^{ère} éd. allemande, 1962), p.21-38.

² *Ibid.*, p.46-47.

acteurs d'une politique d'un type nouveau afin de consolider la légitimité de revendications qui ne pouvaient plus être imposées par un ordre absolutiste »³. Les acteurs politiques de l'époque se référaient selon Keith Michael Baker au public en tant qu'entité conceptuelle, afin de légitimer leur position⁴. Contrairement à Habermas qui prend peu en compte les pamphlets, ceux-ci occupent une place importante au sein de l'argumentation de cet historien, pour qui l'approche du philosophe a négligé le contexte d'une contestation politique et religieuse contre le pouvoir absolutiste à partir des années 1750 en France. Le pouvoir fait alors part d'une plus grande publicité afin de justifier sa politique, par l'intermédiaire de préambules plus longs et de nombreux pamphlets, tandis que les opposants utilisent aussi ces derniers contre le gouvernement. C'est par l'intermédiaire des pamphlets que le débat public avait alors lieu, les auteurs se répondant l'un à l'autre et se référant au tribunal abstrait de l'opinion. L'imprimé occupe pratiquement toute la place chez cet historien, tandis que l'oralité est défavorisée⁵.

Le peuple et l'oralité sont introduits dans ce débat par Arlette Farge, qui centre son analyse sur la sphère publique plébéienne, objet qui se situe aux marges du modèle habermassien⁶. Cette historienne fonde son analyse sur les journaux de trois mémorialistes du premier quart du XVIII^e siècle, soit Jean Buvat, Mathieu Marais et Edmond-Jean Barbier, ainsi que sur les rapports d'inspecteurs et d'observateurs de

³ Keith Michael Baker, « Naissance de l'opinion publique », *Annales ESC*, janvier-février 1987, no 1, p.44.

⁴ *Ibid.*, p.41-45.

⁵ Keith Michael Baker et Roger Chartier, « Dialogue sur l'espace public », *Politix. Travaux de science politique*, vol. 26, 1994, p.18-22.

⁶ Stéphane Van Damme, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », *Les Dossiers du Grihl*, 2007, <http://dossiersgrihl.revues.org/682>, Consulté le 13 août 2010.

police de 1725 à 1741⁷. Ces sources judiciaires étaient rédigées chaque semaine dans le but de capter la parole populaire séditieuse. Ces mauvais propos sont considérés par Farge comme faisant partie intégrante de l'opinion publique, et sont ainsi un fait social plutôt qu'un tribunal abstrait. À travers son étude des sources judiciaires, cette historienne constate que l'opinion populaire se politise de plus en plus au cours du siècle et est au même moment prise en compte par le pouvoir de façon grandissante. De cette façon, ce n'est pas uniquement la parole de l'opinion éclairée au sein des salons et des cafés, évoquée par Habermas, qui a une importance politique. Farge attribue la politisation des Parisiens à la crise janséniste et à l'organe des amis de la vérité, les *Nouvelles Ecclésiastiques* au sein desquelles le peuple occupe une grande place⁸.

1.2.2 *L'histoire des médias et l'étude des interactions entre l'imprimé, le manuscrit et l'oral*

Suite à l'impulsion donnée par l'histoire de la lecture, des historiens du dix-septième siècle anglais ont remis en question la suprématie de l'imprimé à cette époque, et ont montré l'enchevêtrement des différents véhicules de transmission de la nouvelle⁹. Pour la France du XVIII^e siècle, Robert Darnton a abordé la place occupée par les nouvelles à la main et les autres manuscrits, ainsi que les liens entre les rumeurs, les libelles et les livres prohibés¹⁰. Ce courant historiographique a aussi

⁷ Arlette Farge, *Dire et mal dire, L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, p.13-40.

⁸ *Ibid.*, p.64.

⁹ Harold Love, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1993, 379 p, Joad Raymond, *The Invention of the Newspaper : English Newsbooks, 1641-1649*, Oxford, Clarendon Press, 1996, 379 p. et Adam Fox, *Oral and Literate Culture in England, 1500-1700*, Oxford, Clarendon Press, 2000, 497 p.

¹⁰ François Moureau a quant à lui abordé plus spécifiquement la question des nouvelles à la main. Voir François Moureau, *Répertoire des nouvelles à la main : dictionnaire de la presse manuscrite clandestine XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, 517 p., François Moureau, *La plume et le plomb : espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 728 p., Robert Darnton, *The Devil in the Holy Water or the Art of*

permis le renouvellement de l'étude de la rumeur, tandis que les historiens de la presse sont malheureusement demeurés largement en marge de ce renouvellement historiographique. Cependant, de nouvelles perspectives d'étude de la presse ont été ouvertes récemment comme nous le verrons.

L'école des *Annales* a commencé à s'intéresser aux livres à partir de la décennie 1960, par l'intermédiaire de deux volumes collectifs¹¹. Ces historiens ont alors cherché à produire une histoire économique et sociale du monde imprimé. Les recherches produites par ce courant historiographique ont porté sur les taux d'alphabétisation, le réseau de distribution des livres ainsi que sur le contenu des bibliothèques personnelles de l'époque¹². Ces travaux historiques s'inscrivent d'ailleurs dans le sillage de l'histoire des mentalités, qui cherchait à reconstituer « l'univers mental » des populations de l'époque. C'est en ce sens que Robert Mandrou inventorie le contenu de la Bibliothèque bleue de Troyes, voulant ainsi

Slander from Louis XIV to Napoleon, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2010, 534 p., Robert Darnton, « Mademoiselle Bonafon and the Private Life of Louis XV: Communication Circuits in Eighteenth-Century France », *Representations*, no 87, été 2004, p.102-124, Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.1-35, Robert Darnton, « Public Opinion and Communication Networks in Eighteenth-Century Paris », dans *Opinion*, sous la dir. de Pierre Eckhard Knabe, Berlin, Splitz, 2000, p.149-229 et Robert Darnton, *The Forbidden Bestsellers of Pre-Revolutionary France*, New York, W.W. Norton, 1995, 440 p.

¹¹ François Furet et al., *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Mouton et cie, 1965 et 1970, 2 v.

¹² Voir François Furet et Jacques Ozouf, *L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, 2 vol. et Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, 2 vol.

avoir un portrait de la culture populaire de l'époque, qui est opposée à la culture des élites présente dans les livres¹³.

Les travaux de Roger Chartier ont remis en question plusieurs éléments mis de l'avant par Mandrou et Robert Muchembled en proposant de faire l'histoire de la lecture, pratique qui varie dans le temps en fonction : « (...) des formes de sociabilité, des représentations du savoir ou du loisir, des conceptions de l'individualité »¹⁴. Ainsi, les mêmes textes peuvent être appropriés de façon plurielle par différents lecteurs. De la même façon, les lecteurs populaires ne lisent pas nécessairement la littérature de colportage collectivement, ces imprimés pouvant aussi être lus dans l'intimité. Les travaux de cet historien renversent aussi la conception historiographique voulant que chaque catégorie sociale soit une catégorie de lecteurs distincte, schéma à la base de la première histoire du livre des *Annales*, ainsi que de l'histoire des mentalités de ce même courant historiographique¹⁵. Ce faisant, les lecteurs populaires lisent les mêmes textes que les autres lecteurs, qui y ont accès par de multiples pratiques, tels le prêt individuel, et l'accès par l'intermédiaire de nombreuses institutions. C'est ainsi que des lecteurs populaires ont eux aussi accès à des gazettes par l'entremise de l'échange culturel.

Tandis que l'histoire de la lecture a réfléchi aux multiples modes d'accès et d'appropriation de l'imprimé, un courant historiographique a élargi cette perspective en s'interrogeant sur les multiples liens entre l'imprimé, le manuscrit et la parole.

¹³ Robert Mandrou, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles : la Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1975 (1^{ère} éd. 1964), p.16.

¹⁴ Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, p.165.

¹⁵ Roger Chartier, *Culture écrite et société : l'ordre des livres XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1996, p.138.

Ayant contribué à l'émergence de l'histoire de la lecture, Robert Darnton est le représentant le plus important de ce courant historiographique pour le Paris du XVIII^e siècle, qui est alors selon lui une société de l'information¹⁶. Selon cet historien, la presse périodique ne répondait pas tout à fait aux demandes des Parisiens en matière de nouvelles, étant donné que la presse domestique était directement contrôlée par le gouvernement français et que la presse francophone étrangère subissait aussi les pressions de Versailles, qui pouvait empêcher à tout moment l'entrée de ces gazettes en France. Pour Darnton c'est plutôt une combinaison des rumeurs, des nouvelles à la main et des imprimés illicites tels que les libelles et les chroniques scandaleuses qui occupent la place centrale dans le réseau d'information parisien du XVIII^e siècle. Il renverse ainsi les thèses des historiens Français de la presse de cette époque dont nous traiterons plus bas. Une grande perméabilité existe entre ces différents médias, et ce sont les rumeurs en provenance de Versailles qui sont au début de cette chaîne¹⁷. Par la suite, ces propos empruntent divers chemins sous forme orale, manuscrite ou imprimée, se répandant ainsi dans des lieux publics et privés.

Bien qu'il souligne que plusieurs cheminements sont possibles, Darnton suggère dans le cas des chroniques scandaleuses un système de filiation de la parole à l'imprimé en passant par le manuscrit. Ainsi, les bruits publics sont recueillis par des nouvellistes dans des cafés ou en d'autres endroits publics parisiens et sont alors mis

¹⁶ Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.1-35.

¹⁷ Nous reprenons ici le premier schéma plus global établi par cet auteur dans *The Forbidden Bestsellers of Pre-Revolutionary France* puis celui plus spécifique dans *The Devil in the Holy Water* à propos du contenu des rumeurs qui se retrouvent dans les libelles et les chroniques scandaleuses en passant par les nouvelles à la main. Voir Robert Darnton, *The Forbidden Bestsellers of Pre-Revolutionary France*, New York, W.W. Norton, 1995, p.189 et Robert Darnton, *The Devil in the Holy Water or the Art of Slander from Louis XIV to Napoleon*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2010, p.269-299 et p.319-322.

sur papier. Ces anecdotes manuscrites forment la base du contenu des nouvelles à la main, qui elles-mêmes sont reprises dans les libelles. Ces imprimés illicites servent par la suite de matière première pour la rédaction des chroniques scandaleuses, dont ils s'abreuvent abondamment. Ainsi, pour la *Vie privée de Louis XV*, environ la moitié de l'ouvrage est repris de divers libelles. L'interaction entre les différents médias ne se fait pas uniquement au profit de l'imprimé ou du manuscrit, la parole bénéficiant elle aussi des apports des deux autres. Afin d'appuyer ce point, cet historien met de l'avant les effets de la publication d'un livre de mademoiselle Bonafon sur la vie privée de Louis XV et de ses maîtresses, *Tanastès*. Cet ouvrage a renforcé les rumeurs circulant à ce sujet, étant donné que ces deux médias livraient une version semblable des événements¹⁸. La parole et le manuscrit étaient eux aussi liés, comme le montrent les documents relatifs à une enquête de la police parisienne sur l'origine d'un poème à propos de l'exil de Maurepas¹⁹. Loin de trouver un seul auteur du poème, ces enquêteurs ont plutôt retracé cinq poèmes, avec leur propre moyen de diffusion. En effet, chacun peut ainsi avoir été recopié sur des morceaux de papier, puis échangé contre des manuscrits semblables, dicté à d'autres copistes, mémorisé puis récité, imprimé de façon illicite, ou encore adapté à des chansons populaires et chanté. De plus, des ajouts et des modifications sont fréquemment présents d'une étape à l'autre, montrant ainsi une appropriation de ces vers par les Parisiens.

Robert Darnton a aussi produit plusieurs travaux à propos des livres prohibés, et il est par conséquent peu surprenant que les anecdotes scandaleuses soient au cœur

¹⁸ Robert Darnton, « Mademoiselle Bonafon and the Private Life of Louis XV: Communication Circuits in Eighteenth-Century France », *Representations*, no.87, été 2004, p.115.

¹⁹ Robert Darnton, « Public Opinion and Communication Networks in Eighteenth-Century Paris », dans *Opinion*, sous la dir. de Pierre Eckhard Knabe, Berlin, Splitz, 2000, p.150-165.

de ses analyses sur la société de l'information à Paris au XVIII^e siècle²⁰. Se concentrant sur des nouvelles non traitées par la presse périodique, il aurait été intéressant qu'il intègre aussi les nouvelles qui y sont présentes afin de voir dans ce contexte quelle place occupaient les gazettes dans le système d'information français, ainsi que leurs liens avec les autres médias, plutôt que de les exclure de sa démarche²¹. L'étude de l'interaction entre l'imprimé, le manuscrit et la parole a ouvert la porte à un renouvellement de l'historiographie qui a étudié les rumeurs, que nous allons maintenant aborder.

La rumeur a été étudiée par de nombreux historiens comme un moyen d'accès aux « structures mentales collectives » selon l'expression de Steven Kaplan ou à l'« imagination collective » selon les mots de François Ploux²². Les travaux de Georges Lefebvre ont influencé grandement Kaplan et Ploux, bien que le premier ait aussi subi l'influence de l'histoire des mentalités et que le second s'inscrive dans le courant de l'histoire culturelle. Georges Lefebvre s'est penché sur la Grande Peur, dans le but d'expliquer pourquoi cette « gigantesque fausse nouvelle » a paru vraisemblable aux yeux des contemporains²³. En effet, selon cet historien la Grande

²⁰ Voir Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, 258 p., Robert Darnton, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984, 298 p. et Robert Darnton, *The Forbidden Bestsellers of Pre-Revolutionary France*, New York, W.W. Norton, 1995, 440 p.

²¹ Cette critique a été formulée à l'endroit de cet historien en 1987 par Jack Censer et Jeremy Popkin. Voir Jack Censer et Jeremy Popkin, « Historians and the Press » dans *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, sous la dir. de Jack Censer et Jeremy Popkin, Berkeley, University of California Press, 1987, p.8-11.

²² Voir François Ploux, *De bouche à oreille : Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, p.50 et Steven Kaplan, *op. cit.*, p.10. On retrouve aussi une conception très semblable dans Arlette Farge et Jacques Revel, *Logiques de la foule l'affaire des enlèvements d'enfants : Paris 1750*, Paris, Hachette, 1988, p.110 et Yann Guerrin, « Le Dauphin de 1815 : étude d'une rumeur », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2003, vol. 110, no 2, p.111-128.

²³ Georges Lefebvre, *La Grande Peur*, Paris, Armand Colin, 1988 (1^{ère} éd., 1932), p.96.

Peur est une mobilisation de la population envers une menace imaginaire, qui se fonde sur la façon dont le peuple percevait le complot aristocratique et sa conviction de l'imminence de l'arrivée des brigands²⁴. Afin de comprendre pourquoi ces deux menaces ont paru réelles, une part importante de son analyse est au sujet de la situation des campagnes en 1789 ainsi que les conséquences du début de la Révolution sur les paysans. Cet auteur se livre aussi à une analyse rigoureuse des foyers de la Grande Peur ainsi que les voies par lesquelles la Grande Peur a circulé.

L'étude des véhicules de transmission de l'information par Lefebvre est un aspect particulièrement pertinent pour notre démarche et témoigne du caractère avant-gardiste de la démarche de cet historien²⁵. Il souligne le rôle central de l'oralité et de la correspondance dans la propagation de la Grande Peur. Ainsi, des voyageurs ont transmis la nouvelle de l'arrivée imminente des brigands avec eux tout au long de leur voyage. Les courriers et les postillons ont aussi joué un rôle important dans la propagation de cette rumeur, diffusant les lettres, mais aussi le message de peur contenu dans celles-ci. Les autorités ont aussi propagé cette fausse nouvelle par des paroles, des lettres et des actes, pensant bien faire en diffusant l'imminence de la menace et en se préparant à y faire face. La panique a aussi été transmise par l'intermédiaire de divers faits qui auraient été anodins en d'autres circonstances, mais qui ont alors été interprétés comme le signe de l'arrivée imminente des brigands étant donné l'état de panique des habitants. Ainsi, le bruit de miliciens tirant à blanc pour décharger leurs fusils, la vue de fumée dans des champs ou le son d'un carrosse roulant la nuit sont interprétés comme des signes de la menace attendue.

²⁴ Timothy Tackett a depuis sérieusement remis en question la présence de la croyance d'un complot aristocratique en dehors de Paris. Voir Timothy Tackett, « La Grande Peur et le complot aristocratique sous la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 335, no 1, 2004, p.1-17.

²⁵ Georges Lefebvre, *op. cit.*, p.171-218.

Par la suite et jusqu'à récemment, les travaux historiques qui ont étudié la rumeur l'ont principalement fait afin de s'intéresser à la mentalité du peuple. Dans le courant des travaux sur l'interaction entre l'imprimé, le manuscrit et l'oralité, une nouvelle historiographie s'est intéressée à la rumeur. Les travaux de François Ploux sur le premier XIX^e siècle en France sont particulièrement pertinents, ce chercheur étudiant plusieurs rumeurs durant une longue période et dans un contexte ordinaire. Tout comme les autres historiens, Ploux considère que la culture paysanne donne une signification et un sens cohérent à la rumeur, mais sa démarche se distingue par son analyse des moyens par lesquelles ces nouvelles se diffusent²⁶. Ainsi, il constate que malgré l'arrivée du télégraphe optique et du train, les vecteurs traditionnels de diffusion des nouvelles ne disparaissent pas, les colporteurs, voyageurs, travailleurs migrants, conducteurs de voitures de poste et la correspondance diffusant toujours de façon très importante les nouvelles. Cette place n'est pas menacée non plus par les autorités, étant donné que les préfets transmettent l'information officielle avec une extrême lenteur. La presse périodique occupe aussi un rôle secondaire, étant donné sa lenteur et sa faible diffusion. Devancé par la rumeur, ce média donne surtout des détails à propos d'un événement déjà connu plutôt que d'informer la population de nouvelles²⁷. Par son étude de la rumeur, cet historien montre la place importante de ce vecteur de diffusion de l'information, en prenant néanmoins en compte les autres médias de l'époque, intégrant ainsi des éléments de l'historiographie qui a analysé l'interaction entre le manuscrit, l'imprimé et la parole.

1.2.3 La presse périodique

C'est durant les années 1960 que la presse périodique commence à être étudiée par les historiens de l'école des *Annales*, soit au même moment où cette école

²⁶ François Ploux, *op. cit.*, p.14-57.

²⁷ *Ibid.*, p.37.

s'intéresse au livre. L'historiographie féconde qui a placé cet objet historique au cœur de sa démarche a eu une production assez variée, celle-ci regroupant des dictionnaires recensant les journalistes et les journaux d'Ancien Régime, des monographies étudiant une seule gazette et des ouvrages collectifs ayant un axe central plus ou moins vaste. Les dictionnaires produits sous la direction de Jean Sgard rendent accessibles des informations de base sur un très grand nombre de gazettes d'Ancien Régime, ainsi que sur les auteurs de ces journaux²⁸. Certaines gazettes plus importantes ont fait l'objet de monographies, mais comme le souligne Pierre Rétat, ces études n'analysent souvent ni l'intégralité du contenu des gazettes en question ni l'ensemble des points de vue sous lesquels on peut les envisager²⁹. Cet historien explique ces lacunes par le grand nombre de sujets à traiter, tant du côté du contexte de production que dans le contenu de la gazette elle-même, dont la taille du corpus est impressionnante. L'étude de Jeremy Popkin sur la *Gazette de Leyde* est représentative de cette production historiographique, et nous l'analyserons plus particulièrement. Des travaux de recherche ambitieux ont aussi été produits par des équipes d'historiens à partir de la presse périodique à la fin des années 1970 et au début de la

²⁸ Jean Sgard, Michel Gilot, Françoise Weil, dir., *Dictionnaire des journalistes : 1600-1789*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1976, 380 p. et Jean Sgard, *Dictionnaire des journaux : 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, 2 v.

²⁹ Pierre Rétat, dir., *La Gazette d'Amsterdam : miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p.1. Les monographies principales qui ont analysé une gazette sont les suivantes : René Moulinas, *L'imprimerie, la librairie et la presse à Avignon au XVIII^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1971, 441 p., Jeremy Popkin, *News and Politics in the Age of Revolution : Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, 292 p., Gilles Feyel, *La « Gazette » en province à travers ses réimpressions, 1631-1752 : une recherche analytique de la diffusion d'un ancien périodique dans toute la France : avec un aperçu général et bibliographique pour chacun des centres de réimpression de la Gazette*, Amsterdam, APA : Holland University Press, 1982, 452 p. et Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, 1387 p. et Pierre Rétat, dir., *La Gazette d'Amsterdam : miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, 295 p.

décennie 1980, avec des thèmes plus ou moins vastes³⁰. Nous approfondirons un peu plus bas à propos de l'étude sur l'attentat de Damiens, étant donné qu'elle porte sur un thème bien défini et qu'elle inclut aussi des médias autres que la presse. Les travaux collectifs subséquents de ce courant n'ont pas atteint le même niveau d'unité, bien que quelques ouvertures intéressantes ont été faites du côté de la littérature de colportage³¹. La perspective nouvelle de Stéphane Haffemayer attirera aussi notre attention, cet historien incluant une réflexion sur les nouvelles en tant qu'espace de l'information en plus d'introduire l'analyse de l'impact culturel de la périodicité.

Pour Jeremy Popkin la presse périodique est au centre du système européen de l'information³². Cet historien distingue la presse domestique de la presse étrangère, la première étant contrôlée grandement par Versailles, ce qui fait en sorte qu'elle ne peut traiter ouvertement et honnêtement de la vie politique française. Bien que les gazettes étrangères subissaient les influences du gouvernement français, ce sont elles qui étaient le plus près d'occuper l'espace laissé vacant par la presse domestique.

³⁰ Pierre Rétat et Jean Sgard, dir., *Presse et histoire au XVIII^e siècle : l'année 1734*, Paris, Éditions du CNRS, 1978, 325 p. et Pierre Rétat et Jean Sgard, dir., *L'Attentat de Damiens, discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, 439 p., Paule Jansen, et Jean Varloot, dir., *L'Année 1768 à travers la presse traitée par l'ordinateur*, Paris, Éditions du CNRS, 1981, 250 p. et Paule Jansen, dir., *L'Année 1778 à travers la presse traitée par ordinateur*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 246 p.

³¹ Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, dir., *Les Gazettes européennes de langue française*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, 349 p. et Henri Duranton et Pierre Rétat, *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, 444 p., Denis Reynaud et Chantal Thomas, dir., *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, 293 p. Sur la littérature de colportage et la presse voir : Hans-Jürgen Lüsebrink et Jean-Yves Mollier, dir., *Presse et événement: journaux, gazettes, almanachs (XVIII^e – XIX^e siècles)*, Berne, Peter Lang, 2000, 323 p. ainsi que Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, dir., *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, 543 p.

³² Jeremy Popkin, *Revolutionary News : the Press in France, 1789-1799*, Durham, Duke University Press, 1990, 217 p.

Contrairement à Darnton, Popkin considère que les pamphlets, les chansons et les nouvelles à la main occupaient une place moins importante que la presse, les deux premiers parce qu'ils étaient diffusés irrégulièrement, tandis que les secondes avaient, selon cet historien, une diffusion plus faible que la presse imprimée. Ces affirmations sur la diffusion des nouvelles à la main ont depuis été remises en question par les travaux de François Moureau³³. L'impact des nouvelles à la main est faible selon Popkin car ce média ne rapportait pas les événements européens importants avant les gazettes, et que ces manuscrits se contentaient seulement d'ajouter des anecdotes et des commentaires qui n'étaient pas présents dans la presse périodique, éléments que Darnton a depuis montré que le public parisien était très friand. La crédibilité de ce média est aussi remise en question par Popkin, ce dernier considérant que le public était plus porté à croire les nouvelles de la presse périodique, en sachant que le contenu qui y est présent est vérifié et vérifiable, ce qui va dans un sens contraire aux thèses de Darnton qui privilégient plutôt les médias illicites sur ce plan.

À travers son étude de la *Gazette de Leyde*, qu'il définit comme étant le quotidien le plus influent de la décennie 1770 jusqu'à la Révolution, Popkin analyse la gazette qu'il conçoit comme étant au cœur du système européen de l'information³⁴. Un autre but de cet historien est de se pencher sur la couverture médiatique de ce journal lors des principales crises politiques de cette époque. Cette source est analysée en tant que texte unifié et cohérent, ce qui est rendu possible par le fait que Jean Luzac a joué un rôle central dans la rédaction de la *Gazette de Leyde* de 1772 à

³³ Tandis que le tirage de la *Gazette* se situait entre 3400 et 8800 exemplaires, et que celui du *Courier du Bas-Rhin* oscillait autour de 1000, le nouvelliste Cabaud de Ramboaud avait 280 abonnés et Gaultier en avait une soixantaine. Voir François Moureau, « La plume et le plomb », dans *De bonne main, la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, sous la dir. de François Moureau, Paris, Universitas, 1993, p.9-10.

³⁴ Jeremy Popkin, *News and Politics in the Age of Revolution : Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, p.4-8.

1798. C'est en ce sens que Popkin se livre à une analyse du contexte de production de cette gazette, en regardant non seulement le rédacteur de ce journal, mais aussi le contexte géographique et politique de la Hollande et de Leyde. L'approche de Popkin cherchant à faire le portrait global de cette gazette, il la situe aussi par rapport aux autres journaux de l'époque. Le contenu du journal est analysé par l'auteur, principalement au sujet de la position du rédacteur envers les crises politiques des années 1770 et 1780, ainsi que la provenance des nouvelles. Ce dernier sujet est évoqué assez brièvement, et principalement à propos du nombre de nouvelles par États. Cet historien constate ainsi le grand nombre de nouvelles en provenance de l'Angleterre et de la France, la première étant très présente durant la guerre d'Indépendance américaine et la seconde durant la Révolution. Popkin ne va pas tellement plus loin dans son analyse et ne s'intéresse pas à la place des villes émettrices de nouvelles dans l'Europe d'Ancien Régime.

Les historiens de la presse ont intégré une partie des thèses de l'histoire de la lecture sur les divers modes d'accès à l'imprimé. Popkin ne fait pas exception et évoque l'estimation souvent reprise de 10 à 12 lecteurs par exemplaire d'une gazette en plus de mentionner brièvement qu'il y avait plusieurs modes d'accès à cet imprimé³⁵. Il cherche aussi à circonscrire les intérêts des lecteurs de la *Gazette de Leyde* à travers le contenu de ce journal, ce qui est peu convaincant, étant donné la censure qui règne alors. En effet, ces lecteurs pouvaient utiliser d'autres médias afin de s'informer de nouvelles non présentes dans la presse périodique. De la même façon, la tentative de l'auteur d'évaluer le profil social des lecteurs en regardant à qui les annonces présentes dans ce journal étaient destinées. Cependant, il ne prend pas en compte que ce public était visé par les publicités non pas parce qu'il était très

³⁵ *Ibid.*, p.120-136.

nombreux, mais parce qu'il était aisé. Il est malheureux que l'ouverture de cette historiographie vers l'histoire du livre soit somme toute assez limitée.

Dans leur étude sur l'attentat de Damiens, Pierre Rétat et son équipe ont étudié les occasionnels, les pamphlets, les estampes, les nouvelles à la main, les mauvais propos, mais surtout les gazettes de l'époque. Ces historiens ont cherché dans cette étude à restituer l'image que les contemporains ont eu du coup de poignard de Damiens et de ses suites, ainsi que les conditions de la diffusion de cette nouvelle³⁶. L'intégration de l'événement au sein des codes textuels, iconographiques, monarchique et doctrinal de l'époque y est analysée. Bien que ces historiens concèdent que les médias « traditionnels » restent importants afin de transmettre cette nouvelle, ils concluent tout de même que la presse périodique occupe la place la plus importante dans le système européen de diffusion de l'information européen. C'est ainsi que la production et la transmission des nouvelles à propos de l'attentat de Damiens sont uniquement envisagées à travers l'angle de la presse, tandis que les autres sources sont plutôt évoquées afin de voir de quelle façon certains types de discours se sont appropriés et ont exprimé cette nouvelle³⁷. La rumeur est assez peu évoquée par ces historiens, qui ont tout de même fait des sondages dans les archives de la police pour s'intéresser aux mauvais propos. Ils concèdent à ce média un rôle périphérique, tout en considérant qu'elle est largement hors d'atteinte. De la même façon, la correspondance est aussi absente de cette étude, vecteur de diffusion de l'information pourtant très important au XVIII^e siècle. Ainsi, malgré une certaine ouverture envers les autres médias, la presse périodique occupe la place centrale au sein de cette historiographie.

³⁶ Pierre Rétat et Jean Sgard, dir., *L'Attentat de Damiens, discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p.6-7.

³⁷ *Ibid.*, p.15-46.

L'approche à la fois quantitative et qualitative de Stéphane Haffemayer dans son étude sur la *Gazette* entre 1647 et 1663 apporte plusieurs éléments nouveaux à l'étude de la presse périodique³⁸. Cet historien s'interroge sur la nouveauté de la périodicité au XVII^e siècle, et à l'impact culturel d'une diffusion plus large et plus régulière de l'information, aspect jusqu'alors peu traité par les historiens. Par son analyse du contenu de la *Gazette*, les travaux de Haffemayer rééquilibrent la perception de l'indépendance de ce journal, que l'historiographie a souvent jugé comme obéissant servilement au pouvoir royal. L'approche de cet historien démontre que le rédacteur de la *Gazette* n'est pas uniquement sujet aux contrôles de Versailles, mais qu'il dispose d'une certaine marge de manœuvre afin de répondre aux demandes d'un public exigeant. Haffemayer esquisse un rapprochement avec l'histoire de la lecture en considérant les différents niveaux de lecture qui sont contenus au sein de ce journal et qui s'adressent à différents publics. Ainsi, il distingue les niveaux « supérieurs », soit une information diplomatique et à vocation de célébration et les niveaux « inférieurs » contenant des faits divers ou miraculeux.

Une nouveauté importante de cet auteur est l'analyse de la « géographie de l'information » de la *Gazette*, qui tire avantage du caractère sériel de cette source³⁹. Pour appréhender l'espace européen de l'information avec ce périodique, cet historien a analysé le nombre de nouvelles émises par une ville, le nombre de lignes consacrées à celles-ci, en plus d'analyser la place respective des États. De plus, une autre perspective intéressante qu'il soulève est la présentation de ses résultats sur des cartes, au moyen d'un logiciel de cartographie automatique. Cette méthode rend possible la

³⁸ Ce journal porte le nom de *Gazette* de 1631 à 1761, puis à partir de 1762, il s'intitule *Gazette de France*, et ce jusqu'en 1792. Comme notre travail chevauche ces deux appellations, nous utiliserons les deux sans distinction. Stéphane Haffemayer, *L'information dans la France du XVII^e siècle : La Gazette de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, 848 p.

³⁹ *Ibid.*, p.36-41.

représentation géographique de l'Europe de l'information que la *Gazette* proposait à ses lecteurs. Les résultats rendent compte que la géographie de l'information ne s'explique pas uniquement par les réseaux de transport de l'époque, mais que jouent aussi un rôle les facteurs politiques, stratégiques et culturels, en plus de l'évolution des relations internationales. Vingt villes nodales accaparent plus de 60 % des nouvelles ordinaires de la *Gazette* durant la période étudiée par cet auteur, attribuable non pas tant à la richesse événementielle de ces villes, mais à l'existence d'un marché de l'information locale à ces endroits. En effet, la *Gazette* est publiée à chaque semaine, et non pas seulement lorsqu'un événement retentissant se produit, comme l'étaient les occasionnels. La périodicité a un réel impact sur la présence des nouvelles dans les gazettes, celles-ci ayant besoin de contenu, aspect important que les autres historiens de la presse ont négligé.

L'approche de Stéphane Haffemayer est prometteuse à bien des égards, et guide notre démarche. En analysant les niveaux de lecture de la *Gazette de France*, cet historien se rapproche de l'histoire de la lecture, mais nous croyons qu'il serait pertinent de poursuivre cette réflexion en s'interrogeant sur les façons dont les lecteurs s'appropriaient ces nouvelles. Une telle entreprise peut difficilement être menée à bien en utilisant seulement la presse périodique comme source, malgré que l'analyse de cet historien à partir des index et des notes dans un recueil de la *Gazette* soit très pertinente. Aussi, cette étude aborde malheureusement peu l'interaction de la *Gazette* avec les autres médias de cette époque, qui étaient moins nombreux qu'au XVIII^e siècle, soit la rumeur, la correspondance et les rares occasionnels publiés après l'obtention du monopole par Renaudot. Un tel programme de recherche est cependant possible avec l'utilisation de certains écrits du for privé, notion sur laquelle nous allons maintenant nous intéresser.

1.3 Usages historiographiques des écrits du for privé

Les écrits du for privé ont été utilisés par différents courants historiographiques au fil du temps, et récemment des critiques méthodologiques importantes ont été apportées à l'usage de ces sources. Avant d'aborder ces questions, nous allons tout d'abord définir la notion d'écrits du for privé, qui provient de la contribution de Madeleine Foisil dans l'*Histoire de la vie privée*⁴⁰. Cette notion regroupe les mémoires, journaux et livres de raison, qui ont été : « (...) les expressions essentielles de l'écriture privée de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle. »⁴¹ Il est difficile de classer les écrits du for privé dans ces catégories particulières, car, comme le souligne Pascal Bastien : « (...) chaque document se cantonne rarement dans un genre littéraire bien précis. »⁴². Nous allons néanmoins préciser ce que les historiens entendent par « livre de raison » et « journal d'événements », étant donné que les journaux de Hardy et de Barbier se rapprochent du journal d'événements, tandis que le journal de Barthès partage des caractéristiques de ces deux catégories. Nous discuterons en détail dans le second chapitre de la place occupée par chacune de nos sources au sein de cette classification.

Michel Cassan a mis de l'avant plusieurs caractéristiques distinctives des livres de raison, dans le but d'en resserrer la définition. Afin de faire cela, cet auteur oppose les livres de raison aux mémoires et aux récits autobiographiques⁴³. Les livres

⁴⁰ Madeleine Foisil, « L'écriture du for privé », dans *Histoire de la vie privée*, v. 3, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, Paris, Le Seuil, 1986, p.319-357.

⁴¹ *Ibid.*, p.319.

⁴² Pascal Bastien, *L'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, p.67.

⁴³ Michel Cassan, « Les livres de raison, invention historiographique, usages historiques » dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, sous la dir. de Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.15-28.

de raison sont majoritairement écrits par des hommes issus de la magistrature, de la basoche, du commerce et du clergé, tandis que les mémoires sont principalement rédigés par des membres de la noblesse d'épée. Ces derniers écrivent des mémoires dans le but de se justifier, et cherchent ainsi à être publiés, afin d'être lus en dehors de la sphère familiale. Ce n'est pas le cas pour le livre de raison qui est réservé à la famille proche et est transmis à un héritier masculin. C'est ainsi pour ses descendants qu'écrit l'auteur du livre de raison, leur offrant un texte où sont consignés par écrit les événements touchant la famille. De plus, le livre de raison contient souvent l'état des biens d'une famille et même parfois une retranscription des actes notariés. Ainsi, contrairement aux mémoires, le politique a une faible présence au sein de ce type d'écrit du for privé. Plutôt qu'un récit unifié, le livre de raison est un ensemble de notices brèves. Écrit au « je », le livre de raison est pour Cassan une : « (...) écriture de soi, intermédiaire entre le mémorial familial et le journal intime. »⁴⁴. Alors que les livres de raison sont présents en grand nombre dans les provinces méridionales de la France, l'auteur constate la faible présence de ce type de manuscrit en ville. De plus, pour cet historien, les livres de raison produits dans les grandes villes sont foncièrement différents de ceux produits en campagne, car les auteurs urbains :

(...) tiennent plus volontiers des chroniques de leur temps et de leur ville qu'ils ne rapportent les événements de leur famille. Ils relatent le dehors, la rue, les bruits, les rumeurs de la ville ou de la Cour, nullement le huis clos familial. La grande ville est le terreau d'une écriture de l'extériorité, du spectaculaire, de l'histoire (...) ⁴⁵

Bien qu'étant en accord avec l'auteur à propos des caractéristiques de ces sources, nous croyons que ces écrits produits en milieu urbain doivent être considérés comme une catégorie plus ou moins distincte des livres de raison. En effet, plusieurs éléments

⁴⁴ *Ibid.*, p.17-19.

⁴⁵ *Ibid.*, p.20.

caractéristiques des livres de raison produits dans des grandes villes vont à l'encontre des critères mis de l'avant par l'auteur afin d'esquisser une définition du livre de raison. Les appellations d' « annales urbaines » ou de « chronique urbaine », telles que proposées par François-Joseph Ruggiu, nous paraissent justifiées⁴⁶. Un autre terme possible afin de caractériser ce type de manuscrit est le terme de « journal d'événements », tel que défini par Pascal Bastien⁴⁷.

La définition du journal d'événements de cet historien fait ressortir plusieurs ressemblances et différences avec le livre de raison. Ainsi, tout comme ce dernier, le journal d'événements est constitué de plusieurs unités quotidiennes qui n'ont pas nécessairement de liens entre elles. Le for privé de l'auteur dans un journal d'événements ne s'exprime pas par la présence de faits relatant l'intimité familiale, mais plutôt par le choix de l'auteur de rapporter certains événements plutôt que d'autres. Bien que s'intéressant surtout aux événements politiques, les journaux d'événements laissent, tout comme les livres de raison, une place au quotidien, relatant des événements au fur et à mesure qu'ils se produisent. Dans ce type de sources, les auteurs rapportent généralement les événements en étant très effacés, sauf lorsqu'ils s'identifient comme étant la source directe de la nouvelle dans le but de donner plus de crédibilité à une rubrique. C'est ainsi l'événement lui-même qui est privilégié dans ces sources, plutôt que la réflexion ou le commentaire. Cependant, les auteurs insèrent parfois une confidence au sein de leur rubrique, ou indiquent leur désapprobation ou leur indignation envers un événement en particulier, exprimant ici aussi leur for privé.

⁴⁶ François-Joseph Ruggiu, « Éditer le Journal (1753-1789) de Siméon-Prosper Hardy : nouveau regard, nouvelles approches sur Paris au XVIII^e siècle » dans le cadre du 36^e congrès annuel de la Western Society for French History, Québec, 6 novembre 2008.

⁴⁷ Pascal Bastien, *op. cit.*, p.66-69.

L'intérêt pour les écrits du for privé en France naît chez plusieurs érudits français durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces chercheurs amateurs sont groupés derrière les thèses de Le Play, qui voient une opposition entre les familles patriarcales ou souches, présentes au sud de la Seine jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et les familles nucléaires, localisées au nord de la Seine et qui sont marquées par l'individualisme né de la Révolution et de l'Empire⁴⁸. À travers les écrits du for privé, ces érudits cherchent à faire revivre la société ancienne fondée sur la famille, l'Église et la tradition⁴⁹. Ces historiens amateurs procèdent à un vaste programme de publication de ces sources, sous la forme d'articles et d'ouvrages. Soutenu par le CTHS⁵⁰, cet enthousiasme pour les écrits du for privé s'inscrit alors au sein du positivisme, le courant historiographique de cette époque, qui procède à la publication de nombreuses sources historiques. Ces sources demeurent alors peu utilisées par les universitaires, bien que les érudits leur aient tendu la main. Sylvie Mouysset explique ce manque d'intérêt par le gouffre séparant les érudits locaux des historiens de formation, le républicanisme des seconds s'alliant mal à l'aspiration du retour à la tradition des premiers⁵¹.

Avec la professionnalisation de la discipline historique au début du XX^e siècle, les écrits du for privé demeurent marginalisés. Le triomphe de l'histoire quantitative des *Annales* contribue à la mise de côté des écrits du for privé. En effet, ces sources

⁴⁸ François-Joseph Ruggiu, « Introduction », dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, sous la dir. de Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.8.

⁴⁹ Sylvie Mouysset, *Papiers de famille : Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e – XIX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p.61.

⁵⁰ Comité des travaux historiques et scientifiques.

⁵¹ Sylvie Mouysset, *op. cit.*, p.61.

qui évoquent le for privé de l'auteur sont par nature même individuelles et subjectives. Néanmoins, c'est un historien issu de cette école, Robert Mandrou, qui fait figure de pionnier en préconisant l'usage de ces sources afin de reconstruire les mentalités des Français d'Ancien Régime⁵². Cette proposition de renouvellement historiographique ne soulève toutefois qu'un faible engouement. L'intérêt pour les livres de raison renaît cependant à partir des décennies 1970 et 1980, où plusieurs de ces sources sont publiées par des historiens⁵³. Cependant, les sources publiées à ce moment n'ont pas été produites par des Français « communs » et comme le souligne Sylvie Mouysset à propos des auteurs des écrits du for privé publiés à ce moment : « Ces écrivains ordinaires ne sont pas des hommes ordinaires. »⁵⁴. L'engouement pour ces sources déborde ces hommes d'exceptions suite à la contribution de Madeleine Foisil évoquée plus haut.

Sylvie Mouysset s'est livrée à un bilan de l'historiographie des écrits du for privé, en plus de procéder à une étude inédite portant sur quatre cents livres de raison provenant du sud-ouest de la France⁵⁵. Un aspect intéressant de la démarche de cette historienne est que les livres de raison sont à la fois les sources et les objets de son étude, tandis que les autres travaux évoqués plus haut utilisaient ces sources pour traiter d'un autre sujet. Ceci permet à Mouysset d'aborder longuement plusieurs

⁵² Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne 1500-1640 : Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1989 (1^{ère} éd. 1961), 408 p. Dans le but d'inciter les autres historiens à suivre son exemple, Mandrou inclut l'inventaire le plus complet de l'époque des livres de raison aux pages 377 à 380 de cet ouvrage.

⁵³ Ainsi, à titre d'exemple, Daniel Roche a dirigé la publication du *Journal* de Jacques-Louis Ménétra (*Journal de ma vie : Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au 18^e siècle*, Paris, Montalba, 1982, 431 p.) tandis que Emmanuel Le Roy Ladurie et Orest Ranum ont publié le *Journal* de Pierre Prion (*Pierre Prion, scribe*, Paris, Gallimard, 1985, 173 p.).

⁵⁴ Sylvie Mouysset, *op. cit.*, p.69.

⁵⁵ *Ibid.*, *op. cit.*, 347 p.

aspects, soit la question de l'auteur, les liens entre le livre de raison et l'autobiographie, la question de ce qui est présent ou pas dans ces sources, ainsi que le temps de l'écriture. Lorsqu'elle aborde cette dernière notion, l'auteure analyse l'interaction entre les trois différents temps présents dans les livres de raison, soit le temps de soi, de la famille et du monde⁵⁶. Cette historienne voit alors la grande importance du temps de la famille, les événements se produisant dans le lieu de résidence du scripteur étant le premier pôle d'intérêt des livres de raison. Mouysset constate la faible présence des événements ayant lieu ailleurs en France et en Europe, sauf s'ils ont un retentissement dans leur univers familial. Ainsi, certains événements touchant les auteurs des livres de raison sont présents de façon abondante dans leurs ouvrages, soit les régicides, les guerres ainsi que les mouvements de troupes. Cette historienne propose aussi plusieurs nouvelles pistes de recherches, tel le rapport du livre de raison à l'événement⁵⁷. C'est donc une avenue de recherche intéressante qui est mise de l'avant par Mouysset, proposant d'analyser en profondeur le rapport des contemporains envers un événement marquant, tel un régicide.

C'est précisément cet angle d'analyse que Michel Cassan et François-Joseph Ruggiu ont emprunté en analysant la présence de la mort d'Henri IV pour le premier et de Charles I^{er} d'Angleterre pour le second, au sein des écrits du for privé français⁵⁸.

⁵⁶ *Ibid.*, p.258-265.

⁵⁷ *Ibid.*, p.279.

⁵⁸ Michel Cassan, « La mort d'Henri IV au miroir des écrits du for privé », dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.519-534 et François-Joseph Ruggiu, « Un événement de la Fronde ? La mort de Charles I^{er} d'Angleterre dans les écrits du for privé français » dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.535-554.

Cassan reprend la définition de « grand événement » de Jean-Guy Sarkis. Appliqué à la sphère publique, ce type d'événement bouscule l'ordre établi et « précipite les hommes au bord de l'inconnu en raison de sa soudaineté et il les condamne à subir l'événement qui vient d'être perpétré. »⁵⁹ Cette définition s'applique aux deux régicides traités par ces historiens, qui se concentrent sur ce type d'événement et délaissent ainsi les nouvelles « ordinaires », ces dernières étant peu présentes dans leurs sources. Ruggiu constate néanmoins que les diaristes qui mettent sur papier la nouvelle du régicide de Charles I^{er} inséraient aussi de temps à autre des nouvelles nationales et internationales au sein de leurs livres de raison ou mémoires d'histoire. Plutôt que d'être une ouverture vers la compréhension de l'Autre, cet historien observe un détournement de cette nouvelle par les diaristes vers leurs propres préoccupations. Ainsi, certains dévots en profitent pour condamner le protestantisme tandis qu'un adepte de l'augustinisme le teinte de son pessimisme issu de cette philosophie. La diffusion de l'information est aussi abordée par ce chercheur, les exilés royalistes diffusant par écrit ou oralement une information qu'ils apprennent de première main, tandis que les parlementaires traduisent puis diffusent en France leur propagande imprimée. Cet historien évoque un grand écart entre les nouvelles publiées par rapport aux bruits publics et aux rumeurs mis sur papier dans les journaux, ces médias oraux ayant déformé la nouvelle, ou provenant de lettres particulières d'Angleterre. De son côté, Cassan s'intéresse exclusivement aux livres de raison, et constate la faible présence des événements de portée nationale au sein de ses sources. Il est intéressant de mentionner que les diaristes ont le plus souvent repris les termes utilisés dans les lettres royales pour narrer l'événement, ce qui tranche avec ce que Ruggiu a observé à propos de la mort de Charles I^{er}. L'une des explications possibles est que l'information officielle converge avec ce qui est mis sur

⁵⁹ Michel Cassan, « La mort d'Henri IV au miroir des écrits du for privé », dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.520.

papier par les diaristes, tous condamnant l'acte de Ravaillac. Ce faisant, il est possible de s'interroger au moyen des écrits du for privé sur la perception que les auteurs ont de l'information officielle. Dans le cas de la mort de Henri IV, les diaristes mettent sur papier la même vision de cet événement que celle produite par le pouvoir royal, contribuant ainsi à la gloire posthume de ce roi.

Les travaux récents de Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira ont cependant émis plusieurs critiques envers le courant historiographique qui fait usage des écrits du for privé⁶⁰. En abordant la thématique de l'activité de l'écriture et des malheurs du temps, ces trois chercheurs remettent en question le statut particulier donné à ce type de sources, ainsi que la façon dont ces sources sont sollicitées par plusieurs historiens. Plutôt que de considérer l'écriture de soi non professionnelle comme un moyen d'accès direct au monde de l'auteur, ces deux historiens et cette littéraire considèrent qu'il est important de prendre en compte que les écrits du for privé sont avant tout des sources écrites : ceux qui ont produit ces sources doivent non seulement être considérés comme des témoins de ce qu'ils rapportent, mais aussi comme des témoins de leur pratique d'écriture. Ainsi, ces textes ne contiennent pas en soi le réel passé, mais sont plutôt un lieu de construction de ce réel par l'entremise de la pratique d'écriture de l'auteur. De cette façon, les événements ne sont pas rapportés objectivement par les auteurs, car il sont interprétés par le récit qui les relate. Les auteurs prennent l'exemple des *Mémoires pour l'instruction du dauphin*, texte qui est souvent cité par les historiens afin de traiter de la famine de 1661-1662. Après avoir passé en revue cette source d'origine royale, ils sélectionnent d'autres textes abordant cette même famine dans le but : « (...) d'envisager une autre production du réel par l'écrit qui sélectionne des faits différents et les ordonne autrement. »⁶¹ Par

⁶⁰ Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, *op. cit.*.

⁶¹ *Ibid.*, p.257.

exemple, tandis que les mémoires de Louis XIV ne se risquent pas à exprimer la désolation, le témoignage de Marie Du Bois évoque cette misère sous plusieurs angles⁶². Afin de solliciter ces sources dans des travaux historiques, il est important de prendre en compte le processus d'écriture de ces textes, étant donné que les faits rapportés ont été choisis par leurs auteurs. Ne livrant pas directement des informations sur le monde de l'auteur et étant rédigé à partir d'un processus d'écriture qui choisit de rapporter certains faits et qui les organise dans un récit, les écrits du for privé sont considérés par Jouhaud, Ribard et Schapira comme étant des sources littéraires.

Les trois auteurs s'opposent à la distinction entre les mémoires et les écrits du for privé, et considèrent que les deux sont des sources littéraires. Comme nous l'avons vu plus haut, afin de faire des écrits du for privé une catégorie spécifique de source historique, les historiens ont mis de l'avant des caractéristiques propres à ces sources, attributs contraires à celles définissant les mémoires. Ces derniers, comme nous l'avons vu, auraient ainsi été produits par des aristocrates écartés du pouvoir, dans le but de se justifier envers un public assez large. Afin de remettre en question le statut particulier des écrits du for privé et dans le but de considérer ces sources comme étant littéraires, les trois auteurs présentent les mémoires comme étant une notion construite artificiellement bien après leur écriture. Ainsi, est mis en lumière le fait que plusieurs de ces récits sont restés longtemps manuscrits et n'ont porté le titre de mémoires qu'après une série d'opérations de publication. Dans le but d'étayer cette position, plusieurs textes réputés comme étant des mémoires sont analysés afin de déconstruire ce modèle. Les mémoires du négociant rémois Jean Maillefer sont

⁶² *Ibid.*, p.256-265.

particulièrement pertinents pour nos recherches⁶³. Ces écrits brouillent la distinction entre le livre de raison et les mémoires. Tout d'abord, par l'identité sociale de l'auteur, le document ne devrait pas porter le titre de mémoires, du moins pas selon le modèle habituellement accepté par les historiens. Les écrits de cet auteur comprennent à la fois des caractéristiques des livres de raison ainsi que d'autres provenant des mémoires, montrant que la frontière entre les deux genres n'est pas étanche. Il consigne ainsi par écrit les visites qu'il fait et qui lui sont faites, les enterrements auxquels il assiste, ses considérations sur la vie et les affaires, des conseils à ses enfants en plus de lettres qu'il recopie dans son journal. À ces aspects, qui tiennent du quotidien, et par conséquent du livre de raison, s'ajoute des éléments ayant une portée politique et rapprochant de cette façon le récit du genre des mémoires. Aussi, ce négociant se montre très critique envers la politique de Louis XIV, attaquant en termes très durs le *Traité de la politique de la France*, un pamphlet absolutiste de Hay du Chastelet. Selon les trois auteurs, l'opposition de Maillefer à l'absolutisme émane de son identité de marchand qu'il construit à travers l'écriture de son journal. Ce faisant, c'est par la pratique de l'écriture que ce témoin transforme son identité sociale et se différencie de ses contemporains. Il est ainsi difficile de considérer Maillefer comme représentatif des marchands rémois de l'époque.

En abordant la thématique du tragique, soit le crime, les émeutes, la répression et la persécution, les trois chercheurs proposent aux historiens d'inclure la méthode littéraire dans leurs analyses. Ils suggèrent aussi d'utiliser la littérature non comme objet d'analyse, mais plutôt comme instrument de compréhension du passé et critiquent l'approche de Pascal Bastien. Nous retiendrons ici les aspects soulevés par ces auteurs qui se rapportent à l'utilisation des écrits du for privé par cet historien⁶⁴.

⁶³ *Ibid.*, p.57-65.

⁶⁴ *Ibid.*, p.315-336.

Dans son étude sur l'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle, cet historien sollicite les journaux de quatre chroniqueurs afin de voir les réactions du public face aux exécutions publiques, mais aussi parfois en tant que représentant des émotions et des sentiments communément partagés. Ces quatre diaristes, soit Jean Buvat, Mathieu Marais, Edmond Barbier et Siméon-Prosper Hardy, sont considérés par la quasi-totalité des historiens comme n'étant ni auteur ni acteur, tandis que leurs journaux ne sont pas non plus analysés comme étant de nature littéraire. À l'opposé, Jouhaud, Ribard et Schapira conçoivent ces quatre diaristes comme étant à la fois auteurs et acteurs. Ils sont acteurs étant donné qu'au moins trois d'entre eux s'inscrivent dans une forme de proximité des puissants et des agents du pouvoir politique. Ainsi, Barbier et Marais étaient des clients de la famille d'Argenson, tandis que Buvat s'est trouvé au service du cardinal Dubois dans l'enquête sur une conspiration contre le Régent⁶⁵. Selon les trois chercheurs, ces diaristes avaient le même regard que les autorités envers le peuple, plutôt que de partager le point de vue de ce dernier. Il est à notre avis étonnant que cet argument soit mis de l'avant par ces chercheurs, les auteurs de ces écrits n'ayant pas uniquement accès au discours des autorités, comme le suggèrent par exemple les travaux de Chartier, pour qui les lecteurs qui ont une position sociale plus élevée ont accès aux mêmes textes que les lecteurs populaires. Cette affirmation est d'autant plus étonnante de la part de ces trois universitaires qui mettent l'autonomie des diaristes au cœur de leur démarche.

La portée historiographique de ces recherches est importante et de nombreux éléments issus des travaux de ces trois auteurs sont intégrés dans notre cadre

⁶⁵ Voir *Ibid.*, p.332-336 et surtout p. 333. Jouhaud, Ribard et Schapira n'évoquent cependant pas le cas de Hardy, dont la situation aurait pu nuancer les affirmations qu'ils mettent de l'avant au sujet des diaristes et de leur proximité envers le pouvoir et ses agents. Nous reviendrons sur la relation de Hardy avec les forces de l'ordre dans le second chapitre.

théorique. En effet, l'étude de Jouhaud, Ribard et Schapira souligne plusieurs aspects des écrits du for privé qui n'avaient pas été pris en compte par les historiens. Cependant, certains éléments mis de l'avant par ces littéraires à propos des écrits du for privé peuvent être remis en question, ou tout de moins nuancés. Ainsi, l'opposition des trois auteurs à propos de la spécificité des écrits du for privé s'appuie en bonne partie sur l'invalidation des caractéristiques fondamentales des mémoires, étant donné que les écrits du for privé sont en partie définis comme étant leur opposé. Néanmoins, comme nous l'avons vu plus haut, la définition des écrits du for privé formulée par Cassan s'appuie aussi sur des attributs particuliers à ce type de sources. Ces caractéristiques n'ont été que très peu traitées par les trois auteurs de ces travaux. En effet, seul le journal de Maillefer, qui contient à la fois des caractéristiques propres au livre de raison et aux mémoires, brouille réellement la frontière entre ces deux genres. La remise en question par les trois chercheurs des notions d'écrits du for privé, de livre de raison et de journal d'événements n'est pas totalement convaincante. Ainsi, nous conserverons ces appellations dans notre étude, car elles demeurent pertinentes afin d'aider à définir le type de source sur lesquelles nous travaillons. Néanmoins, comme l'ont souligné plusieurs historiens, chacun de ces documents est différent, et il faut ainsi se méfier des catégories toutes faites⁶⁶. Cette présente recherche usera ainsi de ces notions qui ne sont pas étanches avec précaution, tout en intégrant plusieurs critiques à portée historiographique issues de cet ouvrage.

Découlant tout à la fois de l'historiographie sur les différents médias en France au XVIII^e siècle ainsi que des travaux historiques à propos des écrits du for privé, notre mémoire cherche à combler des lacunes de l'historiographie sur la

⁶⁶ Pascal Bastien, *op. cit.*, p.67, Sylvie Mouysset, *op. cit.*, p.46 et François-Joseph Ruggiu, « Un événement de la Fronde ? La mort de Charles I^{er} d'Angleterre dans les écrits du for privé français » dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.538.

circulation de l'information en utilisant les écrits du for privé comme source. Les critiques méthodologiques formulées par Jouhaud, Ribard et Schapira ont influencé le cadre théorique de ce mémoire ainsi que sa problématique, comme nous allons le voir.

1.4 Problématique

La problématique de notre recherche porte sur les façons dont circule l'information jusqu'à Barbier, Hardy et Barthès, ainsi que sur le processus d'écriture par lequel ces nouvelles ont été mises sur papier par ces auteurs. Nous nous interrogerons sur le processus d'écriture des journaux par les diaristes dans le but de comprendre leur choix de transcrire certaines nouvelles plutôt que d'autres. Nous analyserons aussi l'importance relative de chacun des véhicules de transmission de l'information, ainsi que leur appréciation par les diaristes. La nature des médias utilisés par nos trois auteurs sera examinée, selon qu'ils étaient officiels, permis, clandestins ou illicites. Nous chercherons aussi à voir si certains médias jouent un rôle particulier dans le système d'information français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'éventuelle variation dans le temps de l'utilisation des vecteurs de diffusion des nouvelles par nos trois diaristes sera elle aussi étudiée. L'aspect de la distance sera pris en compte à deux niveaux. Ainsi, nous verrons si l'usage des véhicules de transmission de la nouvelle varie selon l'endroit d'où provient la nouvelle, selon qu'il est près ou loin de leur ville. De plus, nous tenterons de voir les différences quantitatives et qualitatives à propos de la circulation de l'information à Paris par rapport à celle de Toulouse.

1.5 Le territoire d'enquête et la composition du corpus

Bien que deux diaristes proviennent de Paris et un de Toulouse, nous traiterons non seulement des nouvelles à propos de ces villes, mais aussi de celles s'étant produites dans le reste de la France ainsi qu'ailleurs en Europe. La seconde moitié du XVIII^e siècle est la période chronologique analysée par notre étude, soit de

1737 à 1780. Notre recherche sollicite trois journaux, rédigés chacun par un seul auteur. Comme nous le verrons, ces écrits du for privé sont soit des journaux d'événements ou, dans le cas de Barthès, un journal d'événements avec certaines caractéristiques du livre de raison. Bien que nous verrons chacune de ces sources en détail dans le prochain chapitre, nous allons maintenant traiter de la cohérence du corpus ainsi que des avantages et limites de nos sources.

Afin de faire correspondre notre corpus de journaux parisiens au *Journal* de Barthès, les années 1737 du *Journal* de Barbier jusqu'en 1763, soit la fin de cette source, seront utilisées, ainsi que les années 1764 à 1780 du *Journal* de Hardy. Ce découpage n'est pas totalement arbitraire, car 1763 marque la fin du *Journal* de Barbier et 1764 le réel début de celui de Hardy. Malgré toutes les nuances entourant la composition de la bourgeoisie en tant que catégorie sociale au XVIII^e siècle, les trois diaristes proviennent néanmoins d'un milieu social relativement semblable, en plus de tous témoigner d'un attachement envers l'ordre établi⁶⁷. Nous ne gommerons pas les différences entre ces trois bourgeois, mais les ferons ressortir dans notre recherche, car elles expliquent dans plusieurs cas leur sélection d'un média plutôt qu'un autre ou le choix des sujets dont ils traitent.

Les journaux d'événements comportent plusieurs avantages pertinents pour notre recherche. En effet, ces auteurs mentionnent le plus souvent les médias par l'entremise desquels ils ont été mis au courant d'une nouvelle. À propos du temps de transmission de la nouvelle, Barthès et Barbier fournissent parfois une approximation de la date à laquelle ils ont pris connaissance de certains événements, mais seulement Hardy en écrit la date précise, ce qui pourra nous être utile dans certains cas. Aussi,

⁶⁷ Laurence Croq, *Les bourgeois de Paris au XVIII^e siècle : identification d'une catégorie sociale polymorphe*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000, 523 p.

bien que les trois diaristes abordent peu leur vie ou leur processus d'écriture, le fait que ces journaux soient écrits sur une longue période rend possible la mise en commun de ces quelques éléments afin de mieux comprendre leur journal. L'historiographie est aussi d'une grande aide en ce sens, les différentes études sur les trois auteurs, ainsi que sur leur milieu social et professionnel, nous fournissent des éléments autrement inaccessibles sur le contexte de rédaction de ces sources. Avec la lecture de ces journaux en plus des éléments provenant de l'historiographie, il devient possible de bien saisir le processus interne de chacune de ces sources. L'analyse du processus d'écriture de chacun des journaux est un aspect essentiel du cadre théorique comme nous allons le voir, afin de bien saisir le caractère partiel et individuel de l'écriture de chacun des diaristes.

1.6 Méthode et cadre théorique

Le cadre théorique de cette recherche prend en compte plusieurs critiques envers l'usage historiographique des écrits du for privé formulés par Jouhaud, Ribard et Schapira que nous avons évoquées plus haut. Travaillant sur des sources narratives, il est important de prendre en compte que nous n'avons pas directement accès au mode de pensée de l'époque et que nous devons ainsi nous intéresser au processus d'écriture de l'auteur. Nous analyserons ce processus par la lecture de chaque journal. En plus de cette lecture attentive, le recours au manuscrit est un moyen essentiel afin de saisir le processus d'écriture. Dans le cas où nous aurons seulement accès à une transcription d'un des journaux, la sollicitation d'études sur le processus d'écriture de l'auteur permettra de pallier ce manque. Notre but en procédant ainsi est de bien saisir la singularité de l'auteur plutôt que de l'ériger en « témoin idéal » de son époque. En effet, par sa prise de plume, chaque diariste se distingue de ses contemporains qui n'ont pas mené une telle entreprise. Aussi, nous ferons une notice bibliographique dans le prochain chapitre de nos trois diaristes, afin de faire ressortir leur singularité propre. Bien que chacun des journaux donne des informations sur son auteur, nous

complèterons ces renseignements à l'aide d'études sur la vie de chacun. En mettant en lien la biographie de chacun des diaristes avec le processus d'écriture qui lui est propre, nous pourrons ainsi distinguer les raisons pour lesquelles chacun prend la plume et à qui il destine son œuvre.

Plus important encore pour notre problématique, nous pourrons saisir en partie grâce à cette méthodologie les raisons poussant chaque diariste à transcrire ou non certaines nouvelles dans son journal. Nous analyserons ainsi les intérêts de chacun des auteurs pour différents types de nouvelles, intérêt faisant en sorte que les diaristes rapportent certains types de nouvelles plus fréquemment, tandis que d'autres sont transcrites beaucoup plus rarement. C'est afin d'atteindre ce but que nous diviserons les nouvelles présentes dans chacun des journaux par catégorie, soit selon le thème de la nouvelle et sa provenance. Dans le but de bien voir ces différences, nous comparerons de façon quantitative la présence de différents types de nouvelles ainsi que de leur lieu de provenance. La singularité des auteurs n'expliquant pas tout, nous tenterons aussi de voir si une conjoncture particulière peut influencer les auteurs dans leur processus d'écriture. Ainsi, nous aurons pour but de voir si, par exemple, une guerre ou une crise politique, modifie l'importance relative de certains types de nouvelles, ou si elle fait en sorte que l'auteur transcrive des événements provenant de villes qu'il mentionnait peu auparavant, ou si au contraire elle diminue la présence de certains lieux dans le journal. En observant la présence répétée de certains médias en particulier, il nous sera possible de voir lesquels étaient favorisés par chacun des auteurs et pour quelles raisons. Néanmoins, la singularité des auteurs n'explique pas en entier la présence d'un véhicule de transmission de l'information plutôt qu'un autre, et nous prendrons en compte l'influence du milieu urbain, certains médias étant plus présents à Paris qu'à Toulouse et vice-versa. De cette façon, nous comparons la façon dont sont rapportés l'attentat de Damiens, la mort de Louis XV et la guerre de Succession Autriche par Barthès à Toulouse, et par Barbier ou Hardy à Paris.

Une fois la singularité de chaque auteur dégagée, il nous sera possible de comparer les journaux entre eux au sujet de la circulation de l'information et de l'interaction entre l'oralité, le manuscrit et l'imprimé, en nous inspirant des approches historiographiques qui ont abordé ce sujet. Ce second axe de notre méthodologie intègre aussi les travaux de François Ploux sur la propagation des rumeurs. Comme nous l'avons vu plus haut, en s'intéressant aux bruits publics, cet auteur analyse aussi la circulation de la nouvelle au moyen des différents médias. Nous tenterons ainsi de mettre de l'avant une approche prenant en compte l'ensemble des vecteurs de diffusion de la nouvelle afin de voir comment l'information circulait jusqu'à chacun des diaristes. Tous les médias utilisés par nos auteurs seront ainsi analysés, soit la presse périodique, les manuscrits, les affiches, les cérémonies publiques, les almanachs, la rumeur, afin d'en voir l'usage qui en est fait par les diaristes, ainsi que l'interaction entre ces différents médias.

Nous tirons profit du caractère sériel de ces sources afin de nous livrer à une analyse quantitative des thèmes des nouvelles et des médias utilisés. Il sera ainsi possible de comparer ces éléments d'un journal à un autre. Aussi, nous reprendrons la notion de géographie de l'information mise de l'avant par Haffemayer, afin de mesurer la provenance de nouvelles de France et d'Europe, en tirant profit du caractère sériel des journaux d'événements. La représentation cartographique de nos résultats permettra de comparer la géographie des nouvelles présentes dans un journal à celle rapportée dans un autre. Il aurait été intéressant que d'autres chercheurs adoptent la démarche de Haffemayer et aient analysé de cette façon une ou plusieurs gazettes du XVIII^e siècle, ce qui nous aurait permis de comparer les thèmes et l'origine géographique rapportée dans les journaux des diaristes par rapport à la géographie de l'information de ces nouvelles dans les gazettes de ce siècle. Malheureusement, nous pourrons seulement porter notre regard sur la partie reçue de cette information, en nous appuyant néanmoins sur quelques travaux qui ont réfléchi

sur la géographie des nouvelles afin d'envisager celles qui étaient offertes à ces diaristes par l'entremise de la presse périodique.

Étant donné que deux diaristes proviennent de Paris et un de Toulouse, nous comparerons la circulation de l'information dans ces deux villes. En effet, la singularité des auteurs n'explique pas la totalité des différences entre le journal toulousain et les deux parisiens dans les types de nouvelles rapportées et les médias qui les ont transmis à chacun des diaristes. La différence du contenu des nouvelles rapportées par Barthès par rapport à celles mises sur papier par les diaristes parisiens s'explique en partie par le fait qu'ils ne proviennent pas de la même ville, et nous tiendrons compte des divers éléments qui découlent de cette différence. Nous poserons ainsi notre regard sur l'origine des migrants qui viennent s'établir dans ces villes, la présence d'étrangers, les liens commerciaux avec le reste du royaume, la place de Paris et Toulouse au sein du réseau routier français, ainsi que la fréquence de l'acheminement postal et des trajets en voiture publique. Des facteurs subjectifs expliquent aussi cette différence, un diariste pouvant se sentir plus concerné par certaines nouvelles plutôt que d'autres à cause de leur provenance géographique.

1.7 Conclusion

La circulation de l'information dans la France du XVIII^e siècle est un objet historique très riche qui mérite notre attention. Les écrits du for privé sont des sources pertinentes afin d'explorer certains aspects qui ont été peu traités par l'historiographie, telles l'interaction des différents médias ainsi que la façon dont les Français de l'époque s'informaient. Ces sources apportent un nouveau regard sur la circulation de l'information au XVIII^e siècle en permettant d'aborder des questions autrement inaccessibles sur l'attention que portent les trois diaristes envers les nouvelles.

CHAPITRE II

LES AUTEURS ET LEURS JOURNAUX

2.1 Introduction

Comme l'ont démontré Jouhaud, Ribard et Schapira, les écrits du for privé ne doivent pas être utilisés comme un moyen d'accès direct au monde de leurs auteurs, mais doivent plutôt être analysés à la lumière du processus d'écriture qui ordonne et donne un sens aux faits. Une analyse minutieuse de l'ensemble du manuscrit est nécessaire afin de reconstituer le processus d'écriture de ces sources et pour considérer le témoin comme auteur. Il est possible d'évaluer la fréquence à laquelle le diariste prenait la plume en observant le contenu du texte et la façon dont il est organisé. On peut aussi voir l'opinion de l'auteur sur plusieurs sujets et comprendre grâce à cela ce qui guide son organisation du réel, en plus de voir parfois pourquoi il commence à écrire. De plus, de nombreux indices indiquent si l'auteur avait ou non un lecteur en tête alors qu'il écrivait ou si, au contraire, il écrivait seulement pour lui-même.

Il est aussi important de mettre en relation la source avec la vie de son auteur. Cependant, les journaux d'événements ont souvent leurs limites à ce sujet. Ils ne livrent que peu d'informations sur leurs auteurs, les événements plutôt que la vie privée de l'auteur étant au centre du récit. En mettant ensemble ces quelques

informations sur la vie privée du diariste, l'historien peut cependant reconstituer un portrait plus ou moins détaillé des événements marquants de la vie de l'auteur et de son réseau de sociabilité. D'autres documents peuvent compléter ce portrait, tels le contrat de mariage de l'auteur, son inventaire après décès ou encore les actes de baptême de ses enfants. Cependant, de nombreux auteurs d'écrits du for privé ont laissé peu de traces, faisant en sorte qu'il est parfois difficile, voire impossible, de pouvoir mettre le manuscrit en relation avec la vie de son auteur, comme le proposent les auteurs de *Histoire, littérature, témoignage*.

Les trois auteurs des sources de notre étude sont relativement bien connus, rendant possible l'appréhension du processus d'écriture de leurs journaux. En plus des manuscrits qu'ils ont écrits et des documents dans lesquels ils ont laissé des traces, Barthès, Barbier et Hardy ont fait l'objet d'études de plusieurs historiens, et auxquels nous aurons recours pour faire une courte biographie de chacun des diaristes. Nous porterons attention aux événements importants de la vie personnelle de chacun des auteurs, tout en nous intéressant au réseau de sociabilité autour de ces écrivains ainsi qu'aux opinions qu'ils émettent dans leurs journaux. Nous nous attarderons au processus d'écriture de chacune des sources, à l'aspect matériel de ces manuscrits, puis aux thèmes qui y sont abordés.

2.2 Pierre Barthès et ses *Heures perdues* (1737-1780)

Pierre Barthès naît en 1704 et meurt probablement au début de 1781¹. Son père, Guillaume Barthès, était foulonneur de drap tandis que sa mère, Anne Marcouly, était la fille d'un artisan. C'est grâce à l'éducation qu'il reçoit des jésuites qu'il

¹ Robert A. Schneider et Edmond Lamouzelle n'ont pas été en mesure de retrouver l'acte de décès de Barthès.

devient répétiteur de latin, et dépasse ainsi le statut social de son père². C'est pour cette raison qu'il est très attaché à cet ordre religieux, et que sa dissolution est pour lui une catastrophe³. En 1730, à 26 ans, Barthès est maître répétiteur de latin, possiblement au collège de l'Esquille selon Lamouzèle⁴. La même année, il épouse Jeanne Averlenc, alors âgée de 23 ans, avec qui il a sept enfants, quatre garçons et trois filles. Trois des garçons meurent en bas âge. Né en 1732, Jean-Pierre Barthès était destiné par son père à une carrière semblable à la sienne, ayant amorcé une formation auprès d'un collègue de Barthès, Jean-Joseph Peccarere cadet, maître écrivain. En septembre 1749, alors âgé de 17 ans et à quelques mois de la fin de sa formation, Jean-Pierre Barthès rejoint les rangs du régiment de Bourbonnais et meurt de maladie à Calais en juillet 1753. La mort de son fils explique pourquoi Barthès est pacifiste et n'aime pas l'armée, bien qu'il soit parfois belliciste contre l'Angleterre. Jeanne-Bertrande Barthès, la fille du répétiteur de latin, naît en 1735 et se marie en 1761. Barthès ne mentionne pas sa mort dans son journal, rendant envisageable qu'elle lui ait survécu. La première femme de Barthès meurt en 1740, à l'âge de 33 ans. Il se remarie en 1754 avec Jeanne-Marie Gairal, veuve de Jean Barbier, un marchand toulousain. Sa seconde femme meurt sans enfants le 28 septembre 1763.

Barthès évoque peu sa vie privée dans son journal, rendant plus difficile de se faire une idée de son réseau de sociabilité. Cependant, il semble avoir eu pour ami Jean Joseph Peccarere, son « compere et collegue »⁵, qui, en plus d'être le maître de

² Robert A. Schneider, *The Ceremonial City : Toulouse Observed, 1738-1780*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p.19.

³ Voir par exemple Pierre Barthès, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 704, p.35, octobre 1764.

⁴ Edmond Lamouzelle, *Toulouse au XVIII^e siècle d'après les « Heures perdues » de Pierre Barthès*, Marseille, Laffite Reprints, 1981 (1^{ère} édition 1914), p.8.

⁵ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.54, 17 août 1738.

son fils Jean-Pierre, est aussi le parrain de Jeanne-Bertrande. Le répétiteur de latin mentionne divers événements importants de la vie de son ami et collègue, soit son mariage et la naissance de son premier enfant. Aussi, en 1749, alors que l'évêque de Rieux officie dans la basilique de Saint-Sernin de Toulouse, Barthès vérifie auprès du père de Peccarere, alors âgé de 91 ans, si cela s'était déjà fait. Le père de son ami et d'autres anciens lui disent que non, alors il juge utile de l'écrire dans son journal⁶. Ces liens nous permettent d'appréhender l'amitié unissant les deux hommes, et de voir chez ce collègue la source possible de certaines nouvelles qu'il rapporte dans son journal.

Barthès se considère différent du peuple par son éducation, où il acquiert une culture latine, et par l'exercice de son travail. C'est en ce sens qu'il critique et méprise les masses à de nombreuses reprises dans son journal, décriant aussi bien la criminalité, la superstition que les divertissements du peuple. Bien que très pieux comme nous le verrons, Barthès vilipende ce qu'il considère être des superstitions populaires. C'est le cas lorsqu'il rapporte un faux miracle le 26 janvier 1748. La rumeur se répand qu'autour des fourches patibulaires, où reposent les corps de condamnés exécutés le 4 janvier, des lumières et des cris ont été entendus. Barthès décrit ainsi les masses qui accourent voir ce qui s'y passe :

(...) le peuple ignorant et credule bête sauvage a plusieurs têtes, inconstant et sans conduite, qui en un instant sème, et s'apaise, approuve et improuve une même chose, qui veut et ne veut, a qui la nouveauté plaît extrêmement, et donne dans le merveilleux sans réflexion et tête basse : cette lie populaire imbue de ce nouveau bruit et criant au miracle courut en foule (...) ⁷

Le peuple constate que les corps ont été bien conservés, et croit y voir une preuve qu'ils sont des saints et qu'ils ont été condamnés injustement. Barthès s'oppose à

⁶ *Ibid.*, MS 699, p.323-324, 26 avril, 1749.

⁷ *Ibid.*, MS 699, p.265-267. 26 janvier, 1748.

cette conclusion, disant qu'ils ont été conservés par le grand froid. Un tel « miracle » allant contre la religion, le roi et sa justice, est sans aucun doute impossible pour cet auteur très pieux et attaché au monarque français.

Le répétiteur de latin reconnaît par contre en 1775 deux miracles qui ont alors lieu dans la chapelle des pénitents gris de Toulouse⁸. En plus d'avoir lieu dans le cadre de l'Église, ces miracles se produisent au sein d'une institution où Barthès est membre, contribuant d'autant plus à sa reconnaissance de l'intervention divine. Fervent catholique, il s'inscrit dans le « catholicisme ostentatoire » caractéristique de Toulouse au XVIII^e siècle, participant en tant que pénitent à plusieurs processions et cérémonies, qu'il ne manque pas de rapporter dans son journal⁹. Barthès est aussi bayle des pauvres dans le quartier de Tounis, distribuant du pain aux démunis. Son catholicisme s'exprime aussi par la haine qu'il témoigne à de nombreuses reprises envers les protestants¹⁰. Le répétiteur de latin critique fortement les « nouveautés » de son temps, qu'il relie à l'omniprésence du vice et à la destruction de la religion¹¹. Bien que le libertinage de l'esprit soit condamné par Barthès, il sollicite la science afin d'expliquer certains phénomènes, soit le passage d'une comète ainsi que des

⁸ *Ibid.*, MS 705 p.74-75, 9 juillet 1775 et *Ibid.*, MS 705, p. 75-77, 11 juillet 1775.

⁹ Michel Taillefer, « Toulouse », dans Lucien Bély, éd., *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p.1216.

¹⁰ À titre d'exemple, Barthès écrit ce qui suit à l'occasion d'un article sur la mort d'un Anglais très âgé : « La vieillesse de cet homme, que j'ay apellé le patriarche des protestans auroit été mille fois plus heureuse si elle eu de [sic] principes plus solides, et de [sic] prejugués plus orthodoxes. » Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.115, novembre 1757.

¹¹ Ces critiques sont particulièrement présentes dans les bilans qu'il fait à chaque année. Comme le souligne Schneider, à partir de 1760 les bilans de Barthès sont très négatifs, puis à partir de 1770 ils sont apocalyptiques. À ce sujet, voir Robert A. Schneider, *op. cit.*, p.25-26.

aurores boréales¹². Cependant, malgré ce souci de rationalité, ses explications de ce phénomène proviennent de théories vieilles d'une génération¹³.

Barthès est très fier des institutions toulousaines, ainsi que de la tradition municipale de sa ville. C'est en ce sens qu'il vante constamment les capitouls qui dirigent Toulouse. Il est aussi très attaché aux autres institutions et personnes représentant l'ordre établi, soit le roi ainsi que le parlement de Toulouse. Bien qu'il critique à de rares occasions certaines mesures du gouvernement, son dévouement au roi reste total. Aussi, lors de la destruction de la société des jésuites par les différents parlements de France, il ne critique aucunement cette prise de décision par le parlement de Toulouse et le gouvernement, rapportant les divers épisodes menant à la suppression de la société par la papauté de façon relativement neutre. En 1766, lors de la destruction de la Maison Professe de Toulouse, il critique plutôt une fois de plus son siècle, où plus rien n'est sacré selon lui¹⁴. En 1772, lors de la publication de la bulle papale détruisant la société des jésuites, Barthès rend responsable de tout cela l'abbé Chauvelin du Parlement de Paris¹⁵.

Barthès commence en 1737, à 33 ans, à écrire son journal, *Les heures perdues*¹⁶. Il a 1266 pages jusqu'à la fin de 1780, Barthès s'éteignant sans doute l'année suivante. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque municipale de Toulouse,

¹² Pierre Barthès, *op. cit.*, 699, p.131 et p.134-139, janvier et février 1744, et *Ibid.*, MS 704, p.115, octobre 1769.

¹³ Robert A. Schneider, *op. cit.*, p.36.

¹⁴ Pierre Barthès, *op. cit.*, p.8-9, janvier 1766.

¹⁵ *Ibid.*, MS 705, p.5-6, septembre 1773.

¹⁶ Pierre Barthès, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 699-706.

dont nous avons reçu une reproduction numérisée intégrale¹⁷. C'est possiblement à partir des livres de comptes de la compagnie des pénitents gris, au moment où il en était le trésorier, qu'il a rédigé son journal¹⁸. L'auteur recopiait sans doute ses textes après avoir écrit un brouillon ou pris plusieurs notes, faisant en sorte que le manuscrit contient très peu de ratures et d'ajouts. L'hypothèse de la copie au propre à partir d'un brouillon est probable, étant donné que Barthès a écrit dans son journal à de très rares occasions deux mots l'un après l'autre et à une occasion deux articles au contenu pratiquement identique à quelques pages d'intervalle¹⁹. Le répétiteur de latin recopie très rarement des documents en entier, résumant le contenu des arrêts du parlement de Toulouse et des ordonnances des capitouls, en donnant parfois le nom du libraire qui l'a imprimé pour que le lecteur s'y réfère, dans le but de ne pas surcharger son journal²⁰. Lorsque Barthès sollicite une lettre particulière, comme il le fait à quelques occasions, il en résume aussi le contenu. De la même façon, quand il a recours à la presse périodique, il arrive le plus souvent que Barthès résume un article de la *Gazette de France* ou du *Courrier d'Avignon* en citant la source unique de l'événement rapporté. Cependant, à de nombreuses reprises, l'auteur prend plusieurs articles de gazettes sur un même événement et produit sa propre version, à partir de ces sources, en mentionnant que les événements proviennent des « papiers publics » ou des « nouvelles publiques », sans donner plus de détails. Pour apprendre les événements qui se sont produits à Toulouse et aux alentours, le répétiteur de latin a

¹⁷ Nous tenons à remercier cette institution par la présente occasion.

¹⁸ Dans les dernières pages du premier folio se trouve une page peu lisible et de nature différente des autres. Il s'agit des comptes de la compagnie des pénitents gris pour 1725, où Barthès était son trésorier. Le journal de Barthès ne commençant qu'en 1738, il est probable qu'une partie du manuscrit ait servi autrefois de livre de compte. Voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.337.

¹⁹ *Ibid.*, MS 704 p.43-44 et *Ibid.*, MS 701 p.93 et 96.

²⁰ Barthès écrit ceci sur le nouveau bail des boucheries en 1779 après l'avoir résumé : « (...) comme on pourra s'en convaincre par la lecture du baïl imprimé chés Rayet place de la monnoie lequel je ne rapporte pas icy, p^r ne pas surcharger ces mémoires. » *Ibid.*, MS 706, p.2, juillet 1779.

sans doute le plus souvent recours à des sources orales provenant de son entourage, de son milieu de travail ou de son quartier. Des événements dont Barthès est directement témoin sont aussi écrits dans son journal. Le répétiteur de latin rapporte cependant moins de rumeurs que Barbier et Hardy, parce qu'il semble avoir moins aimé ce média. Cette relative absence s'explique aussi par le système de circulation de l'information en France au XVIII^e siècle et la place qu'y occupe Toulouse, ainsi que la taille et la composition de sa population comme nous le verrons dans les troisième et quatrième chapitres.

Les divisions du temps importantes du journal sont le mois et l'année, chacun ayant droit à un titre écrit en beaux caractères dans le manuscrit. De décembre 1737 jusqu'au 9 août 1743, des titres sont présents, mais ils ont été ajoutés plusieurs années plus tard par l'auteur, tandis qu'à partir du 9 août 1743 jusqu'à la fin du journal, Barthès écrit le titre de chaque entrée au même moment qu'il transcrit l'article dans son journal²¹. Chacune des entrées du journal est séparée des autres, et la date à laquelle la nouvelle s'est produite est presque toujours mentionnée par Barthès, tandis que lorsqu'une nouvelle provient de l'extérieur de Toulouse la date où elle a été apprise est très rarement mentionnée. Les événements ne sont pas nécessairement écrits de façon chronologique par Barthès, car il n'attend pas la fin du mois afin d'écrire des nouvelles dans son journal. Par exemple, en février 1769 est tout d'abord rapportée une exécution publique ayant eu lieu le 11 de ce mois. Suit le résumé non daté d'un article issu des *Nouvelles littéraires* de Paris, puis le mois se termine par un récit sur la mort du pape survenue le deux février²². Le rythme d'écriture de Barthès

²¹ Les titres ont été ajoutés ultérieurement par l'auteur entre deux paragraphes ou dans la marge. Un autre indice démontrant cette hypothèse est dans le titre de l'entrée sur la mort de la femme de Barthès en 1741, où il écrit « mort de ma premiere epouse » comme titre, faisant en sorte que ce dernier a été écrit après 1754, année de son second mariage. *Ibid.*, MS 699 p.71, avril 1741 et *Ibid.*, MS 699, p.125, août 1743.

²² *Ibid.*, MS 704 p.98-101. février 1769.

varie dans son journal, étant au minimum mensuel, mais parfois hebdomadaire ou bihebdomadaire, tout dépendant de la conjoncture. Il arrive à quelques reprises que l'auteur mentionne qu'il ne s'est rien passé d'intéressant durant un mois en particulier, alimentant ainsi l'hypothèse qu'il écrit dans son journal au moins mensuellement. La forme et le contenu du journal de Barthès s'inspirent peut-être des almanachs populaires. En effet, le répétiteur de latin divise son manuscrit en mois et fait un bilan de l'année à la fin de 1742 puis de 1746 jusqu'en 1780²³. Il est possible que Barthès se soit inspiré d'un almanach qu'il ait acheté ou reçu en cadeau à la fin de l'année 1737 pour commencer son journal, décidant d'en imiter le style et le contenu. De plus, certaines nouvelles présentes dans des bilans de fin d'année sont susceptibles de provenir d'almanachs rapportant des nouvelles européennes qu'il aurait lu en fin d'année, car elles n'ont pas été rapportées dans le courant de l'année en question²⁴. Les mémoires du Toulousain Courrège sur la fin du règne de Louis XIV sont une autre source d'inspiration possible pour Barthès selon Lamouzèle²⁵. Ce manuscrit n'étant pas parvenu jusqu'à nos jours, il n'est malheureusement pas possible de comparer son contenu et sa structure avec le journal de Barthès. Finalement, les *Annales manuscrites de la Ville de Toulouse*, rédigées par les capitouls du début du XVI^e siècle jusqu'à la Révolution, sont une autre source d'inspiration possible pour Barthès, celui-ci les ayant consultés à plusieurs reprises²⁶.

²³ Cette organisation du récit se rapproche de celle du journal de Samuel Lane que Amelang décrit comme étant organisé de la même façon qu'un almanach. Voir James S. Amelang, *The flight of Icarus: Artisan Autobiography in Early Modern Europe*, Stanford, Stanford University Press, 1998, p.44.

²⁴ Nous reviendrons sur ce point au quatrième chapitre.

²⁵ Barthès mentionne d'ailleurs avoir ces mémoires « en son pouvoir ». Voir Edmond Lamouzelle, *op. cit.*, p.23. et Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 705, p.177, mars 1779.

²⁶ Dans ces *Annales* étaient consignés par écrit les événements marquants à Toulouse à chaque année. Voir Robert A. Schneider, *op. cit.*, p.29-30.

Contrairement à l'avis de Michel Cassan, cet écrit du for privé ne se contente pas de consigner par écrit tous les faits divers toulousains parvenant à sa connaissance²⁷. Lorsque Barthès traite de Toulouse, il rapporte des faits divers, mais relate aussi des événements de la vie publique de sa ville, soit les cérémonies religieuses et citadines, les édits et annonces des capitouls. Toulouse étant une ville parlementaire, le diariste s'intéresse aux arrêts du parlement de sa ville ainsi qu'aux exécutions publiques. De plus, le journal laisse une place importante au reste de la France et particulièrement à Paris et à Versailles, tout en s'intéressant aux nouvelles du reste de l'Europe. En ce sens, les nouvelles présentes dans son journal correspondent à celles évoquées dans les journaux d'événements. De la même façon, et contrairement à la tendance remarquée par Mouysset dans les livres de raison, Barthès rapporte fréquemment des événements ayant peu ou pas rapport avec sa ville et son métier. C'est le cas des faits divers d'ailleurs en France et de partout en Europe qui attirent grandement son attention. Les événements marquants de la famille royale française sont aussi rapportés par Barthès, à travers les cérémonies publiques et les articles des gazettes. Les nouvelles principalement colportées par la rumeur et les médias clandestins, soit les luttes de pouvoir au sein du ministère, la vie privée du roi, de ses ministres ou des nobles en général, n'attirent pas l'attention de notre diariste²⁸. Il est possible qu'il ne soit pas au courant de ces rumeurs, nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant, mais nous croyons que par son sens moral et son

²⁷ Michel Cassan, « Les livres de raison, invention historiographique, usages historiques » dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, sous la dir. de Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.20.

²⁸ Ces nouvelles n'étaient pas diffusées par la presse mais par d'autres médias, dont les rumeurs, les nouvelles à la main et les libelles. Comme le souligne Darnton, ces nouvelles tiraient leur origine des rumeurs de la cour puis se transmettaient par la suite à grande échelle dans Paris, avant d'être mis par écrit par les nouvellistes, pour éventuellement se retrouver dans des imprimés clandestins. Voir Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.1-35, et Robert Darnton, *The Devil in the Holy Water or the Art of Slander from Louis XIV to Napoleon*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2010, p.281 et p.314-339.

adhésion à l'ordre établi il n'était pas enclin à croire à ces nouvelles si elles parvenaient jusqu'à lui, et encore moins à les écrire. Cette dernière hypothèse est possible étant donné que le répétiteur de latin fait preuve à certaines reprises d'autocensure, taisant le nom de famille d'une accoucheuse accusée d'avoir vendu un enfant, dans le but de ne pas nuire à sa famille²⁹.

La fonction de divertissement est importante dans la rédaction de son journal, qui a, après tout, pour titre *Les heures perdues*. Suite à des critiques d'un ou plusieurs lecteurs sur la présence d'exécutions publiques et de mentions de la mort des monarques d'Europe dans son journal, Barthès se justifie en disant que de mettre sur papier de telles nouvelles lui procure du divertissement³⁰. Ceci nous permet d'affirmer qu'il a fait lire son journal à des contemporains, et l'écart entre les mentions de critiques nous permet de penser qu'il a pu le faire à plusieurs reprises sur une longue période de temps. Dans ses réponses aux critiques qui lui sont formulées, l'auteur évoque aussi la question du destinataire, affirmant écrire pour son propre plaisir. Cependant, le répétiteur de latin a écrit pour être lu, manifestant une grande attention à la lisibilité de ses pages, mettant des titres, adoptant une belle écriture soignée et faisant peu de ratures³¹. Le répétiteur de latin révèle aussi à maintes reprises que c'est pour ses « descendants » qu'il tient son journal, ce qui correspond en tous points avec le destinataire des livres de raison.

²⁹ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.97-98, 21 juin 1742. Nous reviendrons dans le chapitre 4 sur l'omission volontaire par Barthès de certaines nouvelles.

³⁰ *Ibid.*, MS 704, p.45, mars 1767, *Ibid.*, MS 705, p.114 décembre 1776 et p.119 février 1777, et *Ibid.*, 706, p.25-26, juillet 1780.

³¹ Nous partageons à ce sujet l'avis d'Amelang sur l'organisation et la lisibilité d'un manuscrit. Voir James S. Amelang, *op. cit.*, p.143.

Le journal de Barthès se rapproche sur certains plans des livres de raison. Ainsi, cet auteur relate plusieurs événements importants touchant sa famille, ainsi que de très rares anecdotes familiales. Le journal de Barthès correspond cependant davantage au journal d'événements, les caractéristiques du livre de raison étant surtout présentes dans son premier folio, les mentions de sa famille se raréfiant énormément dans les autres volumes. De la même façon, les nouvelles extérieures à Toulouse prennent une place beaucoup plus grande à partir de l'entrée de la France dans la Guerre de Succession d'Autriche. La façon dont Barthès rapporte les nouvelles est aussi la même que celle observée dans les journaux d'événements, c'est-à-dire qu'il montre une certaine neutralité en relatant les nouvelles, tout en se livrant à des commentaires dans certaines rubriques. Le journal de Barthès s'est ainsi éloigné en cours d'écriture du modèle du livre de raison pour se rapprocher de celui du journal d'événements³².

Edmond Lamouzèle a publié en 1914 une édition très abrégée du journal de Barthès³³. En effet, cet érudit avait surtout pour but de publier : « (...) toutes les pages des Heures Perdues qui présentent un réel intérêt pour l'histoire de Toulouse et des mœurs de ses habitants au XVIII^e siècle. ³⁴ » L'ouvrage était ainsi destiné au grand public et aux historiens s'intéressant à l'histoire de Toulouse. Lamouzèle a porté une attention particulière sur la vie religieuse de la ville. Sans avoir défini plus amplement son protocole éditorial, cet érudit transcrit certaines entrées en entier, en résumé d'autres, tandis que plusieurs sont entièrement supprimées. Les *Te Deum* et les événements rapportés par les gazettes sont tous absents. Lamouzèle prononce un

³² Comme le souligne avec justesse Amelang, il est très commun que les écrits du for privé empruntent des caractéristiques à plusieurs modèles établis par les historiens, ceux-ci se montrant indifférents aux frontières fixées par les chercheurs. Voir James S. Amelang, *op. cit.*, p.41.

³³ Edmond Lamouzèle, *op. cit.*.

³⁴ *Ibid.*, p.3.

jugement très sévère envers Barthès dans la préface, étant selon lui un : « (...) petit bourgeois de province profondément égoïste et d'humeur difficile (...) »³⁵, qui est doué d'une « (...) intelligence assez médiocre (...) »³⁶. Ce jugement de Lamouzèle s'appuie sur son appréciation personnelle, plusieurs de ses critiques n'étant pas mises en contexte, notamment sur ce que cet éditeur croit voir comme étant un manque de sensibilité devant les exécutions publiques, ou sur l'intransigeance du répétiteur de latin face aux protestants. Plusieurs historiens ont consulté uniquement cette édition et non pas le manuscrit du journal, faisant en sorte que le rapport à l'information du répétiteur de latin n'a pu être analysé par eux³⁷. Les travaux de Robert A. Schneider sur l'aspect cérémoniel de Toulouse à travers le journal de Barthès, aborde la question des *Te Deum*, mais en les analysant seulement en tant que cérémonies. Le rôle informatif de ces cérémonies auprès des Toulousains n'est survolé que très rapidement par cet historien, qui reprend surtout les explications de Fogel sur la question³⁸. Ce faisant, le rapport de Barthès à l'information mérite notre attention.

2.3 Le Journal (1718-1763) d'Edmond Jean François Barbier

Le Parisien Edmond Jean François Barbier naît en 1689 et tout comme son père, son grand-père et son oncle, il est avocat au Parlement. Barbier entre au barreau en 1708 et y est inscrit jusqu'en 1771, l'année de sa mort. Sa famille a établi sur la rue Galande, où demeurait Barbier, un solide cabinet d'affaire dont la clientèle s'est

³⁵ *Ibid.*, p.12.

³⁶ *Ibid.*, p.21.

³⁷ À ce sujet, une édition complète du journal de Barthès aurait l'avantage d'offrir aux historiens l'intégralité d'un écrit du for privé exceptionnel pour l'histoire de Toulouse, tout en permettant par la même occasion à ces chercheurs d'avoir un regard global sur ce manuscrit et son auteur.

³⁸ Robert A. Schneider, *op. cit.*, p.160-161.

bâtie de génération en génération³⁹. Ce faisant, Barbier ne plaidait pas au Parlement, mais aidait plutôt son père dans son entreprise, avant de lui succéder. Selon Aubertin, un cabinet de consultation était alors une : « sorte d'agence commerciale et judiciaire qui créait à l'homme de loi de nombreuses relations et le plaçait dans l'un des centres les plus actifs du mouvement de Paris. »⁴⁰ Habitant à quelques pas de la place Maubert, Barbier semble avoir fait bonne figure au sein de la bourgeoisie de la rive gauche, ayant participé en 1750 à l'élection des échevins et du prévôt des marchands. Ceci s'explique sans doute par l'exercice de son métier d'avocat consultant, qui lui a permis de tisser des liens avec plusieurs personnages importants. Ainsi, il est lié avec le comte de Morville, le président de Nicolaï, le maréchal de Saxe, le prince de Conti, le marquis d'Argenson, puis avec son fils le comte d'Argenson, pour ne nommer que ceux-là. Ces relations lui servent aussi de source afin d'apprendre plusieurs rumeurs. Réciproquement, ses clients bénéficiaient d'avoir pour conseiller un homme à l'affût des dernières nouvelles, et dont la perspicacité est d'ailleurs visible à plusieurs reprises dans son journal. Outre ses clients et relations, Barbier s'informait aussi des rumeurs qui circulaient à Paris par l'entremise de ses domestiques, mais aussi par sa fréquentation de l'Opéra, où plusieurs nouvelles circulaient. Barbier est très discret sur sa vie personnelle, et outre ces quelques informations, nous savons qu'il est demeuré célibataire et qu'il a eu des maîtresses.

Barbier fréquentait et avait pour clients plusieurs hommes influents, et son écriture s'inscrit donc, du moins en partie : « (...) dans une forme de proximité à l'action des puissants et des agents du pouvoir politiques [*sic*] (...) »⁴¹, comme le

³⁹ Charles Aubertin, *L'Esprit public au XVIII^e siècle. Étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains, 1715-1789*, Paris, Didier, 1873, p.172.

⁴⁰ *Ibid.*, p.172.

⁴¹ Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, *op. cit.*, p.332.

mentionnent Jouhaud, Ribard et Schapira. Nous croyons cependant que ces auteurs font fausse route en affirmant que Barbier écrit en client⁴². Rappelons que pour ces auteurs, l'autonomie des écrivains est centrale et que, selon eux, il ne faut pas considérer comme représentatifs de leur milieu social les auteurs des écrits du for privé. Cependant, les auteurs d'*Histoire, littérature, témoignage* nient au même moment l'autonomie de Barbier par rapport aux puissants avec qui il est lié, l'avocat adoptant nécessairement pour ces trois auteurs la même vision que le pouvoir a du peuple. De plus, ces chercheurs considèrent que l'écriture des mémoires par des gens proches de l'exercice du pouvoir constitue un acte politique, dans la mesure où écrire sur les réactions d'une population à une catastrophe, une série de crime, une injustice ou une famine est une mission essentielle⁴³.

Nous avons déjà remis en question dans le chapitre précédent des affirmations semblables en faisant référence aux travaux de Chartier, à l'effet que malgré sa proximité avec le pouvoir un diariste n'avait pas uniquement accès au discours des autorités. L'approche de ces trois chercheurs est à notre sens très réductrice, d'autant plus que l'affirmation selon laquelle Barbier écrit en client s'appuie sur peu de choses. Barbier avait des liens avec le marquis d'Argenson, ainsi qu'avec son fils le comte d'Argenson qui ont tous deux été lieutenants de police. Jouhaud, Ribah et Schapira mentionnent que Barbier fait un grand hommage du père au moment de sa mort et qu'il démontre sa connaissance de plusieurs informations secrètes apprises au moment où le marquis d'Argenson occupait cette charge, tandis qu'il est invité à dîner chez le fils juste après que ce dernier ait cessé d'exercer cette fonction⁴⁴. Sans nier l'influence des liens de Barbier avec la famille d'Argenson, nous croyons qu'il

⁴² *Ibid.* p.332.

⁴³ *Ibid.*, p.335.

⁴⁴ *Ibid.*, p.332.

n'est pas logique de se baser sur ces seules informations afin d'affirmer que Barbier écrit en client dans tout son journal. En effet, ces chercheurs se trouvent ainsi à réduire l'individu Barbier à ses liens avec cette famille, sans prendre en compte ses autres relations et encore moins la complexité de ses opinions sur l'ordre, la politique et la religion. De plus, nous verrons que le destinataire du journal de Barbier ainsi que le processus d'écriture invalide l'hypothèse de ces chercheurs voulant que l'avocat ait écrit dans un but politique lié à ses relations avec les puissants.

Le journal de Barbier correspond au modèle du journal d'événements que nous avons défini au premier chapitre. Ce faisant, l'avocat se fait le plus souvent neutre dans la façon dont il met sur papier des nouvelles qui parviennent à sa connaissance. Cependant, il ajoute à plusieurs reprises aux événements qu'il rapporte une réflexion, une critique ou un trait d'ironie, faisant en sorte que nous pouvons avoir une très bonne idée de son opinion sur plusieurs sujets. Barbier est sans conteste un partisan de l'ordre établi et de la stabilité, étant selon Aubertin « (...) plus bourgeois qu'avocat. »⁴⁵ Cependant, ce n'est pas parce qu'il adopte le point de vue des puissants qu'il fréquente que Barbier favorise la tranquillité politique, mais plutôt parce que son commerce d'avocat consultant souffre de l'instabilité, principalement durant les grèves du Parlement. En effet, lors des nombreuses crises parlementaires qui se produisent alors qu'il écrit son journal, Barbier soutient la position du roi contre celle du Parlement⁴⁶. D'ailleurs, l'avocat ne manque pas de se plaindre de l'effet ruineux des grèves et exils du Parlement, non seulement pour lui, mais pour plusieurs Parisiens dépendant de l'exercice de la justice. La position de l'avocat est cependant plus qu'une simple opposition à un mouvement ruineux pour ses affaires,

⁴⁵ Charles Aubertin, *L'Esprit public au XVIII^e siècle. Étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains, 1715-1789*, Paris, Didier, 1873, p.179.

⁴⁶ *Ibid.*, p.182.

Barbier se montrant en faveur du despotisme contre les droits des parlements, car leur union afin de s'opposer au pouvoir du roi entraînerait selon lui une révolution au sein de l'État⁴⁷. Ce faisant, Barbier fait plus qu'écrire en client, lui qui compte d'ailleurs des magistrats parmi les gens qu'il conseille.

En plus du Parlement, Barbier critique aussi des détenteurs de l'autorité, le plus souvent lorsque l'État gaspille les deniers publics⁴⁸. L'avocat ne se gêne pas non plus pour critiquer à l'occasion certains hommes politiques et les décisions qu'ils prennent. En plus d'être anticlérical, l'avocat n'est pas religieux et se moque de la religion à plusieurs reprises, écrivant avec plaisir des anecdotes scabreuses sur des membres du clergé⁴⁹. Plus particulièrement, Barbier tient en horreur les jansénistes et les attaque à de nombreuses reprises. Par exemple, l'avocat se réjouit lors de la fausse annonce de la mort sans sacrements de Coffin, conseiller au Châtelet et janséniste débauché, qui est atteint de la petite vérole, en ces termes : « Cela est fort plaisant »⁵⁰.

Le journal de Barbier, qui a été rédigé entre 1718 et 1763, est conservé à la Bibliothèque nationale de France⁵¹. L'auteur commence ce manuscrit à l'âge de 29 ans et le termine alors qu'il est âgé de 74 ans, bien qu'il ait vécu onze autres années. Le manuscrit a un aspect brouillon, étant rempli de ratures et d'ajouts. La réécriture et le réaménagement du texte ne sont pas faits dans le but d'éliminer les fausses

⁴⁷ Edmond Jean François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1858, vol. 8, p.86, juillet 1763.

⁴⁸ Charles Aubertin, *op. cit.*, p.183-184.

⁴⁹ *Ibid.*, p.185.

⁵⁰ Edmond Jean François Barbier Barbier, *op. cit.*, vol. 4, p.500-501, décembre 1750.

⁵¹ Edmond Jean François Barbier, « *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV.* », Bibliothèque nationale de France, manuscrits français, 10285-10291, 5078 p.

nouvelles, mais plutôt afin d'améliorer le texte, d'éviter les répétitions et d'ajouter des précisions. La fausse nouvelle n'est pas vue par Barbier comme un élément à expurger de son manuscrit, mais plutôt comme une étape nécessaire de la connaissance, élaborant son journal dans une perspective historique⁵². Bien qu'il retravaille son texte, la lisibilité de son manuscrit n'est pas un aspect important pour l'avocat, laissant entendre que contrairement à Barthès, il ne se préoccupe pas du lecteur de son manuscrit. Ainsi, à l'aspect brouillon de son manuscrit, s'ajoute le fait que les « rubriques » de son journal n'ont pas de titres. Ce faisant, Arnaud de Maurepas croit qu'il serait surprenant que Barbier ait fait lire son manuscrit à des lecteurs, bien qu'il soit possible que l'avocat ait lu son journal à des amis⁵³. Son journal s'étant sans aucun doute enrichi par l'exercice de son métier d'avocat consultant et des relations qui en découlent, nous croyons aussi que Barbier a pu utiliser son journal dans le cadre de son travail, rapportant un événement ou une version de celui-ci qui a échappé à un de ses clients, ou encore une chanson ou des vers susceptibles de l'intéresser. Selon Pascal Bastien, les propos crus de certaines rubriques laissent entendre que Barbier n'a pas été confronté à une censure extérieure, excluant ici aussi la présence d'un lectorat externe⁵⁴. En effet, Barbier écrit systématiquement « con » et « cul » dans son manuscrit en plus de rapporter des anecdotes scabreuses ainsi que des chansons et des vers plus ou moins obscènes. Ce faisant, Barbier écrit son journal principalement pour lui-même et n'a pas en tête l'idée d'une éventuelle publication. L'état du manuscrit et son processus d'écriture laisse ainsi entendre qu'il serait étonnant que l'avocat ait écrit ce manuscrit dans une perspective de clientélisme envers la famille d'Argenson.

⁵² Arnaud de Maurepas, « L'œil, l'oreille et la plume : la sensibilité testimoniale dans le Journal de Barbier (1717-1762) », *Annales ESC*, vol. 10, no 4, 1990, p.499.

⁵³ *Ibid.*, p. 500 et 505.

⁵⁴ Pascal Bastien, *L'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, p.73.

Le journal de Barbier a été publié en six volumes par Sainte-Marie Méville pour la Maison Charpentier en 1858, puis réédité en 1866 et 1885⁵⁵. Le titre de *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)* a été donné par les éditeurs, Barbier n'ayant pas donné de titre à son œuvre. Selon Arnaud de Maurepas, l'ensemble du texte est rigoureusement retranscrit dans cette édition, sauf pour les propos crus que nous avons évoqués plus haut⁵⁶. Ces omissions n'étant pas liées à notre objet d'étude, nous utiliserons l'édition de l'éditeur Charpentier, tout en sollicitant l'article d'Arnaud de Maurepas qui a analysé l'aspect manuscrit de ce texte. Cet historien a calculé qu'en moyenne ce journal d'événement compte une cinquantaine de ruptures d'écriture par année, établissant ainsi le rythme d'écriture de Barbier à environ une fois par semaine. L'éditeur Charpentier a quant à lui choisi une rupture mensuelle, chaque mois comptant un titre et un résumé des entrées de cette période de temps. Selon Maurepas, une telle division mensuelle est rare dans le manuscrit, se produisant seulement lorsque Barbier est absent de Paris ou lorsque peu d'événements se sont déroulés⁵⁷. Durant certaines conjonctures, le rythme d'écriture de Barbier est quotidien. C'est le cas à partir de 1750 où les affaires du Parlement touchent cet avocat dans ses intérêts professionnels, comme nous l'avons évoqué. De l'avis de Pascal Bastien, Barbier devait écrire les événements dans son journal aussitôt qu'ils parvenaient à sa connaissance, étant donné qu'ils ne sont pas rapportés en ordre chronologique⁵⁸. L'avocat mentionne presque toujours la date où l'événement transcrit s'est produit, mais ne mentionne qu'assez rarement la date à

⁵⁵ Edmond Jean François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1858, 6 v.

⁵⁶ Arnaud de Maurepas, *loc. cit.*, p.493. Notons d'ailleurs que les omissions faites par les éditeurs sont mentionnées dans le texte.

⁵⁷ *Ibid.*, p.496.

⁵⁸ Pascal Bastien, *op. cit.*, p.73.

laquelle il en a pris connaissance, rendant possible en ces seules occasions de mesurer le temps qu'a pris la nouvelle pour lui être transmise.

Tout au long de son journal, Barbier s'intéresse à de multiples événements, mais la politique jouit d'une place particulière, tout comme dans les autres journaux d'événements. Les nouvelles rapportées par Barbier se rapprochent de celles transcrites par Barthès, sauf sur quelques points, que nous allons aborder. L'avocat s'intéresse aux anecdotes à propos de la vie privée du roi, de ses ministres, des nobles en général ainsi que des membres du clergé, nouvelles principalement colportées par la rumeur, que l'avocat sollicite beaucoup plus que le répétiteur de latin. Les nouvelles religieuses officielles intéressent peu Barbier, qui n'est pas très pratiquant comme nous l'avons vu. Contrairement à Barthès encore une fois, Barbier s'intéresse peu aux faits divers provenant d'ailleurs en France et en Europe, mais manifeste plutôt un intérêt pour les nouvelles des parlements des provinces de France, principalement lors des crises parlementaires. Il porte aussi une grande attention aux vers et chansons circulant dans le public, contrairement à Barthès. L'avocat a aussi tendance à porter presque uniquement son attention sur une nouvelle dominante pendant une courte période ou même plusieurs années dans le cas d'événements de longue durée, telles les guerres et les crises parlementaires. Ainsi, durant la guerre de Succession d'Autriche, les nouvelles ne faisant pas référence à ce conflit sont pratiquement absentes de son journal. Par son utilisation variée de médias et la grande attention de Barbier envers les nouvelles de son époque, le journal de cet avocat est une source très riche pour analyser la circulation de l'information au XVIII^e siècle en France.

2.4 *Mes Loisirs de Siméon-Prosper Hardy (1753-1789)*⁵⁹

Siméon-Prosper Hardy naît en 1729 et meurt en 1806. Il est le fils d'un avocat en Parlement et de la fille du recteur de l'Université de Paris. Le 13 mai 1755, Hardy est reçu libraire, ayant pu faire sa maîtrise parce que son oncle exerce ce métier. Deux ans plus tard, Hardy épouse Elisabeth Charlotte Penette Duboc, fille de Louis-Augustin Duboc, marchand-mercier et d'Elisabeth Benois, elle-même fille d'un marchand épiciier. Issu de la bourgeoisie parisienne de la rive gauche, Hardy se marie aussi dans ce milieu⁶⁰. Les affaires du libraire étaient peu florissantes, et selon Aubertin, sur vingt classes de libraires, Hardy était classé dix-septième⁶¹. Selon Daniel Roche et Pascal Bastien, Hardy aurait fermé sa librairie, la *Colonne d'or*, très tôt, soit en 1762⁶². Aussi, le nom de Hardy est inscrit en 1777 dans la liste des libraires retirés comme le rapporte Valérie Goutal-Arnal⁶³. Néanmoins, il continue à jouer un rôle actif dans sa communauté, étant adjoint au syndic de la communauté de juin 1771, jusqu'en juin 1773. Ayant occupé cette fonction durant le Parlement Maupeou, Nicolas Lyon-Caen souligne avec justesse qu'il n'est pas certain qu'en temps normal Hardy aurait pu prétendre à cette position, son commerce étant alors

⁵⁹ Le journal étant en cours de publication sous la direction de Pascal Bastien, Sabine Juratic et Daniel Roche, nous nous référons directement aux volumes déjà publiés, tandis que pour les autres années nous ferons référence au numéro du manuscrit et à la date, afin de faciliter la consultation de la source dans les volumes futurs.

⁶⁰ « "Mes loisirs, ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connoissance", chronique (1753-1789) du libraire Siméon-Prosper Hardy », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 46, no 3, 1999, p.458.

⁶¹ Charles Aubertin, *op. cit.*, p.405.

⁶² Daniel Roche et Pascal Bastien, « Présentation : Le journal d'un temps qui passe : Mes Loisirs, ou l'autre Tableau de Paris », préface de Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Daniel Roche et Pascal Bastien, vol. 1, p.13.

⁶³ Valérie Goutal-Arnal, *loc. cit.*, p.462.

très limité⁶⁴. C'est donc parce que dans cette conjoncture particulière, les grands libraires ne voulaient pas se compromettre en se liant au Parlement Maupeou, que Hardy a pu occuper cette fonction.

Le libraire déménage à quelques reprises pendant la période où il écrit son journal (1753-1789). Ainsi, en 1757 il est domicilié rue Saint-Jacques, dans la paroisse Saint-Séverin. De 1759 jusqu'en février 1772 au moins, Hardy réside rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sur le quai de la Tournelle⁶⁵. À ce moment il est locataire du conseiller au Parlement Dupré de Saint-Maur, un janséniste actif. À partir au moins de novembre 1774, Hardy réside Place Maubert, chez le commissaire Convers Desormeaux⁶⁶. Le beau-frère de Hardy, Florent Bellot, réside à ce moment lui aussi sur la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont. En février 1779, Hardy habite à nouveau sur la rue Saint-Jacques dans la paroisse Saint-Séverin⁶⁷. Nicolas Lyon-Caen croit que le libraire est probablement domicilié à la même adresse qu'il occupe à sa mort en 1806, soit dans un appartement loué 300 francs à la fille du libraire Nicolas Desaint.

La religion est très importante pour Hardy. Tout comme Barthès, le libraire porte une grande attention aux cérémonies publiques religieuses. Janséniste tant par

⁶⁴ Nicolas Lyon-Caen, « Un janséniste face au coup Maupeou », préface de Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Daniel Roche et Pascal Bastien, vol. 2, p.22.

⁶⁵ À ce sujet, Lyon-Caen mentionne que Hardy réside à cet endroit au moins jusqu'en avril 1771, mais il y est encore le 26 février 1772.

⁶⁶ À ce sujet, Nicolas Lyon-Caen mentionne que Hardy y habite en 1775, mais il y demeure pourtant dès le 17 novembre 1774 au moins.

⁶⁷ À ce sujet, Lyon-Caen mentionne que Hardy loge à cet endroit à partir de 1780, mais Hardy mentionne résider sur la rue Saint-Jacques le 18 novembre 1778.

sa famille que par celle de sa femme, Hardy critique grandement les politiques de répression du jansénisme par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont du Repaire⁶⁸. Aussi, le libraire voue une haine implacable aux jésuites et à leurs partisans. Le libraire exprime son désaccord à plusieurs reprises envers les politiques de certains ministres. Le roi lui-même n'est pas exempt de critiques, Hardy écrivant à l'occasion de la mort de Louis XV que le roi était : « (...) naturellement bon mais faible et devenu malheureusement depuis un grand nombre d'années le triste jouet d'une passion désordonnée pour les femmes (...) »⁶⁹ Malgré ces critiques, Hardy demeure très attaché à la figure du roi et un partisan de l'ordre établi. Cependant, et contrairement à Barbier, il est un opposant au despotisme ministériel. Pour Hardy, l'autorité du Parlement est l'un des fondements de la monarchie, cette institution étant un « (...) corps intermédiaire entre le peuple et les ministres du Roi (...) »⁷⁰ qui est « (...) représentatif des anciens États de la Nation (...) »⁷¹. En ce sens, le Parlement Maupeou, soit la suppression par le ministère des parlements de France et leur remplacement par de nouvelles institutions, est une catastrophe pour le libraire.

Hardy nous renseigne en partie sur son réseau de sociabilité dans son journal, mais pour compléter ces mentions, nous solliciterons aussi les travaux de Valérie Goutal-Arnal, Nicolas Lyon-Caen, Pascal Bastien et Daniel Roche⁷². Le libraire est informé d'un grand nombre de nouvelles par l'intermédiaire de sa famille et de celle

⁶⁸ Daniel Rochet et Pascal Bastien, *op. cit.*, p.7-10. et Nicolas Lyon-Caen, *op. cit.*, p.3-6.

⁶⁹ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, manuscrits français 6681. 11 mai 1774.

⁷⁰ *Ibid.*, 6681, 21 novembre 1774.

⁷¹ *Ibid.*, 6682, 20 février 1776.

⁷² Valérie Goutal-Arnal, loc. cit., Nicolas Lyon-Caen, *op. cit.*, Pascal Bastien et Daniel Roche, *op. cit.*

de sa femme, en plus d'amis et de connaissances. Très lié à sa belle-famille, Hardy passait ses étés à Saint-Cloud, dans une maison louée par sa belle-mère⁷³. Cette proximité fait en sorte qu'ont pu lui fournir des informations l'oncle de sa femme, le marchand mercier Jean-André Duboc, ainsi que son beau-frère, le marchand bonnetier Florent Bellot. Le premier a été l'un des dirigeants laïcs de la fabrique de la paroisse de Saint-Leu tandis que le second a été le marguillier-comptable de la paroisse Saint-Étienne-du-Mont⁷⁴.

Hardy était lié à Convers Desormeaux, commissaire de la place Maubert, chez qui il loge à partir de 1774, jusqu'au tout début de 1779 au plus tard. Selon Jeffrey Merrick, les deux hommes étaient amis, et le commissaire a donné accès à des interrogatoires au libraire⁷⁵. En plus de pouvoir obtenir certaines informations auprès du commissaire, le fait de résider chez lui permet à Hardy de voir de ses propres yeux les criminels qui arrivent chez cet officier, ce qu'il ne manque pas d'utiliser pour rédiger son journal. Les auteurs de *Histoire, littérature, témoignage* ne se sont pas penchés sur la question de la nature des liens de Hardy avec le pouvoir. Cependant, il serait faux de croire que le libraire épouse nécessairement la vision que les autorités ont du peuple, parce qu'il a une relation privilégiée avec le commissaire. Hardy utilise plutôt sa proximité avec Desormeaux pour intercéder auprès de lui afin de faire relâcher un mendiant âgé de 72 ans en 1776⁷⁶. Le libraire montre d'ailleurs à cette occasion son ambivalence sur cette politique d'arrestation des mendiants.

⁷³ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Pascal Bastien, Sabine Juratic et Daniel Roche, vol. 1, p.686-687, 3 juin 1770.

⁷⁴ Lyon-Caen, *op. cit.*, p.14 et Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 13 juin 1778.

⁷⁵ Jeffrey Merrick, « Patterns and Prosecutions of Suicide in Eighteenth-Century Paris », *Historical Reflections*, vol. 16, no 1, 1989, p.5.

⁷⁶ *Ibid.*, 6682, 18 novembre 1776.

Hardy est ami avec des collègues libraires qui lui fournissent des informations orales en plus des documents qu'ils impriment. Ainsi, Hardy revendique pour la première fois en 1776, l'amitié de Pierre Guillaume Simon, l'imprimeur du Parlement, qui lui donne alors depuis peu ses imprimés⁷⁷. En 1775, Hardy revendique l'amitié de deux libraires, les frères Lottin⁷⁸. Cependant, leur amitié remonte à plus longtemps, Hardy ayant signé le contrat de mariage de Lottin l'aîné en 1754 et les deux frères étant présents au mariage de Hardy en 1757. Selon Lyon-Caen, le jansénisme était le fondement de l'amitié entre Hardy et Augustin-Martin Lottin (dit Lottin l'aîné) ainsi qu'avec Antoine-Prosper Lottin (dit Lottin le jeune)⁷⁹.

Le jansénisme est aussi au cœur de la présence de Hardy au sein de ce qu'il appelle sa « petite société ». Celle-ci se tient tous les soirs dans la boutique de Jacques-Hubert Buttard, qui était le beau-frère des Lottin et l'imprimeur des *Nouvelles ecclésiastiques* dans les années 1760⁸⁰. On compte au sein de ce groupe des gens de lettres, des gens du livre et des gens de justice. Y est présent le conseiller au Châtelet Étienne Avril, qui a informé le libraire de certaines histoires et lui a aussi sans doute donné accès à des interrogatoires⁸¹. Un autre janséniste notoire, le

⁷⁷ *Ibid.*, 6682, 29 mars 1776.

⁷⁸ *Ibid.*, 6682, 6 mai et 18 décembre 1775.

⁷⁹ Nicolas Lyon-Caen, *op. cit.*, p. 10.

⁸⁰ Hardy mentionne sa présence à cette société pour la première fois en 1769. Le libraire évoque explicitement sa présence à cette réunion quotidienne en 1771 et en 1775. Cependant, il ne faut pas en conclure qu'il n'y allait qu'occasionnellement, Hardy étant le plus souvent discret sur ses sources d'information. D'ailleurs, plusieurs mentions du libraire évoquent sa présence à une société ou au sein d'un groupe de gens discutant de l'actualité, mentions faisant fort probablement référence à cette petite société. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol. 1, p.421, 17 février 1769, *Ibid.*, vol. 2 p.152, 1^{er} mars 1771 et *Ibid.*, 6682, 29 décembre 1775.

⁸¹ C'est d'ailleurs le cas à l'occasion de la première mention de la petite société, où il apprend par l'entremise du conseiller au Châtelet l'histoire sordide du prétendu comte de Bassel qui marie une Anglaise dans le but de s'accaparer ses biens et qui tente de l'assassiner pour parvenir à ses fins.

dominicain défroqué Jean-Pierre Vion, était probablement lui aussi présent⁸². Au sein de cette petite société, Hardy pouvait débattre avec les autres membres, discuter des rumeurs qui circulaient alors, procéder à des lectures à voix haute, et parler d'imprimés illégaux et d'actes du gouvernement⁸³. À ces éléments mis de l'avant par Roche et Bastien, nous ajoutons aussi qu'il est fort possible qu'au sein de ce milieu de sociabilité étaient diffusées des nouvelles sur quelques villes de France à travers la lecture de lettres particulières adressées à certains des membres de la société⁸⁴.

Hardy écrit son journal entre 1753 et 1789, sur les registres destinés originellement à la comptabilité de la *Colonne d'or*⁸⁵. Le journal commence réellement en 1764, les onze premières années ne comprenant que six entrées. À partir de 1766, le rythme d'écriture du journal est quotidien, et ce jusqu'à sa fin, le 14 octobre 1789. Cette source est conservée à la Bibliothèque nationale de France mais nous avons accès à des photocopies du microfilm du manuscrit, ainsi qu'à une transcription préliminaire de cette source par l'intermédiaire de Pascal Bastien qui codirige la publication de *Mes Loisirs* avec Daniel Roche et Sabine Juratic. Le manuscrit de Hardy est rédigé avec une écriture régulière et comporte peu de ratures et d'ajouts, laissant entendre qu'il écrivait son journal au propre après avoir pris des notes relativement élaborées. En plus de se préoccuper du destinataire par la clarté de l'écriture, le libraire démontre le même souci pour le lecteur en écrivant une date et un titre pour chaque entrée, en plus de mettre des notes identifiant les personnes dont

⁸² Nicolas Lyon-Caen, *op. cit.*, p.11.

⁸³ Daniel Roche et Pascal Bastien, *op. cit.*, p.10.

⁸⁴ Nous reviendrons sur cette hypothèse dans le chapitre 4.

⁸⁵ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, manuscrits français 6680-6687, 4082 pages.

il est question dans les chansons qu'il retranscrit. Lorsqu'une entrée fait référence à une autre, Hardy indique par une note la référence de l'entrée en question. Le libraire observe une grande rigueur lorsqu'il rapporte les événements, écrivant le plus souvent non seulement la date à laquelle l'événement s'est produit, mais aussi la date à laquelle il a appris cet événement, rendant possible de mesurer avec précision le temps que la nouvelle a pris pour parvenir à sa connaissance. Le libraire mettait cependant parfois plusieurs semaines, voire plusieurs mois, avant de retranscrire au propre certains articles⁸⁶. Ce faisant, l'information écrite par le libraire peut parfois avoir été légèrement remaniée, bien qu'il retranscrive les fausses nouvelles dans son journal. Plusieurs manuscrits et imprimés auxquels Hardy fait référence sont recopiés en partie, le libraire ayant conscience qu'ils sont bien souvent éphémères et que son lectorat futur n'aura possiblement pas accès à ces documents. En effet, il recopie des arrêts du parlement, des édits du roi, des affiches, des articles de gazettes ainsi que des poèmes ou des chansons. Bien que Hardy ait sans doute communiqué son journal à ses parents et amis comme le souligne Lyon-Caen, le libraire rédige son journal dans une perspective historienne afin de livrer des événements à la postérité⁸⁷. Exprimant son for privé en choisissant les événements qu'il rapporte, Hardy reste le plus souvent discret dans son journal, mais émettant son opinion à propos de plusieurs sujets, la plupart du temps dans une section distincte qu'il intitule *N.B.* et qui est située au bas de l'entrée qu'il commente.

Les nouvelles que Hardy choisit de rapporter s'apparentent beaucoup à celles transcrites par les deux autres diaristes, mais plus particulièrement à celles qui intéressent Barbier, le libraire utilisant d'ailleurs à peu près les mêmes sources que

⁸⁶ Ainsi, il écrit à la date du 29 août 1776 qu'un chandelier est mort ce jour en mentionnant que sa femme est décédée le 21 octobre suivant. Voir *Ibid.*, 6682, 29 août 1776.

⁸⁷ Valérie Goutal-Arnal, loc. cit., p.467-468, Pascal Bastien, *op. cit.*, p.74 et Nicolas Lyon-Caen, *op. cit.*, p.17.

l'avocat. Ainsi, Hardy porte lui aussi une grande attention à la rumeur parisienne, bien que contrairement à l'avocat il n'ait pas accès aux hautes sphères. Le libraire se distingue aussi de Barbier en ne rapportant que très rarement des histoires scabreuses, montrant une certaine pudeur envers ce type d'histoires. Comme c'est le cas chez Barbier et Barthès, Hardy s'intéresse principalement aux nouvelles provenant de sa propre ville. Tout comme chez Barbier, à quelques moments dans le journal de Hardy des nouvelles d'une crise politique ou d'une guerre sont dominantes, mais elles éclipsent cependant moins les autres nouvelles que dans le journal de l'avocat. Tout comme Barthès, Hardy porte une grande attention aux cérémonies religieuses de sa ville, mais, étant janséniste, il s'intéresse aussi aux persécutions religieuses dont sont victimes les amis de la vérité. Les ennemis des jansénistes, les jésuites, sont un autre centre d'attention du libraire. Un point de distinction de Hardy avec les deux autres diaristes est sa fascination pour les suicides, le libraire rapportant, selon Merrick, 218 suicides et 41 tentatives de suicide dans son journal⁸⁸. Le journal de Hardy est une source exceptionnelle pour s'intéresser à la circulation de l'information à Paris au XVIII^e siècle, en plus d'être une façon inédite d'interroger ce témoignage.

2.5 Conclusion

Les trois sources de ce mémoire ont été rédigées par des hommes assez différents, bien qu'étant tous trois des bourgeois attachés à l'ordre établi, en plus d'être citadins d'une ville parlementaire. L'individualité de chacun a bien été démontrée, ne serait-ce qu'à propos de leur réseau de sociabilité, dont la nature est très différente. En mettant en relation la vie des auteurs avec ce que l'analyse du manuscrit fait ressortir, nous avons pu appréhender le processus d'écriture des auteurs. Nous avons vu, en faisant cela, que la raison pour laquelle chaque diariste écrivait

⁸⁸ Jeffrey Merrick, *loc. cit.*, p.6.

n'était pas la même, et que chacun démontrait son autonomie en tant qu'auteur par le choix qu'il faisait de rapporter certaines nouvelles plutôt que d'autres, tout en se montrant plus ou moins favorable envers certains véhicules de transmission de la nouvelle, telle la rumeur. Néanmoins, les trois diaristes font preuve d'intérêts relativement semblables pour les nouvelles, rendant possible une analyse de la façon dont des nouvelles similaires sont apprises et mises sur papier par Barthès, Barbier et Hardy. Ces sources comportent plusieurs avantages pertinents pour notre recherche, les auteurs indiquant le plus souvent les sources par lesquelles ils ont appris une nouvelle. Dans le cas de Hardy, la date à laquelle il a pris connaissance d'une nouvelle, rendant possible d'aborder le temps de circulation de l'information à travers le journal du libraire. Pour Barthès mais surtout pour Barbier, il nous sera cependant possible de procéder à quelques occasions à de telles analyses.

Afin de faire correspondre les deux journaux parisiens à celui de Barthès, nous avons analysé le journal de Barbier de 1737 jusqu'en 1763, tandis que le journal de Hardy a été étudié de ses débuts en 1753 jusqu'en 1780. Ce découpage a principalement pour but que les années étudiées des journaux parisiens soit les mêmes que celle du journal de Barthès, mais n'est pas totalement arbitraire non plus. En effet, 1763 marque la fin du journal de Barbier, tandis que onze premières années du journal de Hardy ne comportent que six entrées. Avec ce corpus, nous pourrions ainsi nous intéresser dans les deux prochains chapitres à la circulation des nouvelles à Paris et Toulouse, ainsi qu'au rapport à l'information des trois diaristes.

CHAPITRE III

LA COUR, LE ROI, LA CAPITALE : LES NOUVELLES EN PROVENANCE DE VERSAILLES ET DE PARIS

3.1 Introduction

En tant que capitale du royaume de France, Paris occupe un rôle très important dans les journaux des trois auteurs, et plus particulièrement dans ceux de Barbier et Hardy, étant donné qu'ils y demeurent. La cour, la famille royale et le roi sont des sujets qui attirent l'attention de tous nos diaristes, faisant en sorte que Versailles est elle aussi très présente au sein des journaux des trois auteurs. La situation géographique très différente de Paris et de Toulouse fait en sorte que le rapport à l'information en provenance de la capitale et de Versailles n'est pas le même. Le temps de transmission de la nouvelle influence, comme nous le verrons, la présence et l'importance de différents médias dans chaque ville. Aussi, le processus d'écriture de chaque auteur, ainsi que les nouvelles qu'il choisit de mettre sur papier font en sorte que certains véhicules de transmission de la nouvelle sont sollicités plus que d'autres. Tout d'abord, nous verrons le rapport à l'information de Barbier et Hardy, pour par la suite voir celui de Barthès. Nous terminerons par une comparaison sur la façon dont Hardy et Barthès rapportent la mort de Louis XV.

3.2 Le rapport à l'information de Barbier et Hardy

Au XVIII^e siècle, il fallait compter entre une heure et quart et une heure et demi pour faire le chemin à cheval ou en carrosse entre Paris et Versailles¹. La ville de Paris pouvait être quant à elle traversée en quelques heures par un piéton. Ces délais relativement courts pour l'époque rendent possible une diffusion de la nouvelle par l'entremise de la rumeur en quelques heures à peine. Ce vecteur de diffusion de la nouvelle peut ainsi devancer les imprimés qui peuvent mettre plusieurs jours avant d'être entre les mains des Parisiens. Plusieurs facteurs font en sorte que la rumeur ne circule pas de façon « instantanée », des questions plus techniques se mêlant à l'intérêt du public pour une nouvelle ou un type de nouvelles à ce moment.

Bien que très présente dans la capitale, la rumeur² n'est pas le seul véhicule de transmission de la nouvelle sollicité par les Parisiens. Circulent aussi des gazettes, des imprimés officiels, permis et illicites en plus de nombreux manuscrits. Chacun de ces types de véhicules de transmission de l'information occupe un rôle différent dans les journaux de Barbier et Hardy. Afin de mettre en lumière la façon dont ces médias sont sollicités par les deux diaristes, ainsi que le rôle central occupé par les bruits publics, nous mettrons en contexte chacun des véhicules de transmission de la nouvelle. Par la suite, nous traiterons de la presse périodique, des imprimés illicites et officiels, des divers manuscrits et finalement des cérémonies de l'information³.

¹ Edmond Jean François Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1858, v.6, p.587-588, octobre 1757 et Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Pascal Bastien, Sabine Juratic et Daniel Roche, vol. 1, p.135, 3 mars 1765.

² Dans cette présente étude, bruit public et rumeur sont utilisés sans aucune distinction entre les deux termes.

³ Nous n'avons pas repris exactement la même classification que Goutal-Arnal, certains éléments ayant été mis dans une catégorie que nous avons jugé plus adéquate. Voir Valérie Goutal-Arnal, « "Mes loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance", chronique (1753-

3.2.1 La rumeur

3.2.1.1 Définition et utilisation de la rumeur par Barbier et Hardy

Avant d'aborder plus précisément la rumeur en tant que véhicule de transmission de la nouvelle, nous définirons tout d'abord ce que nous entendons par ce terme en commençant par citer la définition qu'en fait Jean-Noël Kapferer :

Nous appellerons donc rumeur l'émergence et la circulation dans le corps social d'informations soit non encore confirmées publiquement par les sources officielles, soit démenties par celles-ci. (...) La rumeur exprime donc un phénomène défini par sa source (non officielle), son processus (diffusion en chaîne) et son contenu (c'est une nouvelle, elle porte sur un fait d'actualité). En revanche, la véracité ne fait pas partie de sa définition scientifique⁴.

La rumeur telle que définie par ce chercheur regroupe ainsi à la fois les informations « véridiques » qui proviennent de personnes bien informées, mais aussi les bruits publics qui amplifient ou modifient ces rumeurs, ainsi que les fausses nouvelles sur lesquelles nous reviendrons. La rumeur peut aussi circuler en parallèle de l'information officielle et la compléter, comme nous le verrons. Le fait que cet auteur regroupe dans sa définition de rumeur toutes ces variations est très pertinent pour nos recherches, étant donné qu'il est difficile pour Hardy et Barbier d'évaluer la véracité de chaque rumeur lorsqu'elle circule, cette appréciation prenant parfois quelques jours, ou même plus, tandis que parfois un bruit public demeure incertain. Nous allons maintenant nous pencher sur la présence de la rumeur dans les journaux des deux diaristes, et plus particulièrement au sein de celui du libraire, pour, par la suite, confronter ces manifestations à la vision de la rumeur de certains historiens.

1789) du libraire Siméon-Prosper Hardy », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 46, no 3, 1999, p.472-473.

⁴ Jean-Noël Kapferer, *Rumeurs, le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 1990, p.23-29.

Barbier et Hardy critiquent grandement la rumeur à quelques occasions, étant donné qu'elle colporte souvent une information fausse ou incertaine. C'est le cas le 5 juillet 1774, où Hardy rapporte qu'une rumeur de l'assassinat d'un Inamovible puis l'incendie de sa chambre par le meurtrier tire son origine de la mort de Blanchot, procureur à la Chambre des comptes de Paris suite à une hémorragie. Le libraire critique alors ainsi la fiabilité de plusieurs rumeurs : « (...) ce qui faisoit bien voir combien peu il falloit compter sur toutes les nouvelles qui se débitoient journellement dans Paris ; où il semble qu'on se fasse un plaisir et un jeu de dénaturer tous les événemens quels qu'ils soient. »⁵ Plusieurs versions d'une même nouvelle sont souvent colportées par la rumeur, rendant encore une fois difficile pour les deux diaristes d'établir ce qui s'est réellement passé. Même si Barbier et Hardy rapportent des nouvelles qu'ils savent fausses au sein de leurs journaux, ils cherchent néanmoins à savoir si le contenu des bruits publics est véridique ou non.

Bien que la rumeur ne soit pas toujours fiable et qu'il soit difficile, voire impossible, d'en vérifier le contenu, ce média est central dans les journaux de Barbier et Hardy, parce qu'elle était omniprésente au sein du quotidien des Parisiens de l'époque. L'avènement de la presse périodique n'a pas détruit l'importance des bruits publics, qui demeurent très sollicités afin de combler les lacunes de l'information transmise par la presse comme nous l'avons vu au premier chapitre. Le contrôle du contenu de la presse domestique et étrangère par le gouvernement français fait en sorte que les bruits publics et les médias clandestins sont les seuls à traiter de plusieurs types de nouvelles, soit la vie privée du roi et des grands, en plus des divers conflits entre les ministres. Barbier et Hardy ne mentionnent pas avoir été abonnés aux nouvelles à la main, et c'est possiblement pour cette raison qu'ils s'informent

⁵ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, manuscrits français 6681, 5 juillet 1774.

tous deux de ce type de nouvelles par l'entremise de la rumeur. Tandis que Hardy fait preuve d'une certaine pudeur dans les nouvelles qu'il rapporte, Barbier ne montre pas les mêmes scrupules et se plaît à raconter des anecdotes scabreuses qu'il a entendu⁶. Cependant, tous deux rapportent des rumeurs de rencontres galantes du roi avec des filles de 15 et 16 ans⁷. Plus près de leur quotidien, la rumeur est aussi un véhicule de transmission de la nouvelle important afin d'apprendre des nouvelles en provenance de leur quartier ou d'autres quartiers de leur ville. En effet, les faits divers des quartiers de Paris ne sont pas tellement repris par la presse périodique, faisant en sorte que la rumeur est un média très important pour Barbier et Hardy à ce sujet.

La rumeur demeure centrale même pour les sujets dont traite la presse, car elle est bien souvent plus rapide que ce média imprimé. Dans les journaux de Barbier et Hardy, les nouvelles sur Paris et Versailles sont le plus souvent rapportées par les rumeurs, puis confirmées ou infirmées par la presse périodique⁸. Afin de bien illustrer cela, nous nous sommes intéressés au temps que mettent la rumeur et la *Gazette* à rapporter une nouvelle de Paris ou Versailles. Nous avons sélectionné cette gazette car elle est imprimée à Paris et diffusée dans la ville le jour même de son impression, contrairement aux gazettes étrangères où il faut compter un délai supplémentaire d'acheminement par la poste. Pour aborder cette question, nous avons sollicité le journal de Hardy, étant donné qu'il mentionne beaucoup plus souvent que Barbier la

⁶ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 3, p.242-243, décembre 1740.

⁷ *Ibid.*, vol.5, p.360-361 et p.372-374, mars et avril 1753, et Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 9 mai 1774.

⁸ Ceci se rapproche que l'observation de Ploux fait à propos du début de la Restauration où : « (...) la presse périodique ne joue qu'un rôle secondaire dans la diffusion de l'information immédiate. C'est dans un deuxième temps seulement que certaines catégories de la population au moins ont pu prendre connaissance des détails de l'événement par la lecture des journaux. » Notons seulement que dans notre cas il ne s'agit pas d'un problème d'accès des Parisiens à ce média, mais plutôt sa lenteur relative face à la rumeur. Voir François Ploux, *De bouche à oreille : Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, p.37.

date à laquelle il a appris une nouvelle. À partir de 1762, la *Gazette de France* est publiée deux fois par semaine, soit le lundi et le vendredi.

Hardy est parfois informé de nouvelles par l'entremise de la *Gazette*, le plus souvent lorsque le délai de publication d'une nouvelle est relativement court, soit environ de deux à cinq jours⁹. Le délai d'une seule journée est excessivement rare, et dans le seul cas que nous avons répertorié, Hardy s'en étonne grandement et y trouve une explication politique¹⁰. Néanmoins, même lorsqu'une nouvelle est publiée relativement rapidement par la *Gazette*, il arrive très souvent que la rumeur se soit déjà répandue. Ainsi, lorsque Turgot remplace l'abbé Terray comme contrôleur général le 24 août 1774, la nouvelle est connue de Hardy dès le lendemain, bien que la *Gazette* publie cette information le 26 août¹¹. Les changements au sein du ministère sont le plus souvent connus d'abord par la rumeur, la *Gazette* confirmant ou infirmant ces bruits de nomination ou de démission auprès des Parisiens. La rumeur conserve sa pertinence à ce sujet, évoquant des raisons possibles de la disgrâce d'un ministre et complétant en quelque sorte la *Gazette*, qui ne les mentionne pas. Les bruits publics devançant aussi le plus souvent la *Gazette de France* dans l'un de ses domaines de prédilection, soit les événements marquants de la vie des membres de la famille royale. Ainsi, en 1778, la *Gazette* annonce officiellement la grossesse de la reine le 17 août, tandis que la rumeur colporte cette nouvelle depuis plusieurs mois, la reine ayant eu une saignée le 21 juin de cette année, à cause de sa grossesse selon une

⁹ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2 p.213 et p.301, 12 avril 1771 et 10 juin 1771.

¹⁰ Il s'agit de la mort de l'ancien chancelier Lamoignon, qui occupait encore l'Hôtel de la Chancellerie. En annonçant publiquement sa mort le plus rapidement possible, le chancelier Maupeou se place ainsi en position pour pouvoir prendre possession de l'Hôtel plus rapidement. Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2, p.599-601, 13 juillet 1772.

¹¹ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 25 août 1774.

rumeur¹². La *Gazette de France* met aussi parfois du temps à mentionner la maladie des membres de la famille royale, et dans la plupart des cas les renseignements qu'elle divulgue sur la gravité de la maladie ne sont pas totalement pris au sérieux par Hardy¹³. Le libraire sait bien que ce périodique a plutôt tendance à diminuer l'importance de la maladie du roi ou du Dauphin, vu ses implications politiques. Ce faisant, la rumeur circule en parallèle à cette information officielle, et bien qu'incertains par définition, les bruits publics ont parfois plus de crédibilité auprès des Parisiens que la *Gazette*. De plus, la rumeur est bien souvent plus rapide que ce périodique et aborde des thèmes dont ce média imprimé ne traite pas.

La rumeur est largement considérée par les chercheurs comme un moyen d'accès à la culture populaire, comme nous l'avons vu. De la même façon, les bruits publics sont considérés par plusieurs historiens comme étant fondamentalement différents des autres vecteurs de diffusion de la nouvelle, car elle donne un sens au réel. Ce faisant, les bruits publics ne seraient pas uniquement colportés et pris en compte par la population parce qu'ils sont plus « efficaces » que les autres véhicules de transmission de la nouvelle, et des raisons plus profondes expliqueraient la circulation et la prolifération des rumeurs, tant au niveau collectif qu'individuel. Selon François Ploux, un décalage entre l'offre et la demande d'information favorise la prolifération des rumeurs¹⁴. Cependant, selon cet historien :

La rumeur, on l'a dit, n'est pas *seulement* un substitut d'information (elle l'est en partie cependant). Produit de l'imagination collective, si elle est entendue et répétée, c'est parce qu'elle exprime des attentes, légitime des croyances, attise

¹² *Ibid.*, 6681, 21 juin 1774 et 6683, 17 août 1778. Notons aussi la mention d'un *Te Deum* célébré à Versailles pour cette raison le 2 août de cette année. Voir *Ibid.*, 6683, 2 août 1778.

¹³ Sur la maladie de la reine et du dauphin voir : Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.1, p.117, 16 juillet 1765, Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 18 juillet 1777.

¹⁴ François Ploux, *op. cit.*, p.14.

des peurs ou des haines, nourrit des représentations, justifie des attitudes, ou encore parce qu'elle explique et qu'elle mobilise¹⁵.

La rumeur donne ainsi une réponse au public qui s'interroge et qui cherche une explication à un phénomène auquel les autorités officielles ne répondent pas, ou fournissent une réponse insuffisante¹⁶. Selon l'étude de Ploux sur la rumeur durant le XIX^e siècle en France, l'intensité de la circulation des rumeurs varie considérablement au fil du temps, des périodes d'accalmies succédant à des moments de grande agitation. Cependant, la naissance et la propagation des rumeurs ne sont pas des phénomènes mécaniques. Comme le souligne Ploux, face à une situation qui habituellement déclenche un torrent de rumeurs, il arrive que la population réagisse très peu voire pas du tout, et qu'inversement un événement minuscule déclenche un raz-de-marée de bruits publics¹⁷. Cependant, une même rumeur peut resurgir lorsque des situations semblables se produisent, comme c'est le cas du complot de famine lors de disettes¹⁸. Néanmoins, cette rumeur ne reste pas inchangée et se modifie au fil du temps, témoignant par exemple durant les années 1760 d'une plus grande conscience politique en critiquant les politiques et les institutions plutôt que les personnes en place¹⁹. Ceci correspond à l'analyse de Ploux, selon laquelle :

(...) certains contextes (...) favorisent le jaillissement de tout un discours qui commente, explique, interprète cette situation de crise, il faut souvent qu'intervienne un autre facteur plus conjoncturel (il peut s'agir d'un événement

¹⁵ *Ibid.*, p.50.

¹⁶ Yann Guerrin, « Le Dauphin de 1815 : étude d'une rumeur », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2003, vol. 110, no 2, p.116.

¹⁷ François Ploux, *op. cit.*, p.77.

¹⁸ Sur les multiples présences du complot de famine au XVIII^e siècle, voir Steven Kaplan, *Le complot de famine : Histoire d'une rumeur au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1982, 77 p.

¹⁹ *Ibid.*, p.52.

fortuit, ou de l'action de certains agents), pour que s'enclenche le processus de formation de la rumeur²⁰.

Ce faisant, selon cet historien, des conditions d'émergence de la rumeur sont parfois présentes, mais il faut un événement plus inopiné pour que la rumeur se forme et se répande.

Ces auteurs expliquent très bien la prolifération de rumeurs en temps de crise, où l'incertitude de la population la pousse à croire et à répandre plus de bruits publics qu'à l'habitude. C'est ce qui se produit au moment du Parlement Maupeou, mais plus particulièrement après la mort du roi en mai 1774, jusqu'au retour des anciens magistrats à l'automne de cette année. Néanmoins, rares sont les rumeurs dans les journaux de Barbier et Hardy qui laissent place à une expression de l'« imagination collective », selon l'expression de Ploux, ou des « structures mentales collectives », selon Kaplan²¹. Plus ou moins implicitement, ces historiens écartent une partie importante de la rumeur, soit sa fonction en tant que « média oral » qui rapporte une nouvelle, sans qu'il soit possible d'atteindre nécessairement la mentalité collective au moyen de celle-ci. C'est le cas, par exemple, pour la plupart des rumeurs sur des faits divers évoqués plus haut, ainsi que plusieurs autres bruits publics à propos de changements au ministère, d'événements marquants de la vie de certains personnages importants ainsi que de nombreuses rumeurs sur des événements autrement inaccessibles au public parisien, telle la vie privée du roi.

²⁰ François Ploux, *op. cit.*, p.78.

²¹ Ces deux auteurs s'approchent de la démarche de Georges Lefebvre, qui avait pour but d'expliquer pourquoi la Grande Peur, une « gigantesque fausse nouvelle », a paru vraisemblable pour les contemporains. Voir François Ploux, *op. cit.*, p.50, Steven Kaplan, *op. cit.*, p.10, et Georges Lefebvre, *La Grande Peur*, Paris, Armand Colin, 1988 (1^{ère} éd., 1932), p.96.

De plus, certaines rumeurs, dont le contenu est déformé ou augmenté de nouveaux éléments, ne permettent pas nécessairement à l'historien d'appréhender des éléments composant la mentalité collective du peuple. De la même façon, une fausse nouvelle peut quant à elle se baser sur une mauvaise interprétation d'un ou plusieurs faits et gestes sans nécessairement livrer des informations sur les « structures mentales collectives » du peuple. Bien que certaines rumeurs livrent quelques éléments de la culture populaire, tout en exerçant une fonction médiatique, notre démarche prend surtout en compte ce dernier aspect. Néanmoins, il est important de prendre en compte que les rumeurs s'appuient parfois sur l'« imaginaire du peuple », formé par d'autres bruits publics, faisant en sorte qu'une nouvelle rumeur peut prendre appui sur les bruits publics qui circulent déjà. Afin de bien démontrer la validité de notre définition plurielle de la rumeur, nous verrons maintenant les raisons individuelles qui amènent la propagation des rumeurs, puis les lieux d'où elles tirent leur origine, ainsi que les façons dont elles peuvent prendre naissance.

Selon Jean-Noël Kapferer, les individus répandent des bruits publics pour les raisons suivantes : afin de savoir quoi en penser auprès de leurs connaissances, pour convaincre leur interlocuteur qu'ils ont raison, dans le dessein de plaire à leur auditoire en racontant une rumeur amusante ou tout simplement afin de meubler une conversation²². Les individus sont aussi portés à diffuser une rumeur lorsqu'elle est perçue comme une menace afin de se sentir libérés. Ils atteignent ce sentiment en partageant leur angoisse avec d'autres ou en se faisant démontrer par leur interlocuteur que cette rumeur n'a pas de sens. Des nuances et des ajouts peuvent être apportés à ce schéma général établi par Kapferer. Ainsi, ajoutons en suivant Guerrin que certains individus peuvent colporter une rumeur qui va contre le pouvoir dans le

²² Jean-Noël Kapferer, *op. cit.*, p.63-71.

but de se défouler²³. De plus, l'aspect de la « rumeur amusante » de Kapferer comprend surtout des nouvelles curieuses et divertissantes, et n'inclut nullement l'empressement que certains ont de répéter de bonne foi une nouvelle qui les ravit tel que l'a constaté Ploux²⁴. L'angoisse des individus devant une nouvelle menaçante explique selon nous la très grande présence durant le Parlement Maupeou de rumeurs annonçant la solidité de ce régime, tandis que l'envie de se défouler contre le pouvoir et le plaisir de colporter une nouvelle très positive expliquerait en bonne partie la présence très grande durant la même période de bruits publics annonçant le retour de l'ancien Parlement. Les causes individuelles rejoignent donc en bonne partie les raisons collectives évoquées plus haut. La première partie de l'explication de Kapferer, sur le rôle que tient la rumeur au sein d'une discussion entre individus, rend assez bien compte de la place des bruits publics au sein du quotidien des Parisiens, certains ayant comme passe-temps de discuter de ces rumeurs et de tenter d'en établir la véracité²⁵.

3.2.1.2 Les lieux de diffusion de la rumeur à Paris

Plusieurs lieux et facteurs font en sorte que des rumeurs prennent naissance à Paris et se répandent rapidement dans la capitale. Lorsque la nouvelle de la paix est apprise à Paris en mai 1748, Barbier nous fournit une description très intéressante de la façon où il a appris cette nouvelle, au moment où plusieurs courriers apportent la nouvelle au roi qui est alors à Choisy :

Un de ces courriers est le secrétaire d'ambassade de M. le comte de Saint-Séverin d'Aragon, qui a causé une grande joie et une grande nouvelle dans Paris, hier

²³ Yann Guerrin, *loc. cit.*, p.112. Soulignons cependant que Kapferer affirme que la rumeur peut être un contre pouvoir dans la mesure où elle peut s'opposer à l'information officielle. Voir Jean-Noël Kapferer, *op. cit.*, p.25.

²⁴ François Ploux, *op. cit.*, p.184.

²⁵ Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.1-4.

dimanche, 5 de ce mois, que la paix étoit faite. Tout le monde a couru chez ses amis, aux spectacles, aux promenades, quoiqu'il ne fit pas bien beau, pour apprendre les détails, et on y a parlé en général de la neutralité des Hollandois et de la reddition de Maëstricht, Breda et Bois-le-Duc pour ôtage et sûreté.

Ce que j'ai appris de plus positif chez un ministre d'État et ensuite dans le monde (...)²⁶

Cet extrait montre deux choses, soit l'empressement des Parisiens de s'informer plus sur la nouvelle, ainsi que les lieux de prédilection où les rumeurs circulent. On peut diviser ces endroits en trois catégories, soit les lieux publics, semi-publics et privés, sur lesquels nous allons maintenant nous pencher, après avoir évoqué brièvement les chemins que les rumeurs provenant de Versailles empruntent jusqu'à Paris.

Adam Fox s'est intéressé aux relations entre la rumeur et la nouvelle dans l'Angleterre du XVI^e au XVII^e siècle à travers les archives judiciaires²⁷. Les réflexions et analyses de ce chercheur sont pertinentes pour cette étude, et plusieurs éléments de sa démarche expliquent la transmission de rumeurs en provenance de Versailles dans la capitale. Fox constate le rôle important dans la diffusion des nouvelles de ceux qui voyagent par affaire, tels les vendeurs itinérants, ainsi que ceux dont le métier est dédié au transport des personnes et des gens, tels les cochers. Les domestiques jouent eux aussi un rôle important dans la diffusion des rumeurs, ayant parfois accès par l'intermédiaire de leurs maîtres à des sources d'information privilégiées et étant parfois appelés à se déplacer dans l'exercice de leur métier. Les nobles qui allaient à Versailles plus ou moins régulièrement étaient accompagnés de leurs domestiques, et ceux-ci pouvaient diffuser oralement à Paris les informations dont ils ont été témoins. Tandis que Darnton a évoqué qu'un bruit public parisien doit

²⁶ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.4, p.296, mai 1748.

²⁷ Adam Fox, *Oral and Literate Culture in England, 1500-1700*, Oxford, Clarendon Press, 2000, p.335-407.

parfois sa naissance à l'indiscrétion d'un courtisan bien informé, les travaux de Adam Fox tendent à donner au peuple un rôle dans la diffusion des rumeurs²⁸. Des liens économiques entre la capitale et Versailles expliquent aussi la présence des Parisiens dans cette dernière ville, telle la présence d'un important marché à farine qui attire des boulangers parisiens²⁹.

Du côté des lieux publics, les rumeurs circulent abondamment dans les salles de spectacle, l'Opéra et la Comédie Italienne étant explicitement mentionnés par nos auteurs, mais la Comédie Française est aussi sans doute un lieu où les bruits publics étaient abondants³⁰. Les bruits publics qui circulent dans les lieux publics et dans les autres types de lieux, peuvent par la suite être diffusés au sein des réseaux de sociabilité des gens qui y étaient présents, amplifiant ainsi la rumeur. Le Palais de justice était lui aussi un lieu important de circulation des rumeurs, car les magistrats y côtoyaient un public bourgeois et populaire. Par exemple, Hardy rapporte une rumeur qui titre son origine des paroles d'un conseiller du Parlement à la buvette de la Grand Chambre, selon lesquelles Lenoir redeviendrait lieutenant général de police³¹. Comme on l'a vu avec Barbier plus haut, les promenades de la capitale sont aussi des lieux où les bruits publics circulent beaucoup. Celles-ci étaient fréquentées assidûment par Hardy. Durant l'été, le libraire fréquentait la promenade du parc de

²⁸ Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.9.

²⁹ Reynald Abad, *Le grand marché : l'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2002, p.76.

³⁰ Barbier écrit d'ailleurs que l'arrêt du Conseil ne devait pas être connu à l'Opéra, étant donné qu'on en parlait pas. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6682, 1^{er} février 1775, et Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.5, p.273-274, août 1752.

³¹ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 11 juin 1776.

Saint-Cloud. En plus d'être témoin des divers aménagements et constructions, comme l'a souligné Laurent Turcot, Hardy se promène aussi pour prendre connaissance des rumeurs qui circulent alors, point que cet historien n'a pas mentionné³². La promenade semble avoir été particulièrement utilisée par Hardy pour s'informer des rumeurs lorsqu'il était à Saint-Cloud, nous y reviendrons dans le prochain chapitre. Mentionnons néanmoins que c'est à Saint-Cloud qu'il apprend que le roi venait d'être inoculé, la rumeur ayant été probablement répandue sciemment par le duc d'Orléans, qui a annoncé cette nouvelle en parlant très fort à madame de Boufflers³³. Les promenades, tout comme le Palais de justice, sont des lieux de contact entre la bourgeoisie et la noblesse, et certains nobles semblent avoir utilisé ces lieux afin de répandre des rumeurs comme nous venons de le voir. Le libraire mentionne aussi avoir appris la mort de Voltaire, qui s'est produite dans la nuit du 29 au 30 mai dans une promenade à Paris le 31³⁴. Selon ce que nous rapporte Hardy, ce n'est d'ailleurs que deux jours plus tard que la nouvelle est connue de tous. Le libraire mentionnant peu les sources des rumeurs qu'il écrit, un grand nombre de ces bruits publics ont sans doute été appris par lui au cours d'une promenade. Hardy est très certainement lui aussi à l'origine de rumeurs, car il transmettait sans doute les observations qu'ils faisaient lors de ses fréquentes promenades dans Paris, par exemple à propos des divers travaux publics ou la présence de personnes importantes dans les promenades de la capitale³⁵. Plusieurs bruits publics circulaient dans la rue, car c'est un point de

³² Ainsi, bien que la promenade pour Hardy est selon cet historien une « pratique informative », cette notion n'inclut par la prise de connaissance des rumeurs. Voir Laurent Turcot, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Le promeneur, 2007, p.357-358.

³³ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 25 juin 1774.

³⁴ *Ibid.*, 6683, 31 mai et 2 juin 1778.

³⁵ En février 1774, Hardy est témoin des travaux de démolition de l'Hôtel de Condé en allant se promener au jardin du Luxembourg. En février de l'année suivante il voit l'archiduc Maximilien au jardin du Luxembourg, et est témoin deux jours plus tard de l'arrachage d'ifs dans le jardin des Tuileries. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 22 février 1774, 6682, 27 février 1775 et 25 février 1775.

rencontre et d'échange entre des voisins et connaissances, mais aussi un lieu de contact entre inconnus lors d'un attroupement, par exemple suite à un crime. Barbier et Hardy ne mentionnent pas avoir fréquenté les cafés de la capitale, où les rumeurs pouvaient circuler et être par la suite répandues. Les conversations entendues dans ces établissements pouvaient aussi être à l'origine de rumeurs, et certaines parviennent jusqu'à Hardy et possiblement aussi à Barbier. Ainsi, le libraire rapporte un tel cas en août 1773, où il écrit les bribes d'une conversation entre quatre Inamovibles dans le café Tia³⁶. Ces propos semblent alors corroborer d'autres bruits publics à l'effet de la suppression imminente du Parlement Maupeou ou sinon qu'il s'en est fallu de peu pour qu'une telle décision ne soit prise.

Quelques lieux parisiens peuvent être qualifiés de « semi-publics », dont les hôtels des ministres, des commissaires de police, du premier président du Parlement, en plus de l'archevêché et de certains bureaux. Des Parisiens ont parfois affaire avec les personnes qui exercent ces fonctions, et les propos qu'ils captent en ces lieux sont quelques fois à la source de rumeurs, tout comme les observations qu'il y font. Par exemple, un particulier qui a été à l'hôtel du contrôleur général des finances, alors très malade, y entend que Clugny a passé une nuit moins mauvaise que la précédente, mais qu'il demeure en très grand danger de mort³⁷. De la même façon, des gens qui attendent pour rencontrer Sartine voient sortir de son bureau l'ambassadeur d'Espagne et l'évêque de Senez, ce dernier ayant l'air très mécontent³⁸. Ce faisant, le libraire y voit une confirmation des bruits voulant que l'ambassadeur d'Espagne et le nonce apostolique se soient plaints d'un discours projésuite de l'évêque. Par ses

³⁶ *Ibid.*, 6681, 19 août 1773.

³⁷ *Ibid.*, 6682, 17 octobre 1776.

³⁸ *Ibid.*, 6681, 4 août 1774.

relations, Barbier a quant à lui accès à l'aspect « privé » de ces lieux semi-publics, fréquentant les hôtels de quelques ministres avec qui il est lié, soit ceux du comte d'Argenson et du comte Maurepas³⁹. Soulignons en passant que lors de la maladie du roi à Metz en 1744, Barbier passe chez Maurepas pour lui demander des nouvelles de la santé du roi, ce qui montre sa proximité relative avec ce ministre.

Les lieux privés sont aussi des endroits où les rumeurs peuvent tirer leur origine. Par exemple, Barbier rapporte des propos du père du marquis de Chauvelain sur la façon dont son fils s'est blessé, paroles qui ont été tenues dans une « (...) maison où il y avait bien du monde (...) »⁴⁰. Les gens présents dans des maisons privées peuvent être non seulement témoins de paroles, mais aussi y observer des gens ou des événements. C'est le cas en 1774, où un invité à dîner dans une maison bourgeoise voit le prince de Conti par la fenêtre se promener dans le jardin de madame de Boufflers⁴¹. Il rapporte son observation à son retour à Paris, en mentionnant aussi que ce prince a reçu une lettre du roi ce jour-là. Cette observation est alors importante pour le libraire, car au moment où tous se demandent quelle politique mènera le nouveau roi envers le Parlement Maupeou, cette rumeur pouvait être interprétée comme une inclinaison du roi à aller contre la politique du chancelier.

C'est aussi au sein de lieux privés que peuvent être diffusés les bruits publics, comme c'est le avec la « petite société » de Hardy que nous avons évoquée dans le second chapitre. Dans ces lieux circule une information « privilégiée », diffusée à des

³⁹ Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009, p.332 et Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 3 p.533-534, août 1744.

⁴⁰ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 4, p.486, novembre 1750.

⁴¹ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 12 juin 1774.

connaissances et amis, comme c'est le cas avec le conseiller au Châtelet Avril à l'intérieur de ce groupe. Le commissaire Desormeaux, chez qui Hardy réside, a donné accès au libraire à des rapports officiels selon Jeffrey Merrick⁴². Bien que certains cas témoignent d'une si grande connaissance de l'affaire qu'il est certain que Hardy a consulté les procès verbaux par l'entremise du commissaire, nous croyons que plusieurs affaires ont pu aussi être apprises par l'entremise des voisins du libraire qui ont vu arriver les criminels, ou qui le tiennent eux-mêmes de Convers Desormeaux⁴³.

Le réseau de sociabilité des auteurs leur permet d'apprendre plusieurs bruits publics qui circulent parfois dans des lieux auxquels ils n'ont pratiquement pas accès, comme c'est le cas pour Hardy avec les hôtels des ministres. Parents, amis et connaissances peuvent ainsi servir d'intermédiaires pour rapporter des propos ou des observations. Il est aussi possible que parce que les proches de Hardy et Barbier savaient qu'il rédigeait un journal, ils les informaient par conséquent de divers événements, afin qu'ils soient mis sur papier, comme c'était le cas pour Chavatte avec ses amis, sa femme et sa mère⁴⁴. D'un autre côté, les deux auteurs pouvaient solliciter leur entourage et leur dire d'être attentifs à certains événements auxquels ils s'intéressent particulièrement. Barbier envoie ses domestiques aux nouvelles à quelques reprises afin de s'informer lors de situations particulièrement critiques. Par exemple, le 16 décembre 1752, le Parlement s'assemble pour apprendre le résultat de la rencontre du Premier président avec le roi⁴⁵. L'avocat n'est pas en mesure de savoir

⁴² Jeffrey Merrick, « Patterns and Prosecutions of Suicide in Eighteenth-Century Paris », *Historical Reflections*, vol. 16, no 1, 1989, p.5.

⁴³ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 30 août 1778.

⁴⁴ Alain Lottin, *Chavatte ouvrier lillois : un contemporain de Louis XIV*, Paris, Flammarion, 1979, p.36.

⁴⁵ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.5, p.310-311, décembre 1752.

ce qui s'est passé, et croit que l'archevêque sera sacrifié par le ministère. Rien ne coule de la rencontre, et les domestiques de Barbier sont envoyés à 9 heures puis à 10 heures du soir au Parlement afin d'aller cueillir les bruits publics qui y circulent. Ils y apprennent que le Premier président aurait reçu une lettre de cachet, ce qui s'avère être vrai. Hardy mentionne quant à lui avoir une domestique en 1779, mais il ne nous est pas possible de savoir si elle a été à son service longtemps et s'il a sollicité ses services pour s'informer de rumeurs⁴⁶.

Dans certains cas une rumeur tire ses origines de l'interprétation de quelques bribes d'informations ou d'un fait anodin. Ceci fait écho à Kaplan et à son étude du complot de famine, où cet historien tente de discerner les « éléments de vraisemblances » qui sont à la base de la formation d'une « mentalité de conspiration »⁴⁷. Bien souvent, c'est à partir d'éléments partiels qu'une rumeur est élaborée. Ainsi, circule en octobre 1773 une rumeur voulant que l'archevêque soit malade étant donné qu'on a vu partir dans un des carrosses de ce prélat le premier chirurgien de l'hôpital⁴⁸. De la même façon, le bruit du déménagement du Premier président Berthier de Sauvigny en septembre 1774 s'appuie sur le fait que plusieurs voitures de meubles sont sorties de son hôtel⁴⁹. Bien que la perspicacité du public parisien se manifeste à plusieurs occasions, il va sans dire que plusieurs de ces spéculations sont erronées. Hardy et Barbier réalisent le plus souvent qu'une interprétation était infondée, ou du moins la croient comme telle, après avoir été informé d'une nouvelle allant dans un sens opposé au moyen d'un nouveau bruit

⁴⁶ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 12 octobre 1779.

⁴⁷ Steven Kaplan, *op. cit.*, p.36-37.

⁴⁸ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 9 octobre 1773.

⁴⁹ *Ibid.*, 6681, 14 septembre 1774.

public ou d'un autre média. C'est par exemple le cas en 1766, où l'archevêque de Paris revient à son palais épiscopal après avoir couché à Versailles, alors que le bruit circulait qu'il avait été exilé⁵⁰. De la même façon, la nomination du prince de Montbarrey comme ministre d'État en 1778 vient infirmer les bruits de disgrâce qui circulaient⁵¹. Dans plusieurs cas, une interprétation s'appuie sur des bruits publics déjà diffusés, des faits qui semblent la corroborer l'alimentent et l'amplifient. Lorsque la rumeur de la disgrâce de Maupeou circule au début de juillet 1774, une observation vient amplifier cette rumeur : le chancelier aurait été vu dans son carrosse avec une mine abattue⁵². Nos sources ne témoignent pas d'une explosion « rumorale », de l'ampleur de la Grande Peur, mais soulignons que sous le Parlement Maupeou, Hardy rapporte un grand nombre de rumeurs sur l'exil du chancelier, qui sont renforcées par plusieurs gestes et paroles plus ou moins anodins. Un bon exemple de cela est l'interprétation de la rencontre d'un quart d'heure entre Molé et Sartine, le premier étant pressenti comme le futur garde des Sceaux par plusieurs bruits publics. La rumeur interprète cette rencontre comme étant le signe que les affaires du Parlement pourraient s'arranger, à partir des autres bruits publics qui circulent déjà et qui forment une partie de l'« imaginaire collectif ». Même si Hardy est obsédé par l'exil du chancelier Maupeou et la suppression du nouveau Parlement, la rumeur du retour des anciens magistrats semble avoir été un bruit de fond presque constant à Paris à partir du printemps et de l'été 1771 jusqu'en automne 1774, moment où les anciens magistrats sont effectivement de retour au Parlement.

⁵⁰ *Ibid.*, *op. cit.*, vol.1, p.152, 3 mai 1766.

⁵¹ *Ibid.*, *op. cit.*, 6683, 16 mai 1778.

⁵² *Ibid.*, 6681, 1^{er} juillet 1774.

Il arrive bien souvent qu'une fausse nouvelle prenne naissance suite à l'amplification ou la déformation de faits véridiques à la base. Barbier rapporte en 1754 une rumeur du rappel du Parlement, qui a couru pendant deux jours⁵³. Ce faux bruit s'appuyait sur l'existence de plusieurs lettres de cachet, qui étaient en fait destinées aux membres des États du Languedoc. Un cas semblable se produit en mai 1768, où un courrier à cheval provenant de Versailles répand la nouvelle de la mort de la reine sans s'arrêter, renversant ainsi le chapeau de Hardy⁵⁴. Cette nouvelle s'avère être fausse, la reine ayant plutôt été en léthargie pendant plusieurs heures et ayant reçu l'extrême-onction. De la même façon, la rumeur court en 1776 que madame Elisabeth a la petite vérole, tandis qu'elle n'a été que légèrement indisposée⁵⁵. Parfois, il y a aussi erreur sur la personne, la rumeur voulant que le fils du grand Mogol vienne en visite à Paris, étant en fait une déformation de la venue des envoyés de Tunis dans la capitale française⁵⁶. Bien que variable dans sa fiabilité, la rumeur est un média central dans le Paris du XVIII^e siècle, ne serait-ce que par sa rapidité et le fait qu'elle traite de nombreux sujets ignorés par les autres médias. Étant bien souvent fausse ou incertaine, la fréquente sollicitation des bruits publics par les Parisiens amène un certain sens critique chez plusieurs, qu'ils usent aussi envers les autres véhicules de transmission de la nouvelle.

3.2.2 Les autres médias

3.2.2.1 La presse périodique

Barbier et Hardy lisent avidement la presse périodique. Le libraire ne semble pas avoir été abonné à une gazette, ayant sûrement eu accès à la presse périodique par

⁵³ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.6, p.5-6, janvier 1754.

⁵⁴ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 20 mai 1768, vol.1 p.307.

⁵⁵ *Ibid.*, 6682, 11 juin 1776.

⁵⁶ *Ibid.*, 6682, 4 décembre et 11 décembre 1776.

son cercle d'amis et de collègues. L'avocat a peut-être obtenu accès aux gazettes par ses connaissances lui aussi, mais aurait pu s'y abonner, l'acheter à des colporteurs, en louer un exemplaire, ou fréquenter des cafés qui en offraient la lecture⁵⁷. La *Gazette* est le journal le plus important pour nos deux diaristes étant donné ses liens avec le pouvoir, qui d'un côté laissent voir une partie de la politique du gouvernement, tandis que de l'autre la crédibilité de ce périodique rend officielles les nouvelles qui y sont présentes. Ainsi, en juin 1754 circule une rumeur selon laquelle le roi a rencontré le premier président Maupeou, ouvrant la porte à la fin de l'exil du Parlement. Cette nouvelle est présente dans la *Gazette*, et Barbier écrit que : « Cette note n'a pas été mise dans la Gazette sans ordre du ministre, d'autant que le gazetier de France ne parle jamais des affaires du Parlement ; cela paroît s'accorder avec toutes les vues de politique ci-dessus. »⁵⁸. La politique du gouvernement est aussi visible plus indirectement, comme en 1752, où Barbier déduit qu'un arrêt du Parlement ne sera pas cassé par un arrêt du Conseil, étant donné que le premier paraît au long dans la *Gazette*⁵⁹. La main du pouvoir est aussi visible pour Hardy lors des silences de ce périodique, par exemple lorsqu'en mai 1776 la *Gazette de France* ne mentionne pas la disgrâce de Turgot, pourtant alors connue de tous, le libraire déduit que le choix du nouveau contrôleur général n'a pas encore été fait par le gouvernement⁶⁰. Les deux diaristes considèrent le plus souvent que les nouvelles publiées dans la *Gazette* sont vraies, et elles invalident par conséquent les rumeurs qui soutiennent le contraire. Cependant, les nouvelles présentes dans la *Gazette* peuvent parfois renforcer des rumeurs qui circulent déjà, volontairement ou non, étant donné que les diaristes

⁵⁷ Voir notre chapitre 1 où nous avons évoqué les différents accès à l'imprimé à travers les travaux de Chartier. Voir aussi Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.734.

⁵⁸ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 6, p.29 et 35, juin 1754.

⁵⁹ *Ibid.*, vol. 5, p.211, mars 1752.

⁶⁰ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6682, 17 mai 1776.

croient y voir la main du pouvoir. C'est le cas en mars 1778, où la *Gazette de France* rapporte que les députés des Treize colonies ont été présentés au roi de France⁶¹. Ceci renforce les bruits de guerre qui circulent déjà, car selon Hardy une telle nouvelle a été incluse avec l'assentiment du ministère. Cette annonce n'indique pas nécessairement que la France songeait à entrer en guerre officiellement avec l'Angleterre, mais avait peut-être un but diplomatique. Cependant, au moins une partie du public parisien a vu dans cette nouvelle la confirmation des rumeurs de guerre. Comme le soutient Kapferer, les rumeurs naissent aussi de la défaillance lors de l'interprétation d'un message, faisant en sorte que de la même façon que ce journal met fin à des rumeurs, il peut aussi donner naissance à des bruits publics ou renforcer ceux déjà présents⁶².

Hardy est cependant très critique envers Marin, le rédacteur de la *Gazette* durant les années Maupeou. Selon Hardy, l'« honnête et (...) véridique Marin » abuse de la « permission de mentir » que lui confère son poste pour mettre sous un beau jour la politique du chancelier, afin de détourner le public de la controverse sur le Parlement Maupeou, par exemple en traitant longuement de l'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1773⁶³. Se méfiant plus de l'information diffusée par la *Gazette*, et considérant que quelques articles sont faux, le rapport à l'information du libraire sous le Parlement Maupeou est différent, Hardy sollicitant davantage la rumeur à ce moment. Ceci montre assez bien que le libraire est conscient que la *Gazette* peut

⁶¹ *Ibid.*, 6683, 23 mars 1778.

⁶² Jean-Noël Kapferer, *op. cit.*, p.50.

⁶³ Selon Christophe Cave, qui s'appuie sur un article des *Mémoires secrets* de juin 1772, la *Gazette de France* sous la direction de Marin évite de parler de la réforme des parlements en laissant une grande place aux incendies. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 23 septembre 1774, 22 août 1774, 25 janvier 1773 et Christophe Cave, « Bienfaisance et discours de presse », dans *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtimement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, p.175.

mentir à certaines occasions pour la raison d'État. Comme nous l'avons vu plus haut, les deux diaristes savent très bien que pour certains sujets comme la santé des membres de la famille royale, ce périodique est peu fiable. Ainsi, le 15 novembre 1765, Hardy note que la *Gazette* n'avait pas parlé de la santé du Dauphin depuis environ deux mois, et le 9 décembre le libraire mentionne que ce périodique parle de la santé du Dauphin : « (...) dans des termes entortillés et amphibologiques comme elle a presque toujours fait. »⁶⁴. Ayant conscience de la possibilité de mentir qu'a ce journal, certaines rumeurs peuvent continuer de circuler même si elles n'ont pas été confirmées par la *Gazette* ou si ce périodique tente de les infirmer. Par ses liens avec le pouvoir, la *Gazette* se trouve ainsi être à la fois la voix officielle du gouvernement, ce qui est un gage d'autorité, mais rend aussi possible l'embellissement de la vérité ou même des omissions ou mensonges pour servir la raison d'État. Ceci a pour effet que certaines rumeurs peuvent continuer à courir si la *Gazette* n'en parle tout simplement pas parce qu'elles sont fausses.

Nous l'avons évoqué plus haut, la rumeur devance le plus souvent la *Gazette de France*, en partie à cause de la périodicité de ce journal. La parution à partir de janvier 1777 d'un quotidien parisien, le *Journal de Paris*, modifie quelque peu le rapport à l'information dans la capitale. Le libraire semble avoir eu accès à ce journal à partir de 1778 et a de très bons mots pour ce périodique⁶⁵. L'impression de ce journal devait être terminée au plus tard pour 5 heures du matin à chaque jour, pour qu'il soit ensuite diffusé dans Paris entre 7 et 10 heures⁶⁶. Par ces délais d'impression et de diffusion relativement courts, le *Journal de Paris* pouvait contenir des nouvelles

⁶⁴ Siméon-Prospér Hardy, *op. cit.*, vol.1, p.112-113 et p.117, 15 novembre et 9 décembre 1765.

⁶⁵ Il écrit le 13 mars 1778 au sujet de ce journal : « (...) qu'on s'attachoit à rendre de plus en plus intéressant (...) ». Voir Siméon-Prospér Hardy, *op. cit.*, 13 mars 1778.

⁶⁶ Nicole Blondel, « Journal de Paris (1777-1840) », dans Jean Sgard, dir., *Dictionnaire des journaux : 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, vol.2, p.619.

de la veille et ainsi être plus rapide que la rumeur dans plusieurs cas, informant Hardy de la mort de certaines personnes et des portes auxquelles a été apposé un scellé⁶⁷. Ainsi, Hardy apprend le 11 février que Voltaire est arrivé à Paris la veille à quatre heures de l'après-midi, et est informé le 26 que la veille à midi ce philosophe a été attaqué d'une hémorragie⁶⁸.

Le spectre des sujets traités par le *Journal de Paris* est assez vaste comme le souligne Nicole Blondel :

On parlera fêtes, spectacles, modes, cérémonies, arrivée des Grands. On s'intéressera au bulletin de santé des célébrités. On annoncera les nouvelles administratives, telles que les Édits, audiences, mutations, scellés. Le *J.P.* sera en effet constitué, parfois pour moitié, de ces informations pratiques. (...) Il prêtera sa voix aux particuliers. (...) ⁶⁹

La prise de parole des particuliers permet par exemple aux négociants de rétablir leur réputation, d'annoncer qu'un enfant est perdu ou encore que de la fausse monnaie est répandue. Cependant, plusieurs nouvelles ne sont plus rapportées par le *Journal de Paris*, suite à sa suspension dès le 23 janvier 1777, soit trois semaines après le début de sa parution. Lorsqu'il commence à reparaître six jours plus tard, la chronique « Palais-Tribunal » est supprimée. En août 1777, les éditeurs réorientent le *Journal de Paris*, en évitant de traiter de tout ce qui peut faire scandale⁷⁰. Plutôt que de parler de suicides, d'adultères et d'un voleur qui déjoue la police, comme ce fut le cas en

⁶⁷ Voir par exemple Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 26 décembre 1778 pour la mort du curé de la ville l'évêque ou *Ibid.*, 6683, 28 novembre 1778 pour le scellé apposé sur la porte du vicomte du Barri.

⁶⁸ *Ibid.*, 6683, 11 février et 26 février 1778.

⁶⁹ Nicole Blondel, *loc. cit.*, p.619.

⁷⁰ *Ibid.*, p.623.

janvier 1777, cette gazette écrit dans sa chronique « événements » seulement des nouvelles positives, tels le sauvetage de noyés, le secours porté par le peuple lors d'incendies ou d'arrestations de voleurs⁷¹. Les faits divers ne sont pas traités dans cette chronique, qui cherche plutôt à valoriser le courage, la moralité et l'héroïsme des Parisiens ainsi que la prévoyance de la police.

Comme le *Journal de Paris* ne traite pas de nouvelles « négatives », il arrive à plusieurs reprises que Hardy apprenne qu'un vol a été commis par l'intermédiaire de la rumeur, mais l'arrestation des voleurs par l'entremise de ce quotidien ! C'est le cas en 1778, où le libraire est informé par une rumeur du 27 mars, que la veille a eu lieu un vol au Palais-Bourbon, mais c'est par le *Journal de Paris* du 5 avril qu'il apprend que les voleurs ont été arrêtés⁷². De la même façon, un bruit public l'informe le 14 qu'un homme a été assassiné le 13 en soirée, et le 15 il apprend par le *Journal de Paris* que l'assassin a été arrêté la veille⁷³. Conscients encore une fois de la censure et du choix éditorial que ce quotidien est obligé de faire, des rumeurs qui ne pourraient pas être présentes au sein de cet imprimé continuent de circuler et d'être considérées comme plausibles par plusieurs Parisiens. Ainsi, le libraire apprend le 5 juillet 1778 par cette gazette la mort de Jean-Jacques Rousseau, mais au même moment un bruit circule à l'effet que le philosophe se serait suicidé d'un coup de pistolet, nouvelle qui ne pourrait pas se retrouver de toute manière dans ce quotidien et qui reçoit par conséquent un certain crédit de la part des Parisiens⁷⁴. En plus des limites éditoriales, le *Journal de Paris* est un journal de quatre pages seulement, faisant en sorte qu'il ne

⁷¹ *Ibid.*, p.619.

⁷² Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 8 mars et 5 avril 1778.

⁷³ *Ibid.*, 14 et 15 avril 1778.

⁷⁴ *Ibid.*, 6683, 5 juillet 1778.

peut pas parler de tout, et que la rumeur demeure un média incontournable, malgré la présence d'un quotidien dans la capitale.

Plusieurs gazettes étrangères de langue française étaient présentes au XVIII^e siècle, les principales étant la *Gazette de Leyde*, la *Gazette d'Amsterdam*, la *Gazette d'Utrecht*, la *Gazette des Deux-Ponts*, le *Courrier du Bas-Rhin*, la *Gazette de Berne*, la *Gazette de Cologne*, le *Courrier de l'Europe*, la *Gazette de Bruxelles*, la *Gazette de Rotterdam*, et le *Courrier d'Avignon*⁷⁵. L'étude dirigée par Pierre Rétat sur les fonds actuels en Europe de ces gazettes laisse supposer une grande influence de la *Gazette d'Amsterdam* dans la première moitié du XVIII^e siècle, mais que ce journal perd après 1750 une grande partie de son audience principalement au profit de la *Gazette de Leyde*⁷⁶. Ces gazettes étrangères, nous l'avons vu, bénéficient d'un espace de liberté un peu plus grand que celui accordé à la *Gazette*, mais ne peuvent cependant pas tout écrire, le gouvernement pouvant empêcher leur entrée et diffusion en France. Barbier et Hardy sollicitent assez peu ces gazettes pour s'informer des nouvelles de Paris et Versailles. La principale raison est que les délais de transmission de l'information semblent avoir été assez élevés, comme nous le verrons en détail pour la *Gazette de Leyde* un peu plus bas. Aussi, ces gazettes étaient moins présentes à Paris que la *Gazette*, rendant plus difficile pour les deux diaristes d'y avoir accès. Comme le souligne Feyel, la *Gazette de France* était plus répandue étant donné qu'elle coûtait beaucoup moins cher que les autres, soit 7 livres 10 sous avant 1762 et 12 livres après cette date, tandis qu'il faut compter 36, 42 ou même 48 livres pour

⁷⁵ Nous suivons ici la liste des gazettes mentionnées par Pierre Rétat dans son étude de la répartition actuelle de ces journaux dans les différentes bibliothèques européennes. Voir Pierre Rétat, dir., *La Gazette d'Amsterdam : miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p.129.

⁷⁶ *Ibid.*, p.126.

l'abonnement annuel des gazettes étrangères⁷⁷. Un des principaux attraits de la presse étrangère est que ces gazettes reproduisent des arrêts des parlements supprimés par le roi. Ainsi, c'est dans ce qu'il appelle les gazettes de Hollande, en les nommant rarement explicitement, que Barbier prend parfois connaissance de ces arrêts lors des crises parlementaires des années 1750⁷⁸. C'est parfois après un délai relativement court que sont diffusés certains imprimés, comme c'est le cas en 1755, où la *Gazette d'Utrecht* du 1^{er} avril reproduit l'arrêt du Parlement du 18 mars cassé par le Conseil⁷⁹.

À l'époque de Hardy, la *Gazette de Leyde* était la gazette étrangère la plus influente selon Popkin, et le libraire y fait référence à quelques occasions dans son journal. Selon cet historien, il fallait environ sept à huit jours pour qu'une nouvelle importante en provenance de Paris ou de Londres soit imprimée dans la *Gazette de Leyde*⁸⁰. Bien qu'il faille compter seulement trois jours pour qu'une lettre soit acheminée de ces deux capitales à Leyde, les délais d'impression expliquent les ralentissements supplémentaires. En effet, il faut au rédacteur de ce journal au moins trois jours pour inclure une nouvelle dans un numéro. Cependant, il y a bien souvent un espace limité pour ajouter des nouvelles à la dernière minute, faisant en sorte qu'une faible part des nouvelles pouvaient être aussi fraîches. Ces nouvelles plus récentes qui n'ont pu avoir de place dans un numéro étaient publiées dans le suivant, occasionnant ainsi des délais supplémentaires de trois ou quatre jours au moins, la

⁷⁷ Nous reviendrons plus bas sur la condition particulière du *Courrier d'Avignon*. Voir Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.720-721.

⁷⁸ Par exemple : Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.5, p.205-206 et 261-262, mars et juillet 1752.

⁷⁹ *Ibid.*, vol.6, p.149, avril 1755. Ce délai de 2 semaines n'inclut pas le temps qu'il faut pour acheminer cette gazette d'Utrecht jusqu'à Paris.

⁸⁰ Jeremy Popkin, *News and Politics in the Age of Revolution : Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, p.112-113.

gazette étant imprimée le mardi et le vendredi⁸¹. Si on inclut des délais postaux d'environ trois ou quatre jours pour Paris, une nouvelle parisienne pouvait mettre 13 à 15 jours dans le meilleur des cas avant d'être connue par un Parisien par cette gazette, mais le plus souvent elle prenait entre 16 et 20 jours. Le laps de temps semble vraisemblable selon un article du journal de Hardy de 1770, où le libraire mentionne par bonheur toutes les dates⁸². Ainsi, le 9 mars, les scellés ont été apposés chez l'abbé Grisel à Paris, nouvelle qui est publiée dans la *Gazette de Leyde* du 23 mars, journal consulté par Hardy le 27 de ce mois. Ce faisant, il a fallu 14 jours pour que cette nouvelle soit insérée dans cette gazette, puis trois ou quatre autres jours supplémentaires pour être acheminée à Paris. Le libraire n'ayant peut-être pas consulté cette gazette le jour même où elle a été reçue dans la capitale, cette nouvelle a ainsi pris entre 17 et 19 jours pour parvenir à sa connaissance par l'entremise de ce média. Soulignons que pour la même période, six numéros de la *Gazette* ont été publiés, sans compter que la rumeur aurait pu devancer ce journal. Hardy mentionne dans l'entrée de ce jour, que les juges ont été muets dans cette affaire et que conséquemment aucune rumeur ne s'est répandue dans le public. Ceci explique peut-être pourquoi il a alors recours à la *Gazette de Leyde*. Cependant, ce cas est plus l'exception que la règle, cette gazette étant très rarement utilisée pour informer Hardy de nouvelles à Paris et Versailles. Notons cependant, tout comme pour les gazettes de Hollande chez Barbier, que Hardy utilise parfois la *Gazette de Leyde* pour prendre connaissance d'imprimés supprimés par le roi⁸³. Ce faisant, nous pouvons dire avec Jean Sgard que le plus souvent: « Les gazettes de l'étranger, diffusées en France avec plusieurs semaines de retard, contrôlées par la Poste et par le ministre des Affaires

⁸¹ Une étude de la géographie de l'information de la *Gazette de Leyde* mériterait d'être faite. Faute de mieux, nous combinerons des données issues des travaux de Jeremy Popkin puis vérifierons nos résultats avec une entrée du journal de Hardy.

⁸² Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 27 mars 1770.

⁸³ Voir par exemple *Ibid.*, 27 février 1773.

étrangères, appartiennent au domaine du commentaire après coup et déjà à l'histoire. »⁸⁴

Les pamphlets et les libelles sont très peu mentionnés par nos auteurs. Par contre, les *Nouvelles Ecclésiastiques* sont plus souvent présentes, Hardy y étant abonné⁸⁵. Barbier y fait quelquefois référence, mais uniquement pour décrier cet imprimé illicite qui est selon lui : « (...) un ouvrage bien plus scandaleux et plus dangereux que ces petites brochures. »⁸⁶. Le libraire s'informe quant à lui de plusieurs nouvelles touchant les milieux jansénistes par l'entremise de ce périodique, tels les refus de sacrements⁸⁷. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* émettent aussi des opinions allant dans le sens contraire du discours des autorités, comme c'est le cas dans le numéro du 15 septembre 1774 où est critiqué le compliment que les curés de Paris ont fait le 21 juillet à l'archevêque de Paris⁸⁸. Pour ce qui est des nouvelles parisiennes, le libraire lit surtout cet imprimé partisan pour les opinions qui y sont présentes plutôt que pour y apprendre des nouvelles, celles qui sont rapportées semblant être relativement vieilles au moment où il est distribué.

Les deux auteurs ont amplement recours aux imprimés officiels. Les arrêts du Parlement, les arrêts du Conseil ainsi que les lettres patentes du roi sont le plus souvent imprimés et diffusés dans Paris par des colporteurs ou jurés-crieurs moins

⁸⁴ Jean Sgard, « Le contrôle de la presse », *Opinion*, sous la dir. de Pierre Eckhard Knabe, Berlin, Splitz, 2000, p.145.

⁸⁵ Nicolas Lyon-Caen, « Un janséniste face au coup Maupeou », préface de Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Daniel Roche et Pascal Bastien, vol. 2, p.11.

⁸⁶ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.7, p.214-215, décembre 1759.

⁸⁷ Sur 4 refus de sacrements de 1772. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 10 mars 1774.

⁸⁸ *Ibid.*, 6681, 21 juillet 1774.

d'une semaine après leur enregistrement⁸⁹. Les délais plus courts sont assez rares, se produisant lors de circonstances exceptionnelles, comme en septembre 1770, lors de l'enlèvement au Parlement des minutes par rapport à l'affaire du duc d'Aiguillon⁹⁰. Tandis que Barbier ne parle que des arrêts du Parlement et des arrêts du Conseil qui ont une certaine importance, Hardy rapporte un grand nombre de ces imprimés officiels. Comme nous l'avons évoqué dans le précédent chapitre, Hardy est ami avec l'imprimeur du Parlement, Pierre Guillaume Simon, qui lui donne à partir de 1776 les imprimés de cette institution par paquets, attendant le plus souvent d'avoir entre une demi-douzaine et une douzaine d'arrêts avant de les lui fournir. Ceci occasionne des délais supplémentaires, mais permet au libraire d'obtenir copie de tous les arrêts imprimés par les différentes cours du Parlement, tandis qu'avant ce moment il se concentrait, tout comme Barbier, sur les décisions les plus importantes. Soulignons que tous deux ont grand intérêt à suivre les luttes entre le Parlement et le roi, le libraire parce qu'il est attaché à la première institution tandis que pour l'avocat, la bonne conduite de ses affaires dépend de la poursuite des travaux des magistrats. Hardy et Barbier s'intéressaient aussi aux exécutions publiques. Pascal Bastien, en étudiant le manuscrit de Barbier, a constaté la présence d'un certain nombre d'arrêts annexés aux affaires qu'elles ont conclues⁹¹. L'avocat était aussi présent, mais sollicitait aussi les bruits publics afin de se tenir au courant du déroulement de l'exécution. De son côté, Hardy recopiait une partie des arrêts criminels qu'il obtenait de l'imprimeur Simon en y ajoutant parfois des informations sur l'exécution, qu'il obtenait le plus souvent par la rumeur, mais aussi en étant présent à de rares occasions.

⁸⁹ Lorsque quelques jours seulement séparent deux arrêts du Conseil d'État ils sont criés en même temps. C'est le cas le 30 avril 1771, où on crie un arrêt du 21 et l'autre du 26. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2 p.263-264, 30 avril 1771.

⁹⁰ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.1, p.742-746, 3 septembre 1770.

⁹¹ Pascal Bastien, *L'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, p.77-85.

La correspondance informe très rarement les deux diaristes de nouvelles en provenance de Versailles. Cependant, d'autres manuscrits sont des médias importants afin de colporter des nouvelles en provenance de Paris et Versailles⁹². C'est sous cette forme que circulent des transcriptions de discours ainsi que des vers sur l'actualité, qui sont rapportés par les deux auteurs. Barbier et Hardy ne mentionnent pas avoir eu accès à des nouvelles à la main, mais le libraire écrit à quelques rares occasions avoir eu connaissance de bulletins manuscrits circulant parmi les Parisiens, manuscrits qui semblent être la mise sur papier de diverses rumeurs⁹³. Ceci s'apparente au schéma identifié par Darnton, voulant que des bruits publics soient mis sur papier, pour par la suite circuler sous forme manuscrite, et éventuellement se retrouver dans les nouvelles à la main, les libelles ou les chroniques scandaleuses⁹⁴.

Lors de la maladie de personnages importants, des bulletins de santé sont émis une ou deux fois par jour, comme c'est le cas en mai et juin 1777 pour l'archevêque de Paris, où les billets sont affichés le matin au palais épiscopal et chez l'imprimeur de l'archevêque⁹⁵. Bien qu'ayant pour but de calmer les rumeurs, ces manuscrits n'atteignent pas vraiment leur but, le public étant porté à penser que ces bulletins

⁹² Comme l'a si bien écrit François Moureau : « La copie manuscrite n'est donc pas une survivance économique archaïque ; elle s'intègre dans un paysage social, où une main-d'œuvre peu spécialisée et mal payée permet de rentabiliser une activité marginale. » Voir François Moureau, « La plume et le plomb », dans *De bonne main, la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, sous la dir. de François Moureau, Paris, Universitas, 1993, p.9.

⁹³ Parmi ceux que nous avons répertoriés, un de 1774 porte sur un imminent changement au ministère suite à la mort du roi, tandis que trois autres de 1778 porte sur l'issu de combats en Amérique et au large des côtes françaises. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 21 mai 1774, 6683, 7 décembre 1778, 6682, 2 août 1778 et 6683, 13 octobre 1778.

⁹⁴ Robert Darnton, *The Devil in the Holy Water or the Art of Slander from Louis XIV to Napoleon*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2010, p.269-299.

⁹⁵ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6682, 22 mai au 6 juin 1777.

rapportent de façon plus positive l'état de santé du malade qu'il ne l'est en vérité, dans le but de ne pas provoquer d'incertitude. Les rumeurs continuent donc de circuler malgré tout, et plusieurs commentent d'ailleurs le contenu des billets de santé. C'est par exemple le cas le 29 mai, où un bon bulletin est affiché le matin, tandis que la rumeur affirme que l'archevêque n'est pas hors de danger, et les mêmes paroles circulent à propos du billet du lendemain. Alors que le 1^{er} juin le bulletin de santé est plus avantageux que la veille, des bruits publics veulent que l'archevêque soit dans un état critique. À partir du 2 et jusqu'au 6, les bulletins de santé sont très bons, et après cette date ils cessent d'être affichés, l'archevêque étant considéré hors de danger. Néanmoins, ce n'est que le 3 et le 4 que les rumeurs s'accordent avec les billets indiquant que l'archevêque est en bonne santé. Ainsi, l'affichage de bulletins de santé n'atteint pas ses objectifs de calmer les rumeurs, celles-ci continuant à circuler malgré tout.

La notion de cérémonies de l'information de Michèle Fogel regroupe la publication ritualisée ainsi que les *Te Deum*, qui sont chantés afin de souligner divers événements importants pour la royauté, telles la naissance ou la guérison d'un prince⁹⁶. Ces dernières cérémonies sont mentionnées par Barbier et Hardy dans leurs journaux, mais ils sont toujours au courant des événements célébrés. Plutôt que d'être des médias, les *Te Deum* sont pour les diaristes des nouvelles en elles-mêmes. Les annonces de la naissance d'un fils du roi ou du Dauphin peuvent aussi être qualifiées de cérémonies de l'information. En effet, peu après l'arrivée du courrier annonçant la naissance d'un garçon, le corps de ville se charge de transmettre la nouvelle à la population⁹⁷. L'artillerie, en place depuis l'annonce des premières douleurs, se met alors à tirer, et on sonne le tocsin. Comme rien n'est prévu pour les autres enfants de

⁹⁶ Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information*, Paris, Fayard, 1989, 498 p.

⁹⁷ Voir Claire Lemoine, *Cortèges et pouvoir à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles (1660-1789)*, Thèse de Ph.D. (histoire), Université Paris-VII, 1993, p.320-321 et p.371.

la famille royale, c'est la rumeur qui s'en charge. Lorsqu'une princesse naît, comme c'est le cas le 19 juillet 1746, le tocsin n'est pas sonné et aucun coup de canon ne se fait entendre suite à la réception d'un courrier en provenance de Versailles. À cette occasion, c'est la rumeur qui informe Barbier de l'accouchement de la Dauphine, les canons et le tocsin de l'Hôtel de Ville ayant été muets⁹⁸. La naissance de la première fille d'un Dauphin est néanmoins célébrée par un feu le soir, car elle annonce la fécondité de l'union⁹⁹. La naissance de Madame Royale en 1778 est l'objet de vraies réjouissances et est annoncée par des coups de canon, dans le but de faire taire les rumeurs d'infertilité circulant sur le couple royal depuis 7 ans. La naissance de Sophie en 1786 est quant à elle absente des sources consultées par Claire Lemoine¹⁰⁰. Tandis qu'un *Te Deum* est chanté plusieurs jours après la naissance d'un enfant de la famille royale, cette nouvelle est connue des Parisiens, au plus tard quelques heures après sa naissance, par l'intermédiaire de la rumeur ou du son des canons et cloches de l'Hôtel de Ville¹⁰¹.

3.3 Le rapport à l'information de Barthès

Paris, mais surtout Versailles, sont très présents au sein du journal de Barthès, non seulement parce que cette ville est le lieu de résidence du roi et de la famille royale, mais aussi parce que plusieurs décisions qui touchent Toulouse y sont prises. En effet, c'est à Versailles que sont nommés une partie des capitouls et un certain nombre d'ecclésiastiques toulousain, sans compter les différents édits qui y sont

⁹⁸ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 4, p.167, 19 juillet 1746.

⁹⁹ Claire Lemoine, *op. cit.*, p.372-375.

¹⁰⁰ En 1778 l'accouchement a eu lieu vers 11 :35 et est annoncé par des coups de canons et les cloches de l'église vers 1 :15. Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 17 décembre 1778.

¹⁰¹ Pour la naissance du Duc de Berry le *Te Deum* a lieu six jours plus tard. Voir Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.5, p.47-48, août 1754.

produits et qui touchent directement la vie municipale de cette ville. Aussi, plusieurs personnages importants de la capitale du Languedoc vivent à Paris ou y passent beaucoup de leur temps, tels la comtesse de Toulouse ou les archevêques Dillon et Brienne¹⁰². En plus d'être des lieux de pouvoir, Paris et Versailles accueillent aussi au moins une partie des élites toulousaines.

3.3.1 *Le temps de transmission de la nouvelle de Paris à Toulouse*

Toulouse étant située à un peu moins de 600 kilomètres de la capitale, la question de la distance est très importante afin d'analyser le rapport à l'information de Barthès, qui est influencé par le temps de transmission de la nouvelle entre Paris et sa ville. Selon les calculs de Guy Arbellot, les messageries mettaient quinze jours et demi en 1765 pour faire le trajet de Paris à Toulouse, tandis que pour le même itinéraire en 1780, les diligences prenaient en moyenne sept jours et demi¹⁰³. De plus, en 1789 seulement une ou deux diligences par semaine assuraient le transport des voyageurs entre les deux villes¹⁰⁴. Vu l'état des réseaux régionaux de transport, il était désavantageux de prendre une diligence à partir de Paris en direction d'une autre ville importante de province pour, par la suite, se rendre à Toulouse. Comme le soulignent Arbellot et Lepetit, les pôles régionaux ont surtout organisé le transport public afin d'acheminer des gens dans la zone d'influence régionale de leur ville, tandis que les itinéraires les reliant à d'autres villes importantes restent peu développés. En effet, si on prend l'exemple de Bordeaux, après 1780 il est possible de prendre une des quatre diligences hebdomadaires reliant Paris à cette ville, et de

¹⁰² La comtesse de Toulouse et Dillon meurent tous deux à Paris, la première en 1766 et le second en 1758. Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.128 et MS 704, p.32-33, avril 1758 et octobre 1766.

¹⁰³ Guy Arbellot, «La grande mutation des routes de France au milieu du XVIII^e siècle », *Annales ESC*, vol. 28, no 3, 1973, p.790, et cartes 5 et 6.

¹⁰⁴ Guy Arbellot et Bernard Lepetit, éd., *Atlas de la Révolution française, volume 1 : routes et communications*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1987, p.50.

traverser les 500 kilomètres qui séparent les deux villes en cinq jours¹⁰⁵. Pour atteindre Toulouse, qui est située à un peu plus de 200 kilomètres de Bordeaux, il faut compter cinq autres jours, et possiblement plus si le jour d'arrivée de la diligence parisienne ne coïncide pas avec le jour de départ de la voiture publique se dirigeant vers la capitale du Languedoc¹⁰⁶. Nous ne disposons malheureusement pas de données sur le nombre de voyageurs qui fréquentaient ces itinéraires, ce qui nous aurait permis d'apprécier quantitativement le volume de voyageurs qui utilisaient ces trajets, et de voir plus précisément si par leur nombre ils ont été des diffuseurs importants de rumeurs en provenance de Paris au sein de la capitale du Languedoc. Soulignons néanmoins que dans les cas qui nous intéressent, avant l'arrivée des diligences les voyages à partir de la capitale étaient deux fois plus longs, et que les transports entre Toulouse et Bordeaux étaient peu développés. Malgré ces points négatifs pour la période, il demeure évidemment possible qu'une rumeur parisienne soit colportée à Toulouse par des voyageurs.

Du côté de la correspondance, il y avait durant la décennie 1740 environ trois courriers parisiens par semaine à destination de Toulouse¹⁰⁷. À partir des calculs de Gilles Feyel, nous pouvons estimer que vers 1740 ces courriers qui galopèrent nuit et jour mettaient environ six jours et demi pour se rendre à Toulouse durant la belle saison, tandis qu'en décembre et janvier il faut compter jusqu'à dix jours pour acheminer le courrier¹⁰⁸. Ceci s'approche du délai moyen d'acheminement du

¹⁰⁵ *Ibid.*, p.49-50.

¹⁰⁶ Nous ne disposons pas de données sur Montpellier, mais les résultats doivent être comparables.

¹⁰⁷ En 1795, il y avait entre deux et quatre courriers hebdomadaires pratiquant la même liaison. Voir Guy Arbelot et Bernard Lepetit, *op. cit.*, p.39.

¹⁰⁸ Nous supprimons aux 7 jours que la *Gazette* met avant d'être distribuée à Toulouse le temps de réimpression variant entre 8 heures et demi et 12 heures et demi comme nous l'évoquerons plus bas. Voir Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.491. et Gilles, Feyel, *La « Gazette » en province à*

courrier de Paris à Toulouse en 1795, qui est de six jours, ce qui représente un gain d'une demi-journée¹⁰⁹. Le gain de temps est, on le voit, beaucoup moins important que dans le domaine du transport des personnes. Jusqu'en 1780, la correspondance qui va de Paris à Toulouse peut donc voyager deux fois plus rapidement qu'un particulier qui fait le même trajet en voiture publique.

Il nous est aussi possible de quantifier le temps mis par la *Gazette* pour être acheminée de Paris jusqu'à la capitale du Languedoc. Après 1752, tous les exemplaires de la *Gazette* sont imprimés à Paris, puis envoyés par la poste aux abonnés de partout en France, dont ceux de Toulouse. Avant cette date cependant, quelques copies de ce journal étaient envoyées à un imprimeur de la capitale du Languedoc, où ils étaient réimprimés et distribués dans la ville. Ces exemplaires de la *Gazette* étaient amenés par un courrier qui partait de Paris le samedi soir à minuit, apportant aussi avec lui les lettres et colis destinés à la capitale du Languedoc. Selon Gilles Feyel, durant la belle saison, le numéro de la *Gazette de France* distribué à Paris le samedi était diffusé à Toulouse le samedi suivant¹¹⁰. Après 1752, la *Gazette* mettait le même temps que le courrier, soit environ six jours et demi, pour y être acheminée. La correspondance étant aussi rapide que la *Gazette*, ou même un peu plus rapide que ce périodique avant 1752, il est possible qu'elle devance ce journal. Les lettres ont quant à elles un avantage sur la périodicité de la *Gazette*, étant distribuées environ trois fois par semaine, tandis qu'avant 1762 la *Gazette* est hebdomadaire, puis bihebdomadaire par la suite. Il est possible que des lettres en

travers ses réimpressions, 1631-1752 : une recherche analytique de la diffusion d'un ancien périodique dans toute la France : avec un aperçu général et bibliographique pour chacun des centres de réimpression de la Gazette, Amsterdam, APA, Holland University Press, 1982, p.176.

¹⁰⁹ Guy Arbelot et Bernard Lepetit, *op. cit.*, p.41.

¹¹⁰ Des retards importants de huit, neuf ou même dix jours pouvaient avoir lieu en décembre et janvier Voir Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.491.

provenance de Paris informent les Toulousains de certaines nouvelles entre deux numéros de la *Gazette*. En cas de silence volontaire ou d'omissions de la part de ce journal, une lettre envoyée le même jour que la *Gazette* peut ainsi transmettre une nouvelle avant ce périodique¹¹¹. De la même façon, un voyageur pourrait lui aussi transmettre des nouvelles en provenance de Paris, mais seulement s'il s'agit de nouvelles absentes de la *Gazette*, soit à cause d'un long silence volontaire de la part de ce journal, ou parce qu'il s'agit d'un type de nouvelle dont cette gazette ne parle pas. Soulignons aussi la possibilité de colporter des fausses nouvelles en provenance de Paris par les voyageurs, rumeurs qui ne seront pas nécessairement infirmées par les journaux. Néanmoins, le délai de 15 jours et demi d'avant 1780 rend moins probable la transmission de nouvelles plus officielles qui sont de toute manière diffusées par la *Gazette*, étant donné qu'avant 1751 deux numéros de la *Gazette* ont alors paru tandis qu'après 1751 quatre numéros de la *Gazette* ont été acheminés à Toulouse entre-temps.

3.3.2 *L'utilisation par Barthès des médias pour s'informer des nouvelles de la capitale et de Versailles*

La rumeur est excessivement peu sollicitée par Barthès pour s'informer des nouvelles en provenance de Paris et Versailles, ce qui s'explique en partie par le temps que mettaient les voyageurs pour se rendre à Toulouse à partir de Paris comme nous venons de le voir. À cause de ces délais, Barthès est en quelque sorte coupé du centre nerveux des rumeurs parisiennes, situation qu'il ne tente très certainement pas de corriger en s'abonnant à des nouvelles à la main ou en achetant des imprimés illicites¹¹². Bien que Toulouse ne bénéficie pas de la présence des ministres et

¹¹¹ Avant 1762, une telle lettre aurait une semaine d'avance sur ce périodique, tandis qu'après elle aurait trois ou quatre jours d'avance.

¹¹² Nous nous inspirons pour cette formule suivante de Darnton où il explique la demande de chroniques scandaleuses par les clients d'un libraire de province : « Like all provincials, they were cut off from the nerve centers of gossip in Paris. They could not sample the *on-dits* of the Palais Royal or buy a manuscript from a waiter at the Café du Caveau. » Voir Robert Darnton, « Trade in the Taboo :

d'autant de nobles qu'à Paris, il y avait cependant dans la capitale du Languedoc quelques endroits où des rumeurs en provenance de Paris étaient susceptibles de circuler. En effet, Toulouse compte plusieurs lieux où se réunissent les membres de l'élite de la ville, qui ont plus de contacts avec Paris, y ayant des relations ou y voyageant plus ou moins fréquemment¹¹³. En dehors du parlement de Toulouse où siègent les parlementaires, les élites de la ville fréquentent les trois académies royales toulousaines, les salles de spectacles, ainsi que la Promenade du Grand Rond. Ces endroits sont aussi des lieux de contact possibles entre cette élite et le peuple, ou du moins une partie de la petite et moyenne bourgeoisie pour certains, faisant en sorte que ces lieux sont susceptibles d'avoir permis la circulation des rumeurs en provenance de Paris auprès du peuple. C'est par exemple le cas lors des expositions annuelles de l'Académie Royale de Peinture, Sculpture et Architecture qui étaient très populaires¹¹⁴. Néanmoins, il semble que Barthès fréquentait assez peu ces lieux, ne mentionnant avoir été qu'une seule fois à l'exposition annuelle de cette Académie, tandis qu'il ne semble pas avoir apprécié la pratique de la promenade, critiquant plutôt la présence de fainéants et d'oisifs à ces endroits¹¹⁵. De plus, bien qu'il démontre une grande admiration pour le parlement, il ne semble pas avoir assisté aux audiences de cette cour de justice. Nous le verrons plus bas, Barthès avait accès par

The Life of a Clandestine Book Dealer in Prerevolutionary France », dans *The Widening Circle: Essays on the Circulation of Literature in Eighteenth-Century Europe*, sous la dir. de Paul J. Korshin, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1976, p.144.

¹¹³ Plus de 20 % des membres de l'Académie des sciences de Toulouse résidaient à Paris, et bien qu'un certain nombre étaient inévitablement des membres honoraires, d'autres académiciens parisiens devaient correspondre relativement fréquemment avec les académiciens toulousains. Voir Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province : Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989, v.1, p.308-309 et v.2, p.334.

¹¹⁴ Ces expositions ont lieu à partir de 1751. Voir Robert A. Schneider, *Public Life in Toulouse, 1463-1780: From Municipal Republic to Cosmopolitan City*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, p.326-327.

¹¹⁵ Pierre Barthès, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, MS 700, p.36, septembre 1751 et *Ibid.*, MS 703, p.187-188, mai 1764.

l'intermédiaire de son réseau de sociabilité à des lettres en provenance de Paris, ces particuliers ayant probablement de la famille dans la capitale.

Cependant, comme nous l'avons évoqué au précédent chapitre, si Barthès rapporte assez rarement des rumeurs sur des nouvelles provenant de l'extérieur de sa ville, c'est aussi en bonne partie par choix. On le voit par exemple en 1750, où environ un mois après la rumeur des enlèvements d'enfants à Paris, une rumeur semblable circule à Toulouse¹¹⁶. En effet, « (...) on avoit semé dans le public par certains personnages qui, disoit on, enlevoient les enfants dans les rues. Quoique ces bruits fussent sans aucun fondement (...) »¹¹⁷. Cette rumeur a causé une émotion populaire, et le 9 juin les capitouls ont fait arrêter des personnages qui pour « badiner, ou autrement » auraient enlevé des enfants. Ce bruit public est rapporté dans une rubrique où le répétiteur de latin traite de l'arrêt du parlement de Toulouse qui annonce la prise en charge par cette institution du procès des personnes arrêtées la veille par les capitouls, tout en promettant une punition corporelle sévère à ceux qui seront tentés de faire la même chose. Après cela, la rumeur tombe dans l'oubli selon Barthès. Cet exemple montre que des rumeurs en provenance de Paris circulaient dans la capitale du Languedoc, mais aussi que le répétiteur de latin choisit d'inscrire dans son journal ce qu'il veut bien, négligeant dans plusieurs cas de s'intéresser aux rumeurs en provenance de l'extérieur de sa ville.

Tout comme les voyageurs, la correspondance pouvait elle aussi colporter des bruits publics en provenance de Paris, et c'est peut-être une lettre qui est à l'origine

¹¹⁶ Cette rumeur a circulée à Lyon plus ou moins au même moment. Voir Robert A. Schneider, *The Ceremonial City : Toulouse Observed, 1738-1780*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p.71-72.

¹¹⁷ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.328, 10 juin 1750.

de la rumeur d'enlèvements d'enfants à Toulouse. Le journal de Barthès révèle cependant qu'une lettre de Paris a répandu une version des nombreuses rumeurs qui circulaient dans la capitale à propos de la catastrophe suivant le mariage du Dauphin, futur Louis XVI, en 1770¹¹⁸. Selon l'entrée de cet auteur, 1500 voleurs auraient assailli la foule, tuant 1240 personnes, en plus d'arracher les oreilles des femmes afin de leur voler leurs boucles d'oreille. Malheureusement, Barthès ne reparle plus dans son journal de cet événement et n'oppose donc pas cette version à celles qu'il a sans aucun doute lues dans la presse périodique. Bien qu'il utilise très peu la correspondance afin de s'informer des nouvelles en provenance de Paris, la correspondance apporte aussi des nouvelles plus exactes que celle sur la catastrophe suivant le mariage du Dauphin. En effet, en mai 1753 Barthès prend connaissance par des lettres particulières de l'exil du Parlement à Pontoise dans la nuit du 10 au 11 mai¹¹⁹. Ce faisant, bien que ne fréquentant pas les lieux toulousains où des rumeurs parisiennes étaient plus susceptibles de circuler, Barthès avait néanmoins accès à quelques-uns de ces bruits publics par l'intermédiaire de la correspondance qui était elle-même diffusée au sein de son réseau de sociabilité.

Très souvent, Barthès est informé des nouvelles en provenance de Versailles et Paris par la presse périodique, contrairement à Barbier et Hardy pour qui elle a surtout un rôle confirmatif. Le répétiteur de latin devient un lecteur de la presse périodique durant la guerre de Succession d'Autriche, pour ne plus cesser de la lire jusqu'à sa mort¹²⁰. Dans un premier temps, il a accès à la *Gazette*, étant probablement

¹¹⁸ Soulignons que bien qu'à ce moment la *Gazette* était bihebdomadaire, c'est quand même la correspondance qui annonce de cette nouvelle aux Toulousains. Voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 704, p.130-131. Sur le récit de Hardy et les différents nombre de mort voir *Ibid.*, vol. 1, p.683 et p.687-690, 30 mai et 22 juin 1770.

¹¹⁹ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 701, p.40, mai 1753.

¹²⁰ Nous reviendrons sur ce point dans le prochain chapitre.

attiré à la fois par la fiabilité de ce journal, sa rapidité par rapport aux gazettes étrangères ainsi que par son faible coût relatif. En effet, étant acheminé de Paris puis réimprimé à Toulouse, la *Gazette* parvenait plus rapidement que les gazettes étrangères dans la capitale du Languedoc, qui devaient traverser tout le royaume de France pour y parvenir¹²¹. La fin de la réimpression de la *Gazette* en province se traduit par une hausse des coûts d'abonnement, ce qui est décrié par Barthès¹²². Jusque dans les années 1760, le répétiteur de latin continue de mentionner le plus souvent la *Gazette de France*. Néanmoins, en 1764 il fait l'éloge dithyrambique d'un autre journal, le *Courrier d'Avignon*, dont le gazetier est selon lui le :

(...) plus poli, et (...) [le] plus intéressant de tous les écrivains qui se melent de donner de [*sic*] nouvelles au public (...) dont le stile elegant et concis invite non seulement a lire mais a reprendre plusieurs fois la feuille tant on est satisfait de sa narration et d'une grande partie d'évenemens qui quoique tres communs par eux mêmes deviennent remarquables par les tours fins et heureux qu'il scait y donner (...)¹²³

À partir de cette date, le *Courrier d'Avignon* est pratiquement le seul journal mentionné par Barthès, mis à part les gazettes qu'il n'identifie pas précisément, sur lesquelles nous reviendrons. Il va sans dire que cette gazette est considérée comme étant très fiable par le répétiteur de latin, écrivant plusieurs articles à partir de seulement celle-ci, tout comme il avait fait très souvent jusqu'alors avec la *Gazette*. Lorsque le Comtat Venaissin est occupé par la France en 1767 et que le *Courrier d'Avignon* est supprimé, Barthès écrit dans son journal son « vray chagrin » et fait à nouveau l'éloge de l'auteur de cette gazette¹²⁴. Lorsque le *Courrier d'Avignon*

¹²¹ À partir de 1752, la *Gazette* est entièrement imprimée à Paris, puis envoyée dans les villes de province par la poste.

¹²² Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 700, p.53, avril 1752.

¹²³ *Ibid.*, MS 703 p.178-181, janvier 1764.

¹²⁴ *Ibid.*, MS 704, p.96, novembre 1767.

reparaît sous le titre de *Courrier de Monaco* après que son gazetier se soit installé à Monaco, Barthès écrit que sa « (...) joye est a son comble (...) »¹²⁵. Il est à noter que l'auteur du *Courrier d'Avignon* intervient directement dans le texte de son journal, ce qui est une des particularités de cette gazette selon Labrosse et Rétat, et est probablement à l'origine du grand amour que Barthès éprouve envers la prose de ce journal¹²⁶. Le passage de Barthès de la *Gazette* au *Courrier d'Avignon* ayant lieu quelque part entre la fin de 1762 et janvier 1764, ce qui fait en sorte qu'il est possible que ce changement soit dû à l'augmentation du coût d'abonnement à la *Gazette*, qui passe de 7 livres 10 sous à 12 livres en 1762, au moment où ce périodique devient hebdomadaire¹²⁷. Cette gazette se rapproche alors du coût d'abonnement annuel de 18 livres du *Courrier d'Avignon*, qui est inchangé depuis 1740¹²⁸. Le choix de cette gazette n'est pas anodin non plus, étant donné que le *Courrier d'Avignon* est si populaire au Languedoc qu'il supplante presque la *Gazette* et que Toulouse est la ville où ce journal compte le plus de lecteurs, ce qui favorise sans doute l'accès de Barthès à celle-ci, s'il n'y était pas abonné lui-même¹²⁹. C'est pour une raison de proximité géographique que cette gazette était aussi populaire, les nouvelles étant encore suffisamment fraîches lorsqu'elle était lue par ses abonnés. Au-delà de la question d'accessibilité et de coût, Barthès semble avoir eu un réel amour pour la

¹²⁵ *Ibid.*, MS 704, p.97, décembre 1767.

¹²⁶ Claude Labrosse et Pierre Rétat, *Les périodiques de 1734 : essai de typologie*, dans *Presse et histoire au XVIII^e siècle*, l'année 1734, sous la dir. de Pierre Rétat et Jean Sgard, Paris, Éditions du CNRS, 1978, p.54.

¹²⁷ L'abonnement est haussé à nouveau à 15 livres en 1780. Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.667-691.

¹²⁸ René Moulinas, *L'imprimerie, la librairie et la presse à Avignon au XVIII^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1971, p.347.

¹²⁹ *Ibid.*, p.361.

presse périodique et tout particulièrement pour le *Courrier d'Avignon*, ce qui explique sans doute la forte présence qu'occupent les gazettes au sein de son journal.

Bien souvent, le répéteur de latin ne précise pas le nom de la ou des gazettes d'où il tire ses informations, parlant de « nouvelles publiques », de « feuilles publiques » ou de « papiers publics », notions qui regroupent plusieurs gazettes consultées par Barthès et dont il fait une version unique qu'il écrit dans son journal. La *Gazette de France* et le *Courrier d'Avignon* sont bien entendu les plus susceptibles d'être inclus dans cette liste. Avant sa suppression en 1748, la réimpression avignonnaise de la *Gazette d'Amsterdam* circulait à Toulouse, et son coût relativement faible de 24 livres faisait en sorte qu'elle devait être assez répandue dans cette ville¹³⁰. En 1759, le tarif des gazettes étrangères de Berne, Amsterdam, Utrecht, Leyde, La Haye, Bruxelles et de Cologne passe de 120 livres à 36 livres pour un abonnement d'un an, les rendant beaucoup plus accessibles, ce qui fait en sorte que certaines d'entre elles étaient peut-être lues par Barthès de temps à autre, bien qu'il nous est impossible de l'affirmer¹³¹.

Le répéteur de latin est informé de plusieurs décisions du gouvernement par l'intermédiaire de la publication des édits du roi et des arrêts du Conseil au son de trompe dans les carrefours de la ville. Barthès semble s'intéresser assez peu à la politique, mais mentionne plusieurs de ces arrêts, étant donné qu'ils ont une influence directe sur sa vie ou sur sa ville. Ainsi, de nouvelles impositions, la fermeture puis le rétablissement de l'hôtel de la monnaie de Toulouse ou l'expulsion des mendiants

¹³⁰ Pierre Rétat, dir., *La Gazette d'Amsterdam : miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, p.138.

¹³¹ Gilles Feyel, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p.706.

sont mentionnés par Barthès¹³². L'enregistrement d'édits du roi par le parlement de Toulouse informe aussi le répétiteur de latin des décisions du gouvernement.

Contrairement à Barbier et Hardy, les cérémonies de l'information semblent avoir informé Barthès de plusieurs événements de la guerre de Succession d'Autriche dans les premières années de son journal, soit jusqu'à ce qu'il commence à lire la presse périodique. Bien qu'il continue de mentionner les *Te Deum*, il est en principe déjà au courant de l'événement célébré avant la tenue de la cérémonie, même si à de très rares occasions il ne le mentionne pas. Ainsi, bien qu'en 1750 il ne sollicite que le *Te Deum* comme source d'information pour l'accouchement de la Dauphine, l'année suivante il écrit que la *Gazette* lui a appris la naissance du duc de Bourgogne avant la célébration du *Te Deum*¹³³. Le fait que les cérémonies de l'information soient devancées par la presse périodique n'est pas tellement surprenant, étant donné que la vitesse n'est pas la priorité de ces cérémonies, et que plusieurs contraintes en ralentissent l'exécution. Tout d'abord, une lettre du roi doit être rédigée puis envoyée aux différents évêques et archevêques du royaume, ce qui peut prendre jusqu'à deux jours dans certains cas¹³⁴. Par la suite, les prélats doivent rédiger un mandement puis l'envoyer aux différentes églises de leur diocèse, ce qu'ils font avec un zèle variable comme nous le rapporte Michèle Fogel, certains écrivant un texte entièrement neuf tandis que d'autres reprennent plus ou moins la lettre royale. À ces délais, il faut aussi ajouter que bien qu'à Paris les *Te Deum* ont lieu n'importe quel jour, le dimanche est préféré en province, ce qui cause ici aussi un allongement du délai. Bien que Barthès ne mentionne pratiquement jamais à quelle date il apprend un événement, il nous est

¹³² Voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.272-273, avril 1748, *Ibid.*, MS 700, p.11, 11 décembre 1750, et *Ibid.*, MS 702, p.134, juillet 1758.

¹³³ *Ibid.*, MS 700, p.4-5, septembre 1750 et *Ibid.*, MS 700, p.37, septembre 1751.

¹³⁴ Michèle Fogel, *op. cit.*, p.257-280.

possible d'estimer la différence entre le moment où il apprend une nouvelle et le jour de sa célébration, car il écrit alors deux articles différents, ainsi que la date de l'événement et celle de sa célébration. Il semble falloir au moins un mois entre le moment où un événement important pour la famille royale se produit et sa célébration à Toulouse, comme c'est le cas en 1757 pour la naissance du comte d'Artois¹³⁵. Cependant, à plusieurs occasions le laps de temps qui s'écoule entre l'annonce par la presse périodique et la célébration est considérable. Ainsi, Barthès apprend la naissance du duc de Berri à la fin août 1752 ou au début de septembre, mais ce n'est que le 17 décembre que sa naissance est célébrée¹³⁶. Le 12 juin, soit un jour avant son sacre, le roi envoie à Toulouse une lettre ordonnant aux capitouls de célébrer l'événement, ce qui est fait le 21 juillet¹³⁷. Barthès a vraisemblablement pris connaissance du couronnement de Louis XVI à la fin juin. La distance a un effet certain sur la circulation de l'information de Paris à Toulouse, mais elle n'explique pas entièrement la mise sur papier de ces nouvelles par ces diaristes, les goûts personnels de Barthès jouant aussi un rôle. Pour bien voir la différence du rapport à l'information entre ces deux villes, nous allons procéder à l'étude de deux cas précis.

3.4. Le coup de poignard de Damiens (1757) et la mort de Louis XV (1774) tels que vus par les journaux des auteurs.

Ces deux événements exceptionnels ont été choisis afin de comparer la façon dont ces deux nouvelles parviennent jusqu'aux diaristes et la façon dont elles sont rapportées. Hardy ne mentionnant pas l'attentat de Damiens, nous comparerons la façon dont Barbier et Barthès rapportent cette tentative d'assassinat, tandis que la mort de Louis XV sera vue à travers les journaux de Hardy et Barthès. L'avocat nous

¹³⁵ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.114, octobre et novembre 1757.

¹³⁶ *Ibid.*, MS 702, p.17 et 21-22, août et décembre 1752.

¹³⁷ *Ibid.*, MS 705, p.71-72 et 77-78, juin et juillet 1774.

rapporte que la nouvelle de la tentative d'assassinat du roi par Damiens le mercredi 5 janvier 1757, survenue vers 6 heures du soir, était connue 3 heures plus tard à Paris, plusieurs nobles en ayant été informés par courrier, et se rendant dès ce moment à Versailles¹³⁸. Leurs domestiques ont répandu la rumeur durant la nuit, faisant en sorte que la nouvelle était connue dès le matin du 6 janvier. Bien qu'exceptionnelle, cette situation montre à nouveau ce que nous avons évoqué plus haut, soit l'influence de la présence de nobles et de ministres à Paris sur la circulation des rumeurs, ainsi que le rôle particulier de leurs domestiques dans ce processus. La première nouvelle qui circule le jeudi matin est l'assassinat de Louis XV par un coup de couteau. Dans cet état d'incertitude, Barbier envoie quatre fois ses domestiques aux nouvelles au Palais de justice, à l'Hôtel de Ville et à la poste, y apprenant toujours des nouvelles réconfortantes sur l'état du roi. Des bulletins de santé du roi sont affichés à la porte de l'Hôtel de Ville jusqu'au samedi 8, mais comme nous l'avons évoqué plus haut, les Parisiens ont tendance à se méfier du contenu de ces bulletins, faisant en sorte que la rumeur demeure le média le plus important durant ces quelques jours d'incertitude. Le 6 janvier au soir, les bruits publics assurent que l'attentat n'a pas été mortel, et on ne se fait plus aucune inquiétude pour la santé de Louis XV à partir du lendemain, bien que les prières de 40 heures continuent jusqu'au dimanche 9 janvier. Comme nous le rapporte Barbier, dès que les nouvelles sur la santé du roi se sont faites plus rassurantes, le public s'est mis à chercher des coupables, y voyant les Anglais et les jésuites comme auteurs potentiels de la tentative d'assassinat derrière la main de Damiens. Barbier s'intéresse par la suite au procès, où il voit l'influence du jansénisme dans l'action de Damiens, avant de finalement traiter du supplice du régicide¹³⁹. La presse n'est pratiquement pas évoquée par Barbier dans les quelques

¹³⁸ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol. 6, p.424-440, janvier 1757.

¹³⁹ Ce schéma correspond en bonne partie à celui de Claude Labrosse sur le traitement par les gazettes de cet attentat. En effet, bien que Damiens soit l'objet des rumeurs dès le début de l'attentat, la principale préoccupation est alors la santé du roi. Une fois la survie du roi assurée, la personne de Damiens prend une plus grande place dans les rumeurs rapportées par Barbier. Voir Claude Labrosse,

jours qui suivent l'attentat, outre deux mentions de la *Gazette*. La première mention est une critique de l'avocat envers un article de ce journal, sur laquelle nous reviendrons, puis il mentionne que dans le même numéro est présente une description de l'arme, soit un couteau à deux lames.

La critique émise par Barbier envers la *Gazette* est très importante pour notre démarche, car il mentionne que l'édition du 7 janvier de ce journal transmet la nouvelle de l'attentat sans spécifier que le roi est en santé, tandis qu'à Paris cette nouvelle est connue de tous. Soulignons que les Parisiens qui ont écrit de bonne foi à leur famille et connaissances en province pour les informer de la mort du roi le jeudi ont contribué à répandre la nouvelle de la mort du roi, et que la *Gazette*, plutôt que d'infirmer cette nouvelle contribue à en augmenter la force. Ce faisant, il n'est pas surprenant que Barthès rapporte dans un premier temps la nouvelle de l'assassinat de Louis XV¹⁴⁰. Le répéteur de latin a plusieurs détails sur l'événement, et son récit s'apparente énormément à celui que Barbier recopie en bonne partie de la *Gazette de France*, ce qui nous permet d'être à peu près certains que c'est de cette gazette que Barthès tire ses informations¹⁴¹. La nouvelle de la santé du roi arrive plus tard, sans que le répéteur de latin n'en spécifie la date exacte ni la source, et est suivie de célébrations dans la ville. Il s'agit peut-être d'ailleurs d'un courrier officiel demandant la célébration de la santé du roi. Bien que présent avant l'annonce de la nouvelle de la santé du roi, la façon dont est écrit le signalement de Damiens laisse supposer qu'il a été rédigé après que la vie du roi soit considérée hors de danger par les Toulousains, étant donné que la description mentionne que l'assassin a été arrêté

« Chapitre 1 : Le récit des gazettes », dans Pierre Rétat et Jean Sgard, *dir.*, *L'Attentat de Damiens, discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p.19.

¹⁴⁰ Pour cette section voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.93-104, janvier 1757.

¹⁴¹ Voir *Ibid.*, MS 702, p.93-94, janvier 1757, et Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.6, p.427-428, janvier 1757.

le 18 janvier en vertu d'ordres du roi. Ensuite sont écrits plusieurs détails sur Damiens, c'est-à-dire qu'il est originaire de l'Artois, qu'il est domestique et qu'il a une femme et une fille. Il est aussi rapporté le nom de quelques-uns de ses employeurs. Aucun détail du procès n'est mentionné par le répétiteur de latin. Barthès termine le récit de l'affaire du coup de poignard de Damiens avec le supplice du régicide, sans mentionner d'où il tire cette nouvelle, mais vraisemblablement d'un média imprimé. La distance entre les deux villes influence la circulation de l'information, car tandis que Barbier sollicite surtout la rumeur, Barthès a principalement recours à la presse pour s'informer, mais soulignons que la nouvelle de la santé du roi a pu être acheminée par la correspondance ou par un courrier officiel.

La maladie et la mort de Louis XV en 1774 est aussi un épisode éclairant sur la circulation de l'information au XVIII^e siècle. Hardy apprend dès le 28 avril 1774 que le roi a eu un malaise deux jours auparavant¹⁴². Le 29 circule un bruit que la maladie du roi est sérieuse, bruit confirmé le lendemain matin par les cloches de Notre-Dame de Paris. À partir du 2 mai, deux bulletins de santé du roi sont rendus publics chaque jour, un le matin et un le soir. Comme c'est habituellement le cas, ces bulletins ne sont pas toujours pris au sérieux par le public parisien, et les rumeurs continuent de circuler. Ainsi, un faux bruit voulant que le roi a reçu les derniers sacrements est rapporté par Hardy le 6 mai. Le lendemain matin à sept heures le roi reçoit le saint viatique, et Hardy l'apprend le soir. Le même jour une fausse nouvelle voulant que la comtesse du Barry soit exilée circule à Paris. Le 8 mai, malgré le ton assez modéré des bulletins de santé, le libraire lit entre les lignes et déduit que Louis XV est dans un état critique. Le lendemain, des fausses nouvelles circulent selon lesquelles le roi est mort. Le 10 mai, Hardy apprend que le roi a reçu l'extrême

¹⁴² Pour cette section voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 28 avril-10 mai 1774.

onction. Le même jour, le duc de Brissac arrive de Versailles et annonce à son hôtel vers cinq heures de l'après-midi que Louis XV est mort deux heures auparavant, tandis le duc de Chartres fait de même à peu près à cette heure au Palais-Royal. La rumeur est répandue partout dans Paris vers huit heures et demie du soir.

Pour ce qui est de Toulouse, Barthès apprend la maladie du roi le 6 ou 7 mai, probablement par l'ébrulement d'un courrier qui demandait d'amorcer les prières de 40 heures, ce qui est fait à partir du 7 mai¹⁴³. Avant que la troisième série de prières ne soit complétée, Toulouse apprend que Louis XV n'est plus, vraisemblablement par l'entremise de la rumeur. La nouvelle de la mort du roi serait parvenue à Toulouse autour du 11 ou 12 mai, mais plus probablement le 12, soit environ deux jours après la mort du roi, ce qui contraste avec les autres délais observés. En effet, si la nouvelle a été connue le 12 à Toulouse, elle aurait voyagé environ 300 kilomètres par jour. Il est possible qu'une des fausses nouvelles annonçant la mort du roi le 8 ou 9 mai ait été colportée à Toulouse et s'y soit répandue. Un délai de deux jours peut aussi être véridique, étant donné que les rumeurs jugées plus importantes sont transmises plus rapidement que les autres par les individus, et comme le disait Braudel, « les grandes nouvelles ont des ailes »¹⁴⁴. De plus, ce délai se compare à celui que met Toulouse en 1791 pour être informée de la fuite du roi, qui est connue le 21 à Paris et le 24 dans la capitale du Languedoc, d'autant plus qu'un courrier spécial a peut-être été envoyé pour informer les villes du royaume de la mort de Louis XV¹⁴⁵. Le délai de 300 kilomètres par jour se rapproche de celui de 1544, où en deux jours la nouvelle de la naissance d'un petit-fils de François 1^{er} s'est répandue de Fontainebleau à Lyon,

¹⁴³ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 705, p.21-22, mai 1774.

¹⁴⁴ Voir Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Collin, 1966, v. 1, p.330, Jean-Noël Kapferer, *op. cit.*, p.72-73 et François Ploux, *op. cit.*, p.122.

¹⁴⁵ Guy Arbellot et Bernard Lepetit, *op. cit.*, p.71.

située à 420 kilomètres l'une de l'autre, soit un peu plus de 200 kilomètres par jour¹⁴⁶. Plus de deux siècles après la transmission de cette nouvelle, avec l'amélioration des routes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et dans une circonstance aussi importante que la mort du roi, ce temps de transmission de la nouvelle nous paraît plausible.

Si on compare la façon dont Hardy rapporte les événements menant à la mort de Louis XV à celle de Barthès, on voit que le premier suit l'état de santé du roi de jour en jour, tandis que le second ne rapporte que la maladie et la mort du roi, étant donné la distance séparant Toulouse de Versailles. L'appréciation que les deux diaristes ont du monarque est aussi intéressante. Tandis que Barthès se livre à un grand éloge du roi, qu'il reprend sans doute d'un journal, vantant ses vertus et disant que son peuple l'aimait, Hardy est beaucoup plus mitigé. En effet, dès le 9 mai, le libraire rapporte une rumeur selon laquelle le roi aurait eu la petite vérole lors d'une rencontre galante avec une fille de 16 ans que lui a procurée la comtesse du Barry, ce qui montre qu'il est disposé à donner crédit à des bruits qui n'avantagent pas du tout le roi, une connaissance plus grande de sa vie privée et une désacralisation de sa personne. Le 11 mai, Hardy rapporte des propos tenus sur la mort du roi ainsi que le sentiment de joie du peuple du changement de monarque, le libraire ajoutant que Louis XV était un :

prince naturellement bon, mais faible et devenu malheureusement depuis un grand nombre d'années le triste jouet d'une passion désordonnée pour les femmes qui lui avait été inspirée par d'infâmes courtisans, intéressés à le dégouter du travail pour devenir eux-mêmes plus puissants en feignant de se rendre plus utiles (...)¹⁴⁷

¹⁴⁶ Fernand Braudel, *op. cit.*, p.339.

¹⁴⁷ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 11 mai 1774.

Ce jugement critique de Hardy envers le feu roi est très loin de l'éloge sans réserve de Barthès, et témoigne d'une plus grande connaissance de la vie privée du roi, ce qui est totalement absent du journal du répétiteur de latin, ce dernier étant coupé des rumeurs parisiennes et n'ayant pas recours aux nouvelles à la main et aux libelles comme nous l'avons vu.

3.5 Conclusion

Malgré la présence de plusieurs médias différents à Paris, la rumeur occupe une place centrale, que l'apparition d'un quotidien en 1777 ne fait que modifier partiellement. La plupart du temps plus rapide que les autres véhicules de transmission de la nouvelle, les bruits publics traitent de sujets que n'abordent pas les autres médias. Barbier et Hardy sont conscients de la liberté parfois très limitée de certains véhicules de transmission de la nouvelle et ils sont souvent portés à croire la rumeur, qui fournit une explication différente. C'est en ce sens que la *Gazette* est considérée comme fiable par le libraire et l'avocat, mais que conscients que le ministère peut influencer la façon dont les nouvelles sont rapportées, les diaristes sollicitent tout de même des rumeurs complétant ou allant dans un sens contraire aux nouvelles présentes dans ce journal. Bien que plus présente en temps d'incertitude, la rumeur a aussi une fonction de « média oral », transmettant à plusieurs occasions des nouvelles de façon relativement objective, ou sinon s'appuyant sur une observation afin de tirer des conclusions parfois farfelues, parfois justes.

L'analyse du rapport à l'information de Barthès a fait ressortir l'importance capitale de la distance, qui rend plus difficile la transmission de la nouvelle en provenance de Paris par des voyageurs. Néanmoins, des lieux publics toulousains sont susceptibles de propager des rumeurs en provenance de la capitale, mais Barthès ne les fréquente pas. Cependant, il prend parfois connaissance de nouvelles en provenance de la capitale par la correspondance, auquel il a accès par l'intermédiaire

de son réseau de sociabilité. Il est le plus souvent informé des nouvelles parisiennes par l'entremise de la presse, pour laquelle il a un véritable amour. La publication informe aussi le répétiteur de latin de diverses décisions du gouvernement, tandis que les cérémonies de l'information ne sont pas un média pour lui, sachant déjà les événements célébrés.

CHAPITRE IV

LES NOUVELLES DES PROVINCES FRANÇAISES ET DU RESTE DE L'EUROPE

4.1 Introduction

Au sein des journaux des trois diaristes, les nouvelles du reste de la France et de l'Europe se distinguent de celles en provenance de Paris et Versailles. Les véhicules de transmission de la nouvelle sollicités, la quantité de nouvelles et les thèmes de celles-ci sont bien différents. Barbier n'évoquant que très peu le reste de la France, et pratiquement pas l'Europe, sauf en temps de guerre, ce chapitre se concentre sur Hardy et Barthès. Nous verrons tout d'abord la relation de ce dernier avec les nouvelles de sa ville, avant de nous intéresser au reste de la France pour lui et Hardy, puis à l'Europe de la même façon. Les échanges économiques de Paris et Toulouse, l'origine géographique des nouveaux habitants et les endroits où les nouvelles pouvaient être diffusées attireront aussi notre regard¹. Notre analyse a aussi pour but de faire ressortir les « niveaux de lecture » des différents auteurs envers l'ensemble médiatique qui leur est offert, c'est-à-dire ce qui motive leur choix de mettre sur papier une nouvelle plutôt qu'une autre, ainsi que l'usage plus fréquent d'un média ou type de média qu'ils font.

¹ Nous nous inspirerons à ce sujet des travaux d'Adam Fox évoqués au chapitre précédent. Voir Adam Fox, *Oral and Literate Culture in England, 1500-1700*, Oxford, Clarendon Press, 2000, 497 p.

4.2 Les nouvelles du reste de la France

4.2.1 *Barthès et les nouvelles en provenance de Toulouse*

Tout comme pour Barbier et Hardy lorsqu'ils parlent de leur propre ville, les nouvelles qui se sont produites à Toulouse et que Barthès met sur papier lui parviennent le plus souvent par l'entremise de la rumeur. Malheureusement, il ne mentionne pas les personnes qui lui ont transmis ces bruits publics. Ses parents, amis et collègues devaient sans doute l'informer de divers événements qui s'étaient produits dans sa ville. Il est aussi possible que sachant qu'il tenait un journal, son réseau de sociabilité était plus porté à lui divulguer des nouvelles pour alimenter son manuscrit, comme le faisait l'entourage de Chavatte avec ce dernier et comme ce fut peut-être le cas avec les proches de Barbier et Hardy². Barthès était aussi témoin de certaines nouvelles qu'il rapporte dans son journal, se déplaçant pour aller voir de ses propres yeux lorsqu'une nouvelle faisait sensation à Toulouse. Ainsi, lorsqu'une tombe est découverte lors de l'élargissement du canal en 1772, Barthès écrit : « (...) bien des curieux y ont été p^r le visiter, j'y ai été comme les autres (...) »³. À cet endroit il ne se contente pas de recueillir les bruits publics, mais discute avec les gens présents des hypothèses qui circulent. De ces suppositions il est conclu par les Toulousains rassemblés devant le tombeau qu'il s'agit du corps d'un riche huguenot, ceux-ci se faisant autrefois inhumés à cet endroit. Néanmoins, Barthès ne se rend pas à tous les événements qui rassemblent beaucoup de gens, certains divertissements étant jugés de façon très dure par lui. C'est le cas en 1764 à propos d'une course de chevaux, puis, quelques jours plus tard, au sujet d'une course de canots, où il critique

² Alain Lottin, *Chavatte ouvrier lillois : un contemporain de Louis XIV*, Paris, Flammarion, 1979, p.36.

³ Pierre Barthès, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, MS 704, p.177-178, avril 1772.

ces événements ainsi que les personnes qui y ont assistés⁴. Néanmoins, Barthès rapporte avec beaucoup de détails le déroulement de ces deux journées.

Les nouvelles toulousaines que Barthès rapporte s'apparentent à celles mises sur papier par Barbier et Hardy à propos de Paris, c'est-à-dire qu'il écrit des faits divers, des exécutions publiques, des arrêts du parlement, des cérémonies publiques ainsi que la réalisation d'ouvrages d'embellissements urbains. Bien que Toulouse soit une ville parlementaire tout comme Paris, Barthès porte moins attention aux décisions politiques du parlement de sa ville, que Barbier et Hardy envers le Parlement. Le répétiteur de latin s'intéresse cependant plus à la politique toulousaine qu'à la politique du gouvernement royal. Il rapporte non seulement des arrêts du parlement de Toulouse, mais aussi des ordonnances émises par les capitouls et publiées à son de trompette. Ces décisions touchent divers aspects de la vie citadine, celles-ci annonçant par exemple l'expulsion des mendiants, l'augmentation du prix du pain ou l'autorisation de travailler durant la Pentecôte⁵. Les ordonnances des capitouls sont souvent publiées suite à un ordre du Conseil du roi ou du parlement de Toulouse. Barthès ne recopie pas les arrêts du parlement de Toulouse et les ordonnances des capitouls, mais les résume, dans le but de ne pas surcharger son journal⁶.

Les nouvelles en provenance de Toulouse devaient parvenir à Barthès relativement rapidement, étant transmises par voie orale ou sinon par l'entremise des

⁴ *Ibid.*, MS 703, p.194-196, juillet 1767.

⁵ *Ibid.*, MS 699, p.234-235, avril 1747, *Ibid.*, MS 705, p.156-157, juin 1778 et *Ibid.*, MS 705, p.157-158.

⁶ Après ce résumé, Barthès fait référence à l'imprimeur qui a produit l'arrêt afin que son lecteur s'y réfère. C'est par exemple le cas en septembre 1763, où il mentionne que deux arrêts du Grand Conseil ont été imprimés chez la veuve le Camus et invite le lecteur à s'y référer. Voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 703, p.143.

imprimés du parlement ou de la ville. Bien qu'il ne nous soit pas possible de faire une analyse plus poussée à ce sujet comme nous l'avons fait pour Hardy, le délai de transmission des nouvelles devait varier entre quelques heures et quelques jours, tout dépendant du type de nouvelle et du média transmettant celle-ci. Soulignons que comme Toulouse est moins étendue que la capitale, étant environ dix fois moins peuplée, la rumeur devait en théorie « traverser » la ville en moins de temps qu'à Paris. Cependant, il porte principalement son regard sur les nouvelles du quartier de la Dalbade, où il habite, les diverses nouvelles s'y produisant étant sans aucun doute plus importantes à ses yeux. Plusieurs similitudes rapprochent ainsi les journaux des trois diaristes, Barthès traitant principalement des nouvelles de sa ville qu'il a apprises par l'entremise de la rumeur, tout comme les deux Parisiens. De même que Barbier, Barthès ne mentionne pratiquement pas les villages autour de sa ville, ce qui les distingue de Hardy qui y laisse une place importante.

4.2.2 *Hardy et les nouvelles provenant du « Grand Paris »*

4.2.2.1 Flux d'échanges et de population entre Paris et sa région environnante

La notion de « Grand Paris » est non seulement pertinente du point de vue économique, mais l'est aussi en tant que zone distincte de transmission de la nouvelle, les nombreux échanges économiques entre la capitale et sa périphérie rendant possible la diffusion de rumeurs⁷. Avant de voir la place des villages franciliens au sein du journal de Paris, la nature des échanges entre Paris et ses environs mérite notre attention. Afin de favoriser l'approvisionnement de la capitale par ses campagnes, les routes menant aux villages de la région parisienne sont en meilleur état comparativement à des chemins semblables dans le reste du royaume⁸. L'Île-de-

⁷ Ce terme correspond à environ 35 kilomètres autour de Paris. Voir les figures 4.4 et 4.5.

⁸ Robert Muchembled, *Histoire du grand Paris : de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Perrin, 2009, p.294, p.800 et p.816.

France fournit plus de nourriture à la capitale que les autres provinces, recevant 30% de l'argent de la population parisienne destinée à cet effet. La production alimentaire des campagnes autour de la capitale est assez variée et on peut tisser quelques traits généraux à ce sujet. Directement autour de Paris, il y a des jardins maraîchers, qui sont entretenus par des paysans de la région. Tandis que la plaine au nord-est de Paris est consacrée aux grains, on cultive plutôt la vigne et les fruits dans les vallées de l'est, du nord-ouest et d'une partie de l'ouest de la capitale. Des producteurs maraîchers sont quant à eux installés au nord et au sud de Paris, et la production de fruits et de légumes varie selon les villages⁹.

Plusieurs petits producteurs se rendaient eux-mêmes à Paris pour vendre leurs denrées, soit en gros à des marchands de la capitale, ou au détail à des consommateurs parisiens¹⁰. Certains producteurs, comme les arboriculteurs de la banlieue est de la capitale, se consacraient presque exclusivement à certains aliments, et faisaient des voyages quotidiens à la capitale au moment des récoltes. D'autres paysans franciliens y vendaient plutôt des « menues denrées » produites à plus petite échelle et se rendaient ainsi plus irrégulièrement à Paris¹¹. En fréquentant la Halle, les Parisiens pouvaient ainsi prendre contact avec des paysans franciliens de qui ils pouvaient apprendre des nouvelles de leur village. Les relations entre les marchands de farine et les boulangers parisiens semblent avoir été souvent étroites, certains se

⁹ Par exemple, tandis que l'Haÿ-les-Roses fournit des haricots à Paris, Saint-Denis des choux et des oignons, Ménilmontant y achemine des asperges. Du côté des fruits, Sceaux produit des cerises, groseilles et noix, tandis que Massy alimente Paris en pommes et poires. Voir Reynald Abad, *Le grand marché : l'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2002, p. 627, p.657-668 et surtout les cartes aux p.660 et 666.

¹⁰ *Ibid.*, p.671-672.

¹¹ En plus de fruits et légumes, ils vendaient des œufs, du lait, du beurre, des animaux de basse-cour, des petits bestiaux et des articles d'épicerie.

nommant mutuellement parrains de leurs enfants¹². Se rencontrant dans les tavernes autour de la Halle, ils ne se contentaient pas de parler affaire, mais discutaient aussi, et ne manquaient pas sans doute de diffuser des nouvelles d'un côté comme de l'autre, faisant en sorte que le boulanger pouvait les transmettre à son tour à ses clients parisiens, tandis que le meunier pouvait diffuser des nouvelles de la capitale à son retour au village.

Inversement, d'importants marchés locaux attiraient une clientèle parisienne, qui est susceptible d'avoir ramené avec elle des nouvelles en même temps que des bestiaux ou des aliments. Les marchés de Poissy et de Sceaux vendaient l'essentiel des bœufs et moutons consommés à Paris¹³. Certains marchés locaux drainaient quant à eux une marchandise spécifique des régions voisines puis les réexpédiaient à Paris. C'est ce que Pontoise faisait avec ses fameux veaux de rivière, en plus d'acheminer à Paris du beurre, tout comme le faisait Saint-Germain-en-Laye avec cette dernière denrée. Certains boulangers parisiens s'approvisionnaient auprès d'importants marchés de blé de la région, tel celui de Versailles que nous avons évoqué précédemment, mais aussi ceux de Gonesse et Dammartin-en-Goële¹⁴. Celui de Pontoise était aussi fréquenté, bien que dans celui-ci la vente de farine était plus importante que la vente de grains. D'autres marchés de moins grande envergure approvisionnaient eux aussi la capitale en blé, les plus près de la ville étant Saint-Denis au Nord, Sceaux au Sud, Nogent-le-Roi à l'Est, et Saint-Germain-en-Laye au Nord-Ouest.

¹² Steven Kaplan, *Les ventres de Paris : Pouvoir et approvisionnement dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1988, p.293-298.

¹³ Reynald Abad, *op. cit.*, p.127 et p.700.

¹⁴ *Ibid.*, p.71 et p.78.

Ce faisant, des liens économiques importants unissent Paris à sa périphérie, des Franciliens apportant des marchandises à Paris tandis que des Parisiens achètent des aliments et des bestiaux dans des marchés de la périphérie de la ville. À cette relation économique, on doit aussi ajouter des liens personnels, les Franciliens d'origine étant le groupe de migrants le plus important installé dans la capitale, regroupant 15% des nouveaux Parisiens¹⁵. Aussi, il faut prendre en compte les déplacements de Parisiens vers des lieux de villégiature, plusieurs bourgeois ayant une maison dans la campagne environnant la capitale et y passant le dimanche¹⁶. Hardy était quant à lui à Saint-Cloud pendant une partie de l'été, dans une maison louée par sa belle-mère. Afin de pouvoir bien analyser la présence des nouvelles de la région parisienne dans le journal de Hardy, nous allons porter une attention particulière aux événements retenus qui proviennent de Saint-Cloud.

4.2.2.2 Les nouvelles en provenance du Grand Paris dans le journal de Hardy

Les nouvelles d'Île-de-France, si on excepte du compte Versailles et Paris, sont présentes dans 16 % des entrées du journal de Hardy, dont presque le tiers ont rapport à Saint-Cloud. Bien qu'il ne spécifie pas avec exactitude la durée de ses séjours, il semble être revenu périodiquement à Paris, y donnant de temps à autre des indices de sa présence¹⁷. Lorsqu'il est à Saint-Cloud, le libraire y apprend quelques événements en provenance de Paris ou Versailles, qu'il aurait de toute façon mis sur

¹⁵ *Ibid.*, p.35.

¹⁶ Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, [sans nom], 1783, t. 4, chapitre 331, p.163.

¹⁷ Par exemple, il est à Saint-Cloud le 11 juin 1774, et écrit être présent à la procession du recteur de l'Université le 20 juin. Bien qu'il n'écrive pas la durée de ces séjours, Hardy passe au moins une partie de la belle saison à Saint-Cloud, soit quelque part entre la mi-mai jusqu'à la fin septembre. Exceptionnellement, il était présent à Saint-Cloud le 5 octobre 1774, mais c'était pour y entendre le premier prêche du curé Mayer. Voir Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, manuscrits français, 6681, 11 juin 1774, 20 juin 1774, 18 mai 1774, 30 septembre 1774 et 5 octobre 1774.

papier¹⁸, mais aussi une majorité de nouvelles qui se sont produites dans ce village. Ces événements rapportés tournent autour de deux thèmes principaux, soit les péripéties du combat entre Mayer et l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, ainsi que les nouvelles apprises par Hardy alors qu'il fréquente les promenades du parc de Saint-Cloud. Mayer a été pourvu en 1763 de la cure civile de Saint-Cloud, mais l'archevêque refuse alors de le nommer curé étant donné qu'il est janséniste. Une longue bataille juridique oppose alors les deux hommes, et se termine par la victoire du premier en 1777. Les liens entre Hardy et Mayer reposent sur leur partage de la même doctrine religieuse¹⁹. Le libraire mentionne aussi ses promenades dans le parc de Saint-Cloud, lieu où il peut capter des bruits publics, comme nous l'avons évoqué, ainsi qu'observer la présence de personnages importants²⁰. C'est souvent à cet endroit qu'il apprend les nouvelles de Paris, par la présence de gens en provenance de la capitale, ou par la diffusion du contenu de lettres de la capitale par l'intermédiaire de la rumeur.

Les nouvelles des environs de la capitale sont très majoritairement rapportées par l'entremise de la rumeur, comme l'indique la figure 4.1²¹. La part occupée par le *Journal de Paris* s'explique par les cinq mentions que ce quotidien fait d'un

¹⁸ Il rapporte par exemple une rumeur sur l'inoculation de Louis XVI et la nouvelle de la maladie des tantes de ce monarque. Voir *Ibid.*, 6681, 25 juin 1774 et 18 mai 1774.

¹⁹ Bien que le libraire ne l'écrive jamais textuellement, cela est fortement sous-entendu, ne serait-ce que la lutte acharnée que lui livre l'archevêque de Paris. Un autre indice important est la présence de l'abbé Lottin lorsque Mayer prend possession de la cure de Saint-Cloud, ecclésiastique janséniste dont la présence est critiquée par les chanoines de Saint-Cloud. Voir *Ibid.*, 6683, 2 octobre 1777.

²⁰ Il est ainsi témoin, par exemple, de la présence de la reine et du duc d'Orléans. Voir *Ibid.*, 6683, 8 septembre 1777, 6681 25 juin 1774 et 24 août 1774.

²¹ Contrairement à notre définition du chapitre précédent qui englobait les fausses nouvelles peu importe leur origine géographique, dans le but de nous intéresser à la géographie de l'information des journaux de Barthès et Hardy, nous avons cherché dans ce présent chapitre à prendre en compte uniquement les nouvelles qui ont été diffusées, depuis un lieu d'origine extérieur à Paris et Versailles pour Hardy, et Toulouse pour Barthès.

éboulement s'étant produit le 27 juillet 1777 à la carrière de Ménilmontant, située très près de Paris, et où les corps sont progressivement retrouvés jusqu'au 16 août. Bien que le libraire soit informé par la rumeur de la nouvelle de l'éboulement, c'est avec ce quotidien qu'il apprend l'avancement des fouilles. Ce faisant, les environs de Paris sont une zone où la rumeur circule très bien, ce qui est sans doute lié à la fréquence et à l'importance des échanges économiques entre la capitale et sa périphérie. Il est à cet effet malheureux que Hardy ne mentionne pas où il a appris ces rumeurs. Les figures 4.2 et 4.3 montrent quant à elles les thèmes des nouvelles provenant du Grand Paris, le premier graphique incluant toutes les villes, sauf Paris et Versailles, tandis que le second exclut aussi Saint-Cloud. On voit que d'un côté la majorité des nouvelles du reste de l'Île-de-France sont des faits divers, et minoritairement des nouvelles du clergé, tandis que les nouvelles à propos de Saint-Cloud sont plutôt liées au combat de Mayer contre l'archevêque ainsi qu'à des décisions gouvernementales et à des membres de la famille royale.

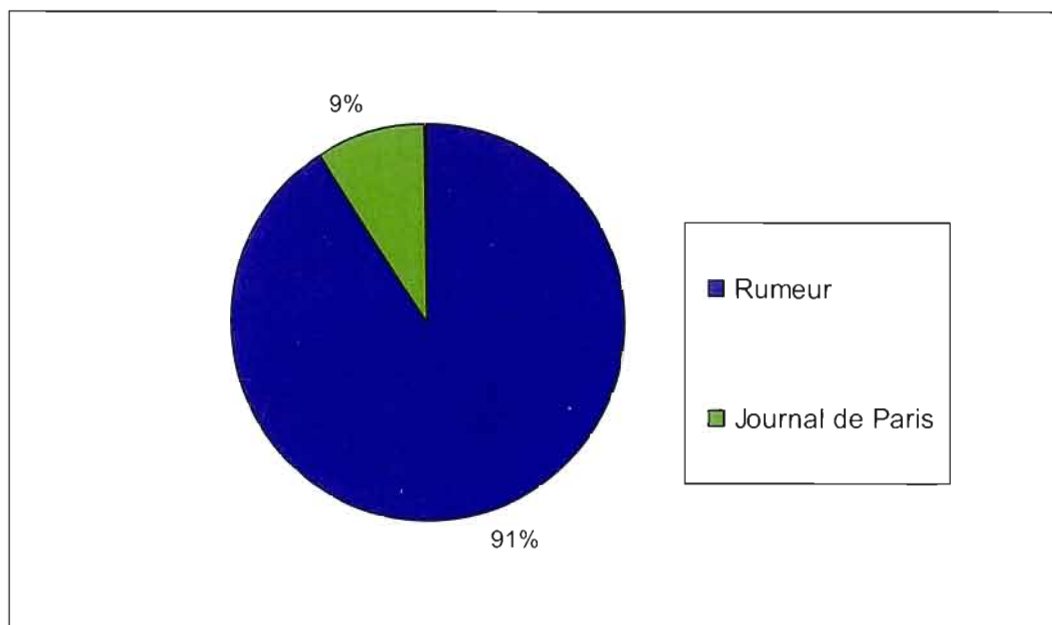


Figure 4-1- Médias utilisés par Hardy lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance des villes du Grand Paris (1753-1780).

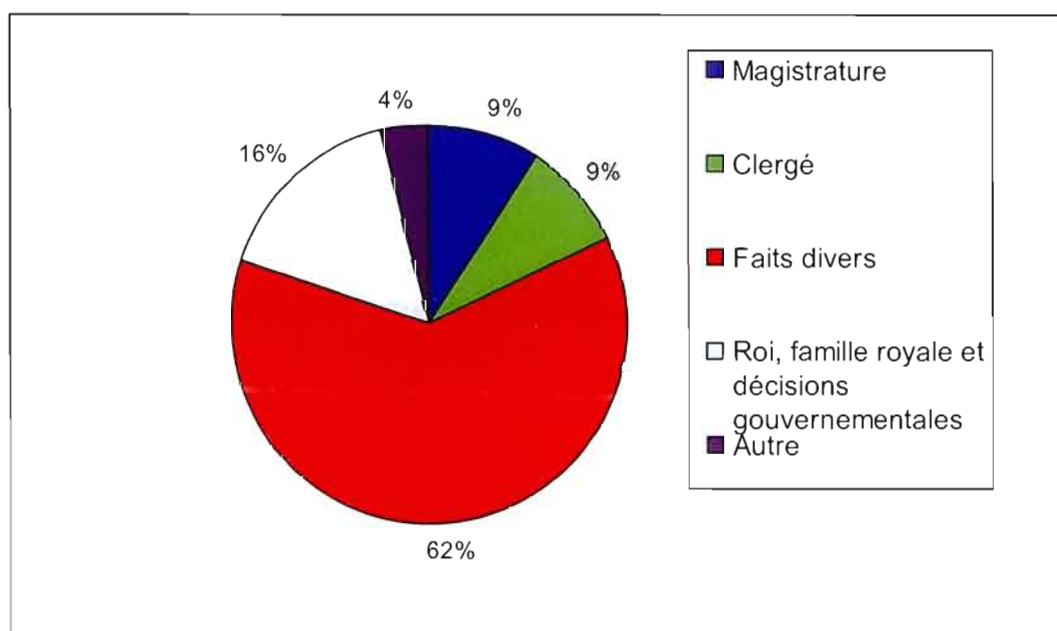


Figure 4-2 - Thèmes des nouvelles du Grand Paris dans le journal de Hardy (1753-1780).

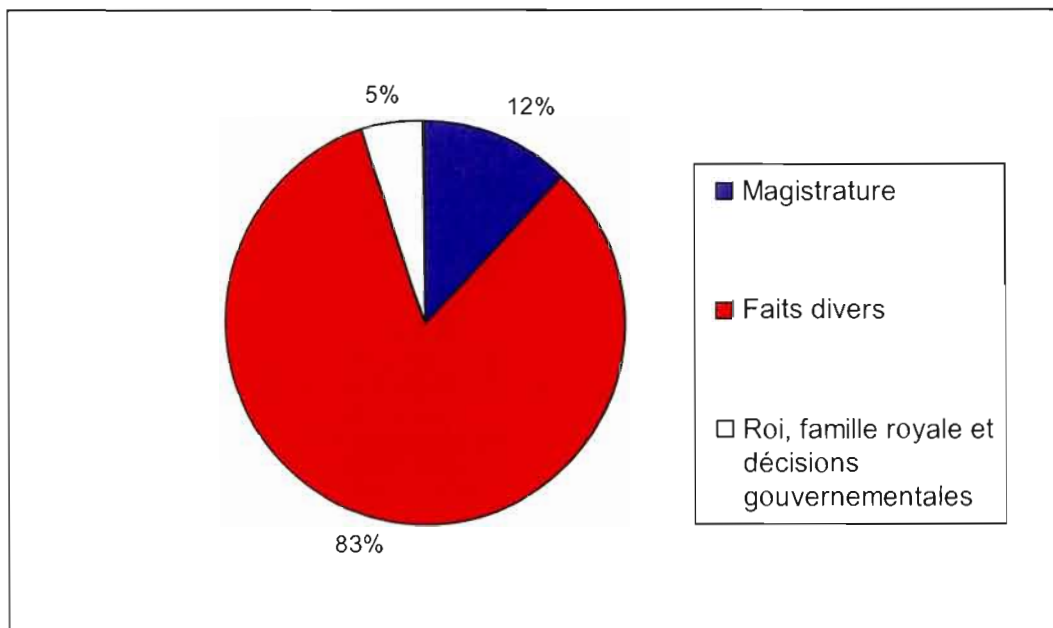


Figure 4-3 - Thèmes des nouvelles du Grand Paris dans le journal de Hardy, en excluant celles provenant de Saint-Cloud (1753-1780).

Les faits divers de la région parisienne mis sur papier par le libraire sont principalement des meurtres, des émotions populaires, des incendies, ou encore des désastres naturels, tels des orages. Ces nouvelles s'apparentent grandement aux faits divers parisiens rapportés dans le journal, faisant en sorte que le Grand Paris est en quelque sorte pour Hardy un prolongement de la capitale. Cette hypothèse semble se vérifier dans la proportion importante des faits divers de la région parisienne au sein du journal, ceux-ci regroupant 40% de tous les faits divers du royaume de France rapportés par Hardy²². La forte proportion relative de faits divers en provenance du grand Paris que montre la figure 4.3 s'appuie par conséquent sur un réel intérêt du libraire pour ce type de nouvelles en provenance de la région parisienne, et non pas uniquement sur l'absence d'autres types de nouvelles, attribuables au faible poids démographique et politique de ces villes et villages. Nous verrons plus loin que les

²² Voir les figures 4.7 et 4.8.

faits divers sont moins rapportés dans son journal lorsqu'ils proviennent d'ailleurs en France et en Europe. Les nouvelles de la magistrature du Grand Paris s'apparentent à celles qui sont originaires de la capitale, c'est-à-dire qu'il s'agit de rumeurs du retour du Parlement et du discrédit ou de la disgrâce du chancelier, ainsi que la mort d'un avocat au Parlement.

Les figures 4.4 à 4.5 illustrent la géographie de l'information du Grand Paris telle que rapportée au sein du journal de Hardy²³. Ces cartes montrent la provenance des nouvelles, et on constate que la grande majorité des villes ne fournissent qu'une seule nouvelle. Le faible poids démographique de plusieurs villages peut expliquer cela, ces lieux étant moins propices à la « production » de nouvelles susceptibles d'intéresser le libraire. En effet, la seule ville de la région parisienne de plus de 10 000 habitants en 1780, outre Versailles, est Saint-Germain-en-Laye qui en compte environ 11 800²⁴. La présence de Hardy à Saint-Cloud une partie de l'été explique le grand nombre de nouvelles en provenance de ce village tandis que l'incident à la carrière de Ménilmontant fait en sorte que cette bourgade occupe la deuxième place. Marly, avec cinq mentions, et Choisy, avec deux, occupent une place particulière en tant que lieux où la cour séjourne, et d'où des rumeurs circulent jusqu'à Paris. C'est le cas pour deux rumeurs du retour de l'ancien Parlement et du discrédit du chancelier, qui proviennent de Marly, et d'une anecdote sur la bonté de Louis XVI qui a été colportée par un voyageur revenu de Choisy. Néanmoins, comme on le constate avec la figure 4.5, des faits divers émanent aussi de ces lieux, pouvant être diffusés par les nombreuses personnes attachées à des membres de la cour lors de leur retour à

²³ Voir la figure A.1, où chacune des villes mentionnées par Hardy sont nommées et situées. Le lecteur pourra se référer aux figures de l'appendice A pour les villes citées par Barthès et Hardy en France et en Europe.

²⁴ Cette ville comptait 13 400 habitants en 1793. Voir EHESS, *Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui*, 1999, <http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/>, consulté le 1^{er} août 2010.

Versailles, ou par des paysans de ces villes venus vendre des produits dans la capitale. Aussi, nous constatons la présence de nouvelles en provenance de marchés importants, tels ceux de Pontoise, de Sceaux, de Saint-Denis ainsi que de Saint-Germain-en-Laye. Il est intéressant de souligner que les seules mentions de nouvelles en provenance de Pontoise, Saint-Germain-en-Laye et de Saint-Denis ont lieu en mai 1775, à propos d'une émotion populaire durant la guerre des farines²⁵. Ces nouvelles ont pu être répandues rapidement dans la capitale, étant donné les fréquents voyages de plusieurs paysans franciliens vers Paris, et de nombreux boulangers et bouchers parisiens vers ces villes. L'endroit où passent les routes influence aussi la circulation des rumeurs, les voyageurs y colportant des nouvelles dont ils ont été témoins durant leur voyage. C'est le cas pour un particulier fréquentant la route de Dreux à Paris qui passe par Jouars-Pontchartrain, et qui rapporte avoir été témoin de la présence de soldats dans les marchés de cette dernière²⁶.

²⁵ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6682, 1^{er} mai 1775.

²⁶ *Ibid.*, 6682, 8 juillet 1775.

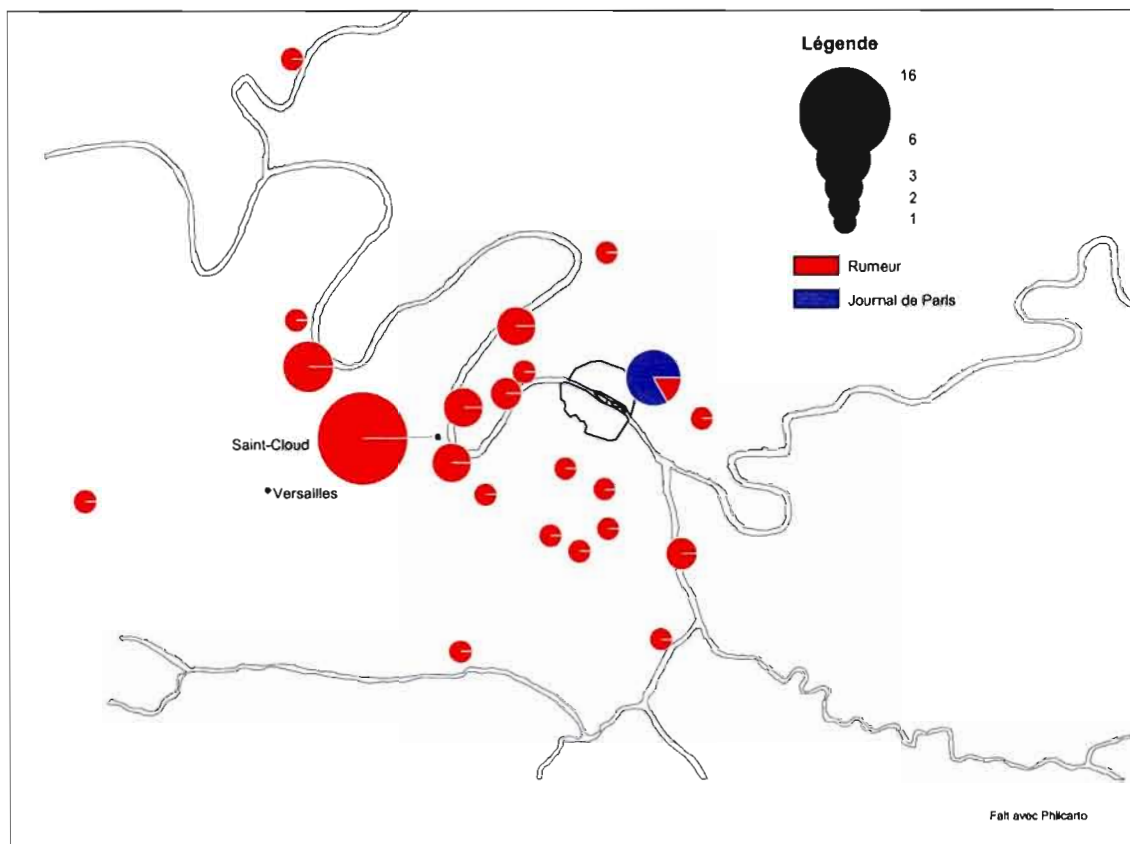


Figure 4-4 – Cartes des Médias utilisés par Hardy dans les nouvelles qu’il rapporte en provenance du Grand Paris (1753-1780).

Cependant, la présence de nouvelles en provenance des différents villages et villes de l’Île de France dans le journal de Hardy ne peut entièrement s’expliquer par la fréquence et l’ampleur de leurs échanges économiques avec la capitale. En effet, il doit tout d’abord se produire une « nouvelle » qui doit être diffusée oralement à Paris, et qui doit être jugée digne d’intérêt pour être répétée, et qui peut ainsi éventuellement parvenir aux oreilles du libraire. Ce hasard de diffusion et le choix du libraire de mettre sur papier ou non ces nouvelles influencent la géographie de l’information en provenance du Grand Paris. On pourrait être tenté de croire que le libraire avait un intérêt particulier pour les nouvelles se déroulant dans certains villages des environs de Saint-Cloud, au moment où il séjournait dans cette ville.

Cependant, malgré une certaine concentration de nouvelles en provenance de villages du Sud et de l'Ouest de la capitale, ces villages sont relativement peu nombreux en terme absolu. De plus, les nouvelles qui y sont rapportées sont présentes autant durant la belle saison que lors du reste de l'année, faisant en sorte que le libraire ne modifie pas ses intérêts en terme de nouvelles l'été. Cependant, de façon plus globale, les environs de Paris forment un prolongement de la capitale, étant donné la quantité importante de faits divers qui en provient, formant ainsi une zone distincte par rapport au reste de la France.

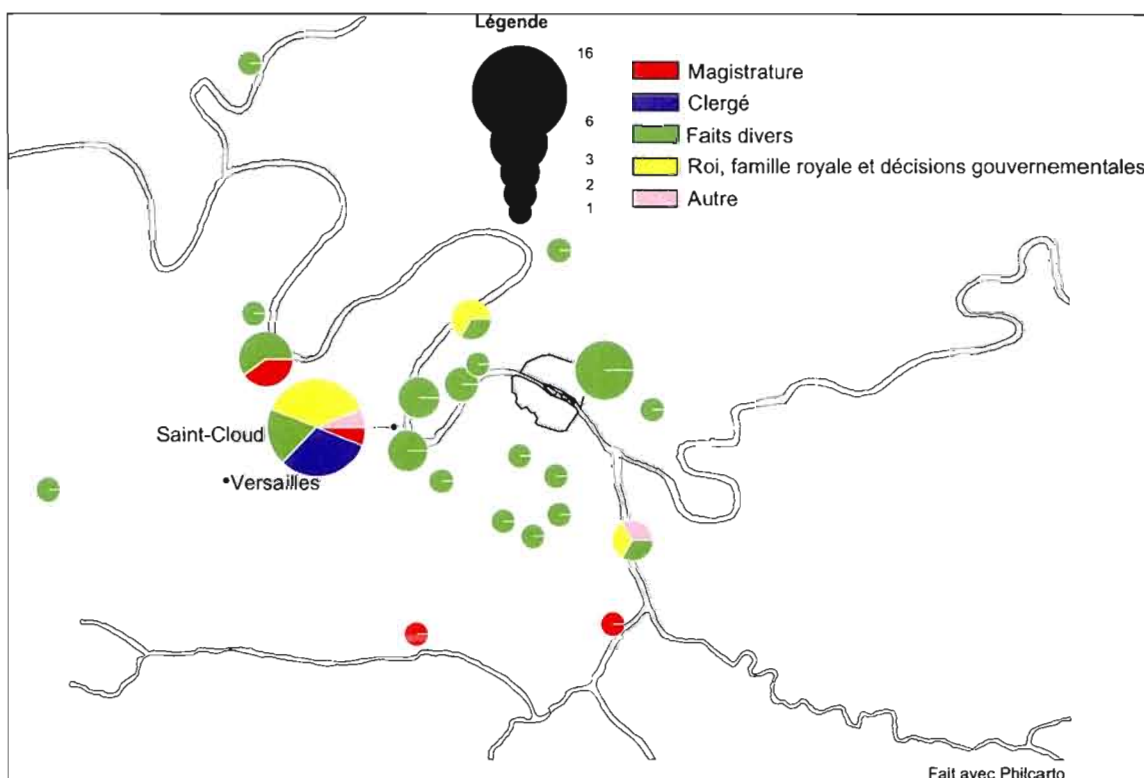


Figure 4-5 – Carte des thèmes des nouvelles rapportées dans le journal de Hardy en provenance des villes du Grand Paris (1753-1780).

4.3 Les nouvelles rapportées par Barthès et Hardy en provenance du reste de la France

Bien que centrés tous trois sur leur propre ville, Barbier, Hardy et Barthès mettent tout de même sur papier des nouvelles en provenance d'autres villes du royaume. Avant de nous intéresser à la provenance géographique de ces nouvelles, à leur contenu et aux médias qui les rapportent, nous nous pencherons tout d'abord sur la circulation des nouvelles à travers la France. Nous porterons notre regard non seulement sur l'infrastructure routière sur laquelle la correspondance et les marchandises étaient acheminées, mais aussi sur les gens qui pouvaient diffuser des rumeurs et la correspondance, à travers les échanges économiques et l'origine des habitants de ces villes.

4.3.1 Réseau routier, flux d'échanges économiques et origine des populations à Paris et Toulouse

Le réseau routier français est bâti en étoile autour de Paris et vise à raccorder les villes importantes de province à la capitale, tout en portant une attention particulière sur le Nord-Ouest, afin d'y acheminer des troupes rapidement. La communication entre les villes des provinces est quant à elle peu développée, et les importants travaux routiers mis de l'avant, surtout à partir de 1764 dans la région toulousaine, visent principalement à relier Toulouse aux villes de Saint-Gaudens, Auch, Montauban, Revel et Pamiers²⁷. Plutôt que de privilégier les liens avec Bordeaux ou Montpellier, la capitale du Languedoc a mis son énergie dans l'érection d'un réseau routier en étoile autour d'elle. L'infrastructure routière influence les échanges économiques ainsi que la zone d'approvisionnement en aliments de ces deux villes.

²⁷ Georges Frêche, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières (vers 1670-1789)*, Paris, Cujas, 1974, p.652-653.

Derrière l'Île-de-France, on retrouve la Normandie et la Brie-Champagne en terme d'importance de la valeur des aliments envoyés à Paris, tandis qu'en terme de variété, la Normandie est suivie de l'Orléanais, puis de la Brie-Champagne²⁸. La Normandie se distingue des autres provinces à propos de plusieurs produits, mais est suivie du Maine pour les volailles, par l'Auvergne pour les légumes, tandis que certains observateurs contestent la place dominante de la Normandie pour les cochons et attribuent plutôt ce rang au Nivernais²⁹. Cependant, les deux tiers des marchands de bœufs, de vaches et de moutons provenaient de Normandie³⁰. Le poisson de mer consommé à Paris était pêché dans une région à cheval entre la Normandie et la Picardie, c'est-à-dire la zone côtière entre l'estuaire de la Seine et la baie de la Somme, soit entre Le Havre et Le Crotoy³¹. Le poisson d'étang provenait principalement de la Champagne, de la Bourgogne et de la Sologne. Toutes ces denrées étaient acheminées à Paris soit par des marchands forains, des marchands à la fois forains et producteurs, ou des commissionnaires de grands marchands. Les bœufs et moutons étaient transportés aux marchés de Sceaux et de Poissy, les cochons à Sceaux et dans Paris, tandis que les autres denrées étaient vendues au détail à la Halle, et dans certains cas vendus en gros à des marchands.

Rappelons néanmoins que ce bref portrait n'est pas exhaustif, toute la France contribuant à l'approvisionnement alimentaire de la capitale. Ainsi, les grands marchands de Paris exerçaient souvent un commerce de correspondance de grande

²⁸ Reynald Abad, *op. cit.*, p.800 et p.816.

²⁹ *Ibid.*, p.682-685, p. 690-707 et p.725.

³⁰ *Ibid.*, p.171-174.

³¹ *Ibid.*, p.402-411.

envergure, s'approvisionnant même parfois à l'extérieur du royaume³². Lors d'une mauvaise récolte, c'est tout le royaume qui était mis à contribution afin de fournir du blé à Paris. En temps normal, l'approvisionnement en grain de la capitale reposait autant sur la région parisienne que sur la deuxième couronne, soit environ 150 kilomètres autour de Paris selon Steven Kaplan³³. Cette région comprenait au Nord-Ouest la Picardie, au Nord-Est le Soissonnais, à l'Est la Champagne et au Sud une partie du Gâtinais et de l'Orléanais. Cette couronne était bien desservie par les voies maritimes et acheminait une grande quantité de grains par l'eau, et ces derniers étaient soit vendus au marché de la Grève, ou envoyés à la Halle avec les grains transportés par les routes s'ils étaient dans des sacs³⁴.

Les nouveaux Parisiens provenaient de toute la France, mais se recrutent surtout dans la moitié Nord du royaume, mis à part en Bretagne³⁵. La population de la capitale était alors majoritairement formée de Parisiens d'adoption, entre 33 et 60 % des habitants la composant étant nés à l'extérieur de la ville. Ce faisant, une grande partie des Parisiens a ainsi de la famille ailleurs en France, ce qui rend possible la diffusion de nouvelles du reste de la France par l'intermédiaire de la correspondance qu'ils échangent avec des parents. Du côté de Toulouse, ville plus de dix fois moins peuplée que la capitale, la plus grande partie des nouveaux habitants étaient aussi sans doute recrutés dans la région environnante, mais cette ville devait aussi attirer un certain nombre d'habitants des provinces voisines.

³² Par exemple, Reynald Abad évoque les deux frères Mérat qui entre 1778 à 1785 s'approvisionnent de 36 fournisseurs différents, dont plusieurs sont sollicités fréquemment. Voir *Ibid.*, p.744-747.

³³ Steven Kaplan, *op. cit.*, p.71-72.

³⁴ *Ibid.*, p.82-83, p.113-125.

³⁵ Raymonde Monnier, Daniel Roche et Émilie Ducoudray, éd., *Atlas de la Révolution française, volume 11 : Paris*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2000, p.24.

L'économie de la région toulousaine est fondée principalement sur les grains, mais aussi sur le vin et les légumes³⁶. Selon les chiffres de 1815, le blé est cinq fois plus cultivé que le maïs, cette denrée occupant une surface agricole deux fois plus étendue que celle du seigle. Le marché de Toulouse est bien implanté, des acheteurs du Béarn, du Bas-Languedoc et des régions autour de Bordeaux, de Bayonne, d'Agen et d'Ariège, s'y approvisionnant en blé dès le XIV^e et le XV^e siècles. L'aire de diffusion des exportations toulousaines s'agrandit au XVIII^e siècle, en bonne partie grâce à la construction du canal du Languedoc à la fin du siècle précédent. Le blé toulousain atteint alors Nice, Monaco, la Ligurie, la Toscane et la Sicile par Agde et Sète, villes situées sur ce canal. Ce dernier relie aussi la capitale du Languedoc avec Béziers, par l'intermédiaire de laquelle le blé toulousain atteint la Catalogne et l'Espagne. En passant par la Garonne, les grains atteignent Bordeaux, puis sont exportés en Angleterre et en Hollande. Par les Pyrénées, Toulouse achemine ses récoltes jusqu'en Aragon. Selon les chiffres de 1799 et 1800, 93,2 % du blé exporté l'est par le canal du Midi, tandis que 91 % du seigle destiné à l'extérieur est envoyé à Bordeaux par la Garonne. Bien qu'une partie des récoltes approvisionne l'étranger, le marché de Toulouse sert surtout à fournir des régions déficitaires en grains de sa province, c'est-à-dire les régions de Montpellier et Carcassonne, plus tournées vers l'industrie, ainsi que le Bas-Languedoc en général³⁷. L'équivalent de 30 à 55 % de la production nette en blé du diocèse de Toulouse est expédié ailleurs en France et en Europe, mais en fait c'est une proportion plus grande qui est exportée, car la population se nourrit du blé de Gascogne et de Comminges qui est importé à cet

³⁶ Georges Frêche et Geneviève Frêche, *Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse, 1486-1868. Extraits des Mercuriales suivis d'une bibliographie d'histoire des prix*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p.29-36.

³⁷ Ces régions comprennent 51 % de la population du Languedoc, mais ne produisent que 31 % des grains de la province. Voir Georges Fêche, *op. cit.*, p.763.

effet³⁸. La zone d'approvisionnement du marché de Toulouse est assez réduite, le blé et le maïs qui y sont vendus proviennent d'une zone de 25 kilomètres à la ronde autour de la ville³⁹. Tandis que le maïs est cultivé presque exclusivement sur la rive droite de la Garonne, soit au Sud-Est de la ville, le blé provient principalement de la rive gauche de la Garonne, soit à l'Ouest et au Sud-Ouest de la ville.

L'exportation des grains est principalement dirigée par des négociants originaires de Marseille et Bordeaux, mais aussi de Montpellier, Agde, Narbonne et Bayonne⁴⁰. Des Toulousains participent néanmoins à plusieurs étapes de l'approvisionnement du marché de la ville, des courtiers allant par exemple acheter chez les paysans leurs excédents, puis les revendent chez les commissionnaires qui dépendent des marchands de l'extérieur. La compagnie Caulet et Salbat de Toulouse est commissionnaire de Jean Embry, négociant d'Agde, lui-même commissionnaire de la maison Roux de Marseille. Les membres de la compagnie Caulet et Salbat expédient le grain toulousain sur le canal du Languedoc, mais en ignorent la destination à cause de leur position subalterne. Ce faisant, le réseau de circulation de l'information des rumeurs jusqu'à Toulouse n'est peut-être pas aussi développé que le laisse penser le commerce étendu de la ville. En effet, les marchands toulousains et leurs subordonnés n'étant que des intermédiaires, ils n'ont pas de contact direct avec les villes qui reçoivent les blés, limitant la possibilité de diffusion des nouvelles par la voie de la rumeur. Ces liens routiers, économiques et familiaux jouent un rôle important dans la diffusion de l'information dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

³⁸ *Ibid.*, p.767.

³⁹ Georges Frêche et Geneviève Frêche, *op. cit.*, p.33-36.

⁴⁰ Georges Fêche, *op. cit.*, p.794-796.

4.3.2 La lecture de l'information française dans les journaux de Hardy et Barthès

Dans son étude sur la présence de la nouvelle de la mort de Henri IV dans les livres de raison français du début du XVI^e siècle, Michel Cassan a constaté que ces écrits du for privé laissent très peu de place aux événements se produisant à l'extérieur de la ville de son auteur, de l'ordre de 1 à 5 % environ⁴¹. Les journaux de Barbier, Hardy et Barthès laissent quant à eux une place importante au reste du royaume. Dans le cas de Hardy et Barthès, cette présence est continue tout au long de leur écriture. Pour ce qui est de Barbier, la présence des autres villes françaises se limite pratiquement aux arrêts émis par les parlements des provinces durant les crises qui opposent les magistrats au pouvoir royal. Cependant, les journaux de Hardy et Barthès permettent de dresser un portrait de la géographie de l'information de chaque journal. La comparaison de ces deux lectures de l'information permet à la fois de voir l'influence de la localisation de Paris et de Toulouse au sein du réseau français de circulation de l'information, ainsi que la place de l'autonomie que les auteurs exercent dans leur choix des nouvelles qu'ils rapportent. Cette autonomie est tout d'abord présente dans la place relative que chacun laisse au reste de la France et de l'Europe dans leur journal⁴². Ces proportions sont à peu près l'inverse, 69 % des nouvelles dans le journal de Hardy provenant de la France, et 31 % proviennent de l'Europe, tandis que pour le journal de Barthès il s'agit plutôt de 37 % pour la France et de 63 % pour l'Europe. Ceci contraste avec les chiffres de Claude Labrosse sur la *Gazette* au XVIII^e siècle, où seulement 16,8 % des nouvelles proviennent de la

⁴¹ Michel Cassan, « La mort d'Henri IV au miroir des écrits du for privé », dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.521.

⁴² Afin de rendre pertinent ce calcul, les nouvelles de Paris et de Versailles n'ont pas été prises en compte pour les deux auteurs, tandis que pour Barthès les nouvelles de Toulouse ont elles aussi été retirées.

France⁴³. Les intérêts personnels des auteurs expliquent cette différence de lecture de l'information, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Les figures 4.6 à 4.8 montrent les sources utilisées par les deux diaristes pour prendre connaissance de nouvelles provenant du reste de la France. Comme on peut le voir avec la figure 4.6, il ne nous a pas été possible d'identifier les sources d'un grand nombre de nouvelles rapportées par Barthès. Cependant, étant donné la proximité relative de ces villes avec la capitale du Languedoc, il est possible que Barthès ait appris certaines de ces nouvelles par l'entremise de la rumeur ou de la correspondance. La courte distance relative augmente les chances que des nouvelles aient été transmises oralement jusqu'à la capitale du Languedoc, ou que certains Toulousains aient de la famille dans ces villes. Ceci est d'autant plus probable que la rumeur et la correspondance occupent une place relativement faible par rapport aux autres sources qu'il sollicite, et que ces nouvelles proviennent de villes relativement peu éloignées de Toulouse. La presse y est par contre dominante, avec 56 % des nouvelles qui en tirent leur origine. Barthès utilise presque autant la *Gazette de France* que le *Courrier d'Avignon* pour apprendre des nouvelles en provenance du reste de la France, avec néanmoins un léger avantage pour la première. Ce rang mérite cependant d'être nuancé par le fait que dans 4 % des cas l'auteur ne mentionne pas le titre du journal qu'il a utilisé pour écrire une entrée, mais mentionne avoir sollicité une « feuille publique », ou une autre expression désignant la presse périodique. Ce faisant, il est possible qu'il s'agisse de l'un des deux journaux déjà évoqués, ou d'autres gazettes, ce dont nous ne pouvons malheureusement pas être

⁴³ Ce pourcentage est à peu près le même dans la *Gazette de Leyde*, le *Courrier du Bas-Rhin*, la *Gazette d'Amsterdam* et la *Gazette des Pays-Bas*. Ceci marque cependant un net déclin par rapport au XVII^e siècle où ces nouvelles représentaient 47 % du contenu de la *Gazette*. Voir Claude Labrosse, « Espace et territoire », dans *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, sous la dir. de Denis Reynaud et Chantal Thomas, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, p. 177 et Stéphane Haffemayer, *L'information dans la France du XVII^e siècle : La Gazette de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, p.48.

certain. Étant donné que le répéteur de latin avait un réel amour pour la presse périodique, il n'est pas surprenant que ce média occupe une grande place dans son journal. Cet intérêt laisse aussi penser qu'un certain nombre des nouvelles dont il ne mentionne pas l'origine sont en fait issues de la presse périodique.

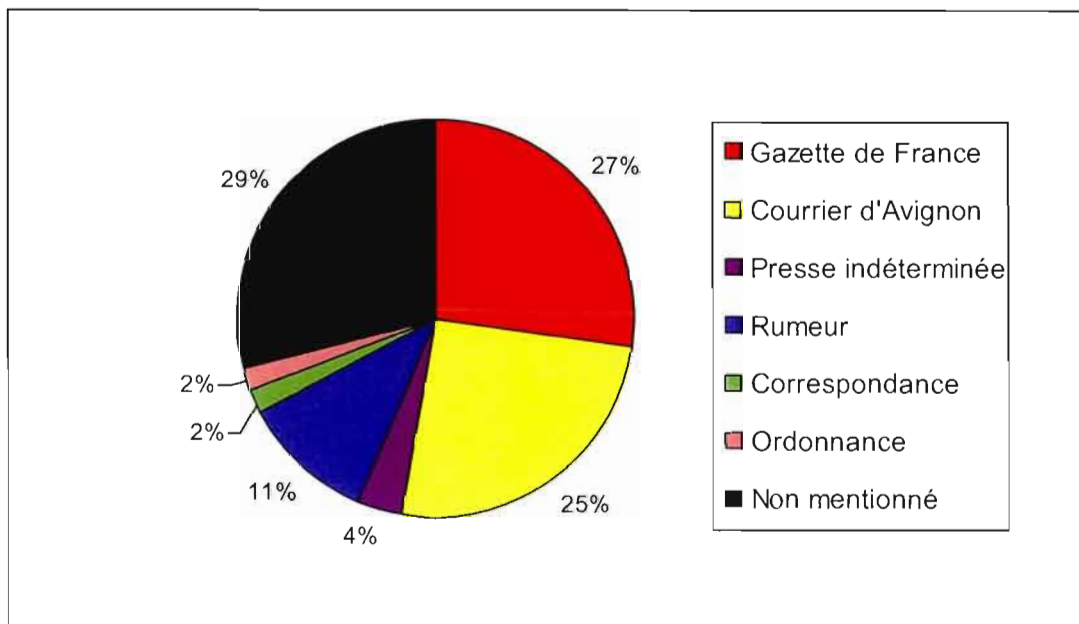


Figure 4-6 - Médias utilisés par Barthès lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance du reste de la France (1738-1780).

Du côté de Hardy, la rumeur et la correspondance occupent une place dominante, ce qui contraste fortement avec l'utilisation plus marginale de ces sources par Barthès. Ces deux médias informent le libraire les deux tiers du temps d'une nouvelle française. Si on compare les figures 4.7 et 4.8, cette proportion varie, la rumeur étant plus importante que la correspondance dans le premier graphique par une marge de 21 %, tandis que dans le second la correspondance est derrière la rumeur d'à peine 5 %. Il en est ainsi parce que la figure 4.8 exclue les nouvelles en provenance de l'île de France, qui, comme nous l'avons vu, sont diffusées massivement par la rumeur. La *Gazette de France* occupe quant à elle une place non négligeable, soit de 19% selon la figure 4.8. Cette proportion est beaucoup plus

importante que celle de la presse étrangère, qui est de 3 %, la rubrique *presse autre* regroupant deux périodiques parisiens⁴⁴. La *Gazette de Leyde* occupe ici aussi un rôle marginal, tout comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent. Trois des quatre nouvelles que le libraire apprend par l'entremise de cette gazette sont en lien avec la crise parlementaire des années 1770, tandis que l'autre est à propos de la répression du jansénisme par le clergé français, domaines de prédilection de ce journal comme l'a montré Carroll Joynes pour la décennie 1750⁴⁵. Le temps que cette gazette mettait à imprimer une nouvelle française était sans aucun doute plus grand que les délais de publication des nouvelles parisiennes que nous avons estimés au chapitre précédent. En effet, selon les calculs de Claude Labrosse, il faut environ une semaine et demie à trois semaines pour que des nouvelles en provenance de la plus grande partie du royaume de France soient publiées dans la *Gazette de Leyde*, la *Gazette d'Amsterdam* et le *Courrier du Bas-Rhin*, et même de quatre à six semaines lorsqu'il s'agit de villes françaises situées sur la côte méditerranéenne⁴⁶. Ce laps de temps, en plus des délais d'impression et de diffusion, expliquent la faible part des gazettes étrangères dans le journal de Hardy. À l'opposé, la *Gazette* est beaucoup plus sollicitée par le libraire, encore une fois possiblement parce que comme elle circulait plus à Paris, il était sans doute plus facile de la consulter. Il est évident que les Parisiens qui lisaient ce journal pour s'informer de la politique du gouvernement royal et des événements plus ou moins importants touchant la famille royale devaient

⁴⁴ La figure 4.7 contient en effet plusieurs mentions du *Journal de Paris*. Sont exclus de la figure 4.8 les cinq articles de ce périodique sur l'effondrement de la carrière à Ménilmontant, mais sont pris en compte trois mentions de nouvelles du reste de la France par le *Journal de Paris*, soit la nouvelle de la mort de Rousseau à Ermenonville, la mort de l'évêque de Meaux en 1779, et l'incendie du château de Saverne la même année. La rubrique *presse autre* regroupe aussi une mention des *Nouvelles Ecclésiastiques*. Si on soustrait ces deux mentions, on obtient 4 mentions pour la *Gazette de Leyde* contre 47 pour la *Gazette de France*.

⁴⁵ Carroll Joynes, « The *Gazette de Leyde* : The Opposition Press and French Politics, 1750-1757 », dans *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, sous la dir. de Jack Censer et Jeremy Popkin, Berkeley, University of California Press, 1987, p.133-169.

⁴⁶ Claude Labrosse, *op. cit.*, p.162-163.

aussi jeter un coup d'œil aux autres rubriques touchant le reste de la France et de l'Europe. Ceci explique la place importante de la *Gazette* dans le journal de Hardy afin que ce dernier puisse obtenir des nouvelles des trois ensembles géographiques que nous avons distingués. Le libraire fait cependant une sélection des nouvelles qu'il retranscrit, accordant plus d'importance à certaines plutôt qu'à d'autres comme nous le verrons.

La quasi-totalité des arrêts des parlements des provinces rapportés par le libraire le sont entre 1771 et 1775, soit au moment de la crise parlementaire qui amène la suppression des parlements de France, leur remplacement par de nouveaux parlements et qui se termine par le rappel des anciens magistrats par Louis XVI. Sinon, un autre arrêt provient du parlement de Rennes en 1765, et est lié à l'opposition des États de Bretagne au gouverneur de la province, le duc d'Aiguillon, troubles qui sont à l'origine de la crise parlementaire des années 1770⁴⁷. Sinon, 14 des 24 arrêts rapportés sont émis en 1771, la plupart en protestation à l'exil des magistrats du Parlement puis à la suppression de cette institution, arrêts suivis quelques mois plus tard par des imprimés produits par un parlement de province annonçant sa suppression et sa nouvelle création. La place occupée par ces imprimés découle de la crise parlementaire, de la politique du chancelier Maupeou, et bien entendu, de l'intérêt de Hardy pour cette question, qui en suit les moindres péripéties. Avant de nous intéresser aux thèmes présents dans les journaux des diaristes, mentionnons seulement que des copies manuscrites de différentes pièces sont occasionnellement utilisées par Hardy. Tandis que la correspondance contient parfois des transcriptions ou des résumés d'arrêts du parlement, comme c'est le cas à Rennes et sur lequel cas nous reviendrons, le libraire obtient copie de certains documents,

⁴⁷ Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Pascal Bastien, Sabine Juratic et Daniel Roche, vol. 1, p.83-84, 6 avril 1765.

telle une lettre d'officiers du bailliage de Villefranche au duc d'Orléans en 1771⁴⁸. Cette lettre est une contestation de l'établissement du système Maupeou, comme le sont quatre des sept mentions de copies manuscrites.

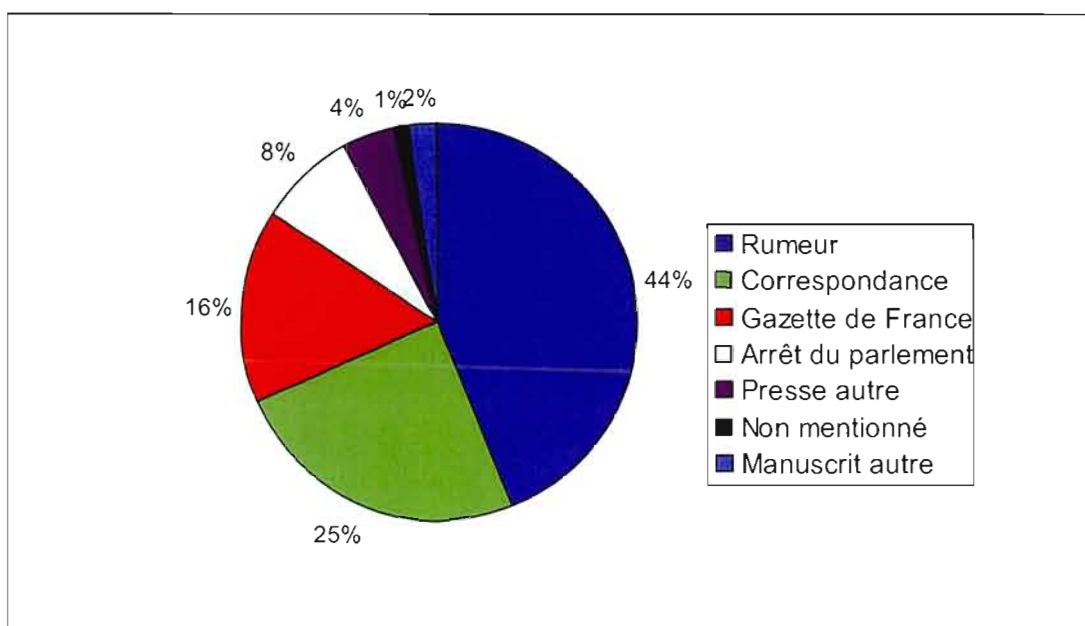


Figure 4-7 - Médias utilisés par Hardy lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance du reste de la France (1753-1780).

⁴⁸ *Ibid.*, vol.2, p.166, 14 mars 1771.

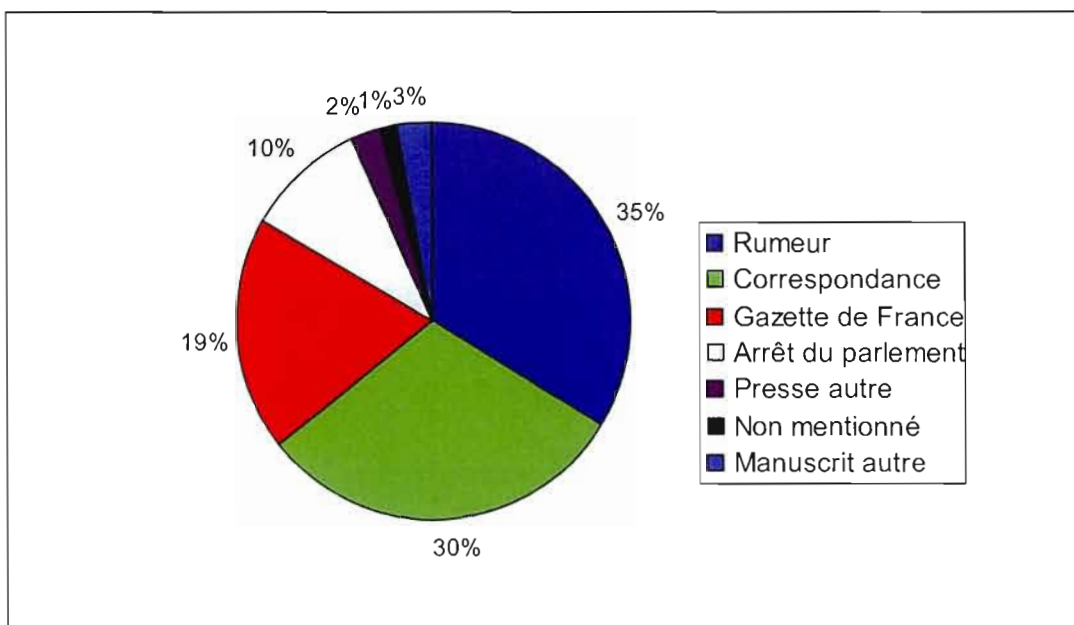


Figure 4-8 - Médias utilisés par Hardy lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance du reste de la France, à l'exclusion du Grand Paris (1753-1780).

Les thèmes abordés par les deux diaristes sont représentés dans les figures 4.9 à 4.11. Les faits divers dominent nettement le journal de Barthès, d'autant plus que si on y ajoute les nouvelles à propos des centenaires, qui ont été séparées artificiellement de la catégorie faits divers auxquelles elles appartiennent, on atteint presque les trois quarts des nouvelles rapportées par le répétiteur de latin. Cet intérêt de Barthès pour ces nouvelles est très parlant, celles-ci lui étant uniquement transmises par l'entremise de la presse périodique. Ce média est la source de 56 % des nouvelles du royaume de France présentes dans son journal, et plus du tiers de ces mentions sont à propos de la mort d'un centenaire. Ces nouvelles n'ont pas attiré l'attention des deux autres diaristes, bien qu'elles étaient assez présentes. En effet, en 1762 et 1763, les nouvelles à propos des centenaires étaient les faits divers les plus présents dans la *Gazette de France* comme nous le rapporte Françoise Weil⁴⁹.

⁴⁹ Françoise Weil, « Un épisode de la « guerre » entre la *Gazette de France* et les gazettes hollandaises : l'échec du projet de transformation de la *Gazette de France* en 1762 », dans *Les*

Comme le démontrent avec ironie les auteurs du *Petit dictionnaire à l'usage de ceux qui lisent la Gazette*, la nouvelle de la mort d'un centenaire partage le plus souvent les mêmes traits, pour ne pas dire qu'elle est presque identique à chaque occasion :

Centenaire : Conserve sa santé et ses forces jusqu'au dernier moment. (...) N'a jamais été malade ; se tient droit ; lit beaucoup (...) Compte des enfants nombreux et eux-mêmes vieux. Sa bonne humeur et sa mémoire permettent au centenaire de distraire son entourage (...) Meurt tranquillement : il se retourne sans effort et cesse de vivre⁵⁰.

À ce portrait François Weil ajoute qu'on écrit souvent qu'il ne buvait que de l'eau. Néanmoins, il ne faut pas sombrer dans le cynisme et considérer que ce type de nouvelle n'est qu'une répétition sans fin des mêmes thèmes, car plusieurs autres événements risqueraient d'être aussi mis en cause⁵¹. Il est aussi bon de rappeler que des anciens stéréotypes et des préconceptions guident encore aujourd'hui l'écriture des faits divers et, comme Robert Darnton l'a écrit à propos de son passage au *New York Times*, les nouvelles qui y étaient alors écrites avaient de grandes ressemblances avec celles présentes dans plusieurs intermédiaires culturels d'Ancien Régime, tels les occasionnels et les livrets de la Bibliothèque Bleue⁵². Ce faisant, les nouvelles de la mort de centenaires ou de gens réputés comme tels ne sont pas triviales, et s'insèrent parfaitement bien au sein du journal de Barthès. En effet, l'un des buts de l'auteur en prenant la plume est de transmettre des événements extraordinaires à ses descendants. La mort de gens âgés bien souvent de plus de 110 ans est quelque chose

Gazettes européennes de langue française, sous la dir. de Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p.104.

⁵⁰ Anonyme, « Petit dictionnaire à l'usage de ceux qui lisent la gazette », dans *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, sous la dir. de Denis Reynaud et Chantal Thomas, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, p.264.

⁵¹ Dans ce même dictionnaire plusieurs nouvelles sont analysées de façon satirique. Voir par exemple l'article Grossesse, dans *Ibid.*, p.270.

⁵² Robert Darnton, « Journalism: All the News that Fits We Print », dans *The Kiss of Lamourette: Reflections in Cultural History*, New York, Norton, 1990, p. p.87-93.

de prodigieux pour Barthès, qui ne remet jamais en doute l'âge de ces hommes et de ces femmes. La mention de ces centaines par les gazettes du XVIII^e siècle est, en quelque sorte, un reste de l'information plus irrationnelle et merveilleuse des occasionnels du XVI^e et de la presse du XVII^e siècle⁵³. Nous reviendrons sur ce point. De plus, Barthès est fasciné par le temps qui passe, par la mortalité de tous les êtres humains, même pour les personnages les plus puissants de France d'Europe. Il explique ainsi en avril 1771 sa décision de mettre sur papier la mort de ces personnes :

(...) la mort de certains hommes constitués dans les plus hautes dignités, quoi qu'ils n'ayent rien de lié avec les faits qui regardent la France, moins encore cette ville ; et faire voir à l'homme que quel rang qu'il tienne dans le monde, et quelle que soit l'autorité qu'il exerce sur les autres ; il est toujours homme, et sujet aux mêmes vicissitudes du sort, qui n'est autre chose que les décrets de la divine providence qui les met au niveau des autres (...)⁵⁴

Bien que Barthès s'explique alors sur les morts des monarques d'Europe, cette remarque éclaire aussi son intérêt à propos de la mort des personnages importants de la France, dont le décès a une importance pour le royaume. Sur un total de six mentions de décès, trois ont une portée « nationale », soit la mort du maréchal comte de Saxe et du duc de Mirepoix. Bien que ce dernier soit aussi décédé à Montpellier, trois autres décès qui ont eu lieu dans cette ville ont surtout des implications politiques pour le Languedoc. Ainsi, il rapporte la mort de l'intendant du Languedoc, du gouverneur de la même province, et de l'évêque de cette ville. La mort de l'évêque de Lavaur a elle aussi une importance pour sa province, cette ville étant située à quelques kilomètres de Toulouse. Quant aux six rubriques qui rapportent des nouvelles purement politiques, trois ont des implications nationales, soit l'annexion de la Corse, ainsi que la prise d'Avignon sur le pape puis son retour au souverain pontife. Une certaine emphase est mise aussi sur le Languedoc dans les nouvelles

⁵³ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.394-446, et Jean-Pierre Séguin, *L'information en France de Louis XII à Henri II*, Genève, Droz, 1961, 133 p.

⁵⁴ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 704, p.153, avril 1771.

rapportées par Barthès, deux étant à propos des États de la province, tandis qu'une seule provient de Bordeaux.

Nous avons mis les centenaires dans une catégorie particulière afin de mettre en relief l'importance de ce type de nouvelles pour Barthès. Les faits divers regroupent près des trois quarts des nouvelles du reste de la France dans le journal de cet auteur. Cette catégorie contient, en plus des centenaires, les catastrophes, les émotions populaires ainsi que des nouvelles diverses et curieuses. Soulignons tout d'abord la totale absence des crimes de sang et des vols, pourtant très présents lorsque l'auteur traite de sa propre ville. Ceci s'explique en partie parce que la *Gazette* laissait peu de place aux faits divers sanglants et criminels, déjà au XVII^e siècle, et n'en faisait mention que lorsqu'ils étaient particulièrement infâmes ou concernaient des gens connus⁵⁵. Les émotions populaires attirent elles aussi l'attention du répétiteur de latin, qui est partagé entre son mépris du peuple et sa haine farouche envers les accapareurs de grains, qui font selon lui souffrir le peuple en créant une rareté artificielle⁵⁶. Quelques rares mentions de nouvelles diverses et curieuses sont faites par Barthès, et elles se rapprochent en quelque sorte des nouvelles sur les centenaires étant donné leur caractère extraordinaire. Ainsi, il rapporte la découverte d'un trésor à Châteauneuf ainsi que la naissance de quintuplés à Château-Thierry⁵⁷. Les catastrophes, et au premier rang les inondations, sont quant à elles très présentes dans son journal. La lecture que fait Barthès de ces désastres se rapproche du schéma d'interprétation de la *Gazette* au XVII^e siècle et des occasionnels du XVI^e siècle⁵⁸.

⁵⁵ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.438-439.

⁵⁶ Barthès parle même de « menées diaboliques. » Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 705, p.86-87, novembre 1775.

⁵⁷ *Ibid.*, MS 701 p.15, août 1752 et *Ibid.*, MS 700, p.14 janvier 1751.

⁵⁸ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.394-434, et Jean-Pierre Séguin, *op. cit.*

Afin de répondre aux attentes de son lectorat, et de compenser pour la forte diminution des occasionnels conséquemment au monopole de la *Gazette*, Renaudot traite des catastrophes au sein de son journal. Tout comme la *Gazette* au XVII^e siècle, les catastrophes sont pour Barthès les signes d'un mécontentement divin. Ainsi, dans son bilan de l'année 1755, il énumère plusieurs catastrophes dont il n'avait pas parlé durant l'année et les interprète comme un signe divin de l'approche de la fin des temps⁵⁹. La provenance de ces catastrophes est assez variée, certaines s'étant produites en France, mais aussi en Espagne, Italie, Angleterre, Irlande et même en Afrique du Nord. Étant donné que ce bilan est écrit à la fin de cette année, et qu'il contient des faits nouveaux, il est probable que ces nouvelles proviennent d'une autre source, et peut-être d'un almanach populaire⁶⁰. Distribués à partir de novembre, certains de ces almanachs, tels les *Messagers Boiteux*, contenaient des nouvelles d'ailleurs en Europe. Bien que plus on avance dans le XVIII^e siècle l'interprétation des catastrophes dans ce type d'almanach a tendance à se laïciser, il n'en reste pas moins qu'elles demeurent souvent interprétées comme étant l'action de Dieu⁶¹. De plus, les différentes catastrophes de sa ville et de sa province sont mises en lien par Barthès avec celles ayant lieu ailleurs en France ou en Europe, annonçant toutes l'approche de la fin des temps. Ainsi, en 1766, un tremblement de terre s'étant produit en Martinique est relié à l'inondation de plusieurs villes du Languedoc, ces deux événements étant causés par : « (...) l'oubli de Dieu et le mépris de la religion.⁶² » Autre exemple, lors de son bilan de l'année 1770, Barthès évoque les

⁵⁹ Voir par exemple le bilan de décembre 1755. Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.64-68, décembre 1755.

⁶⁰ À ce sujet il parle de : « (...) divers, et effrayants phénomènes qui ont paru sur la fin de cette année (...) ». Voir *Ibid.*, p.64.

⁶¹ Voir Lise Andriès, « Le goût du sensationnel dans les canards et les almanachs », dans Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas (dir.) : *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008, p.190-195.

⁶² Pierre Barthès, *op. cit.*, 704, p.36-37.

malheurs de Toulouse, en les mettant en relation avec la présence d'épidémies, de famine et de guerres dans diverses contrées d'Europe. Par l'entremise des catastrophes, l'ailleurs est ainsi le prolongement des malheurs de sa ville, dans une époque en décadence. Il est aussi probable que cette vision soit empruntée ou du moins influencée par la lecture de certains imprimés populaires, dont peut-être le *Messenger Boiteux*.

Les intérêts de Barthès montrent une lecture particulière de l'information, s'intéressant peu à la politique, mais rapportant plusieurs événements extraordinaires, pour ne pas dire merveilleux, et faisant une lecture apocalyptique d'une partie des catastrophes qu'il rapporte, portant ainsi surtout attention aux niveaux « inférieurs » de l'information évoqués par Stéphane Haffemayer⁶³. Cette vision de l'imminence de la fin des temps qu'il développe est absente chez Hardy, pourtant lui aussi très religieux et convaincu du déclin de son siècle. En ce sens, ce dernier met de l'avant une vision séculaire des catastrophes, à l'opposé de celle de Barthès. Les thèmes abordés par le libraire sont bien différents de ceux présents dans le journal du répétiteur de latin, et laisse voir un intérêt pour d'autres niveaux de l'information.

⁶³ Voir Stéphane Haffemayer, *op.cit.*, p.300-446.

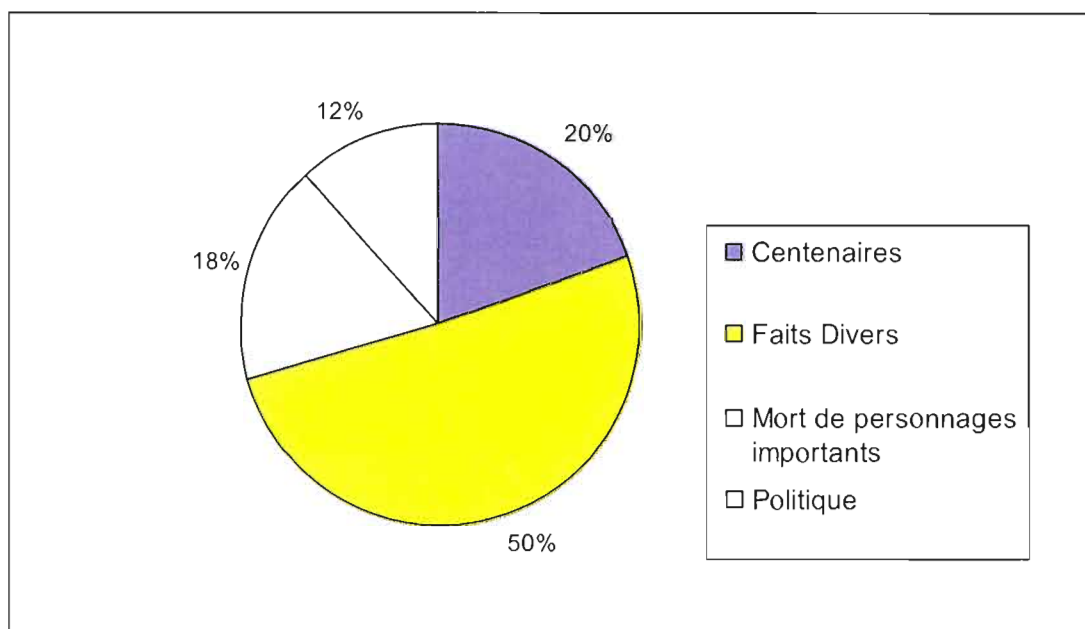


Figure 4-9 - Thèmes des nouvelles françaises dans le journal de Barthès (1738-1780).

La nette domination des nouvelles de la magistrature confirme l'allégeance du libraire au système parlementaire durant la crise du parlement Maupeou, car il suit chacune des étapes de cette crise. Il sollicite non seulement les arrêts des parlements des provinces, mais aussi les bruits publics, la correspondance, la *Gazette de France*, ainsi que la *Gazette de Leyde*. Hardy est très critique envers la *Gazette* à ce moment, comme nous l'avons évoqué au chapitre précédent, remettant en doute la véracité des récits de l'établissement de nouvelles institutions de justice dans les articles de ce périodique⁶⁴. Ceci montre les limites des efforts de propagande du chancelier Maupeou et de ses alliés. De plus, il n'est pas impossible que cette remise en cause de l'intégrité de la *Gazette* amène Hardy vers d'autres médias. En effet, trois des quatre mentions par le libraire de la *Gazette de Leyde* à propos de nouvelles françaises sont

⁶⁴ Ainsi, le libraire ne croit pas la *Gazette* lorsqu'elle affirme que la population a témoigné de sa grande joie lors de l'établissement des conseils supérieurs de Poitiers et de Nîmes. Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2, p.188, 22 mars 1771 et *Ibid.*, p.372-378, 18 octobre 1771.

faites durant cette période, et sont à propos de la crise parlementaire. De plus, tout comme Barbier à son époque, Hardy suit avec une grande attention les arrêts des parlements des provinces qui s'opposent à l'autorité royale. Les nouvelles de la magistrature dans le journal du libraire regroupent aussi quelques rares mentions de décès de magistrats, le plus souvent des Parisiens alors sur leurs terres ou en voyage, et d'avocats au Parlement⁶⁵. Si on enlève des nouvelles de France celles en provenance de la région parisienne, comme à la figure 4.11, la proportion de nouvelles consacrées à la magistrature augmente, tandis que la proportion de faits divers est réduite. Ces nouvelles étaient essentiellement des faits divers, faisant en sorte que ce type de nouvelles l'intéresse moins lorsqu'elles proviennent d'ailleurs en France. Contrairement à Barthès, Hardy s'intéresse très peu aux catastrophes naturelles ayant eu lieu ailleurs en France, mais porte une attention particulière aux incendies⁶⁶. Les faits divers sanglants ainsi que les émotions populaires attirent aussi son regard. Les nouvelles du clergé se rapportent quant à elles le plus souvent à la mort de prélats, principalement des évêques. Le libraire met aussi sur papier quelques cas de refus de sacrements, préoccupation directement reliée à sa doctrine religieuse. Cependant, et contrairement à Barthès, il démontre un réel intérêt pour le clergé français, Hardy faisant le plus souvent une évaluation personnelle du prélat décédé, et mentionnant aussi à l'occasion s'il avait persécuté ou non les amis de la vérité. Les décisions gouvernementales regroupent quant à elles les nouvelles des décisions royales lorsque la cour est à Compiègne, Fontainebleau, Choisy ou Marly. La rumeur occupe certes une place importante pour Compiègne et Fontainebleau, mais moins que pour les deux autres villes, ce qui s'explique par un plus grand éloignement géographique de Paris. Le rôle joué par la correspondance pour Compiègne

⁶⁵ Voir par exemple Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6682, 3 octobre 1776, 10 janvier 1777 et 6683, 12 novembre 1778.

⁶⁶ Déjà au XVIII^e siècle, les incendies étaient un thème récurrent dans la *Gazette*. Voir Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.413.

s'explique par la décision prise alors par le roi d'exiler l'abbé Terray et le chancelier Maupeou. Hardy était alors à Saint-Cloud, et une première lettre de Compiègne arrive dans ce village le 24 août, suivie d'une multitude le lendemain⁶⁷. Les nouvelles de la guerre sont toutes au sujet de la guerre d'Indépendance américaine, sur laquelle nous reviendrons plus amplement dans la prochaine section. Soulignons néanmoins qu'elles concernent ici essentiellement des nouvelles d'escarmouches avec l'Angleterre au large des côtes de la Bretagne. Le reste des nouvelles rapportées par Hardy sont très variées et ont peu de liens entre elles, mais témoignent ainsi des intérêts divers du libraire⁶⁸. Maintenant que nous avons vu les sources et les thèmes des nouvelles rapportées par les deux auteurs, nous allons porter notre regard sur l'origine géographique de ces nouvelles.

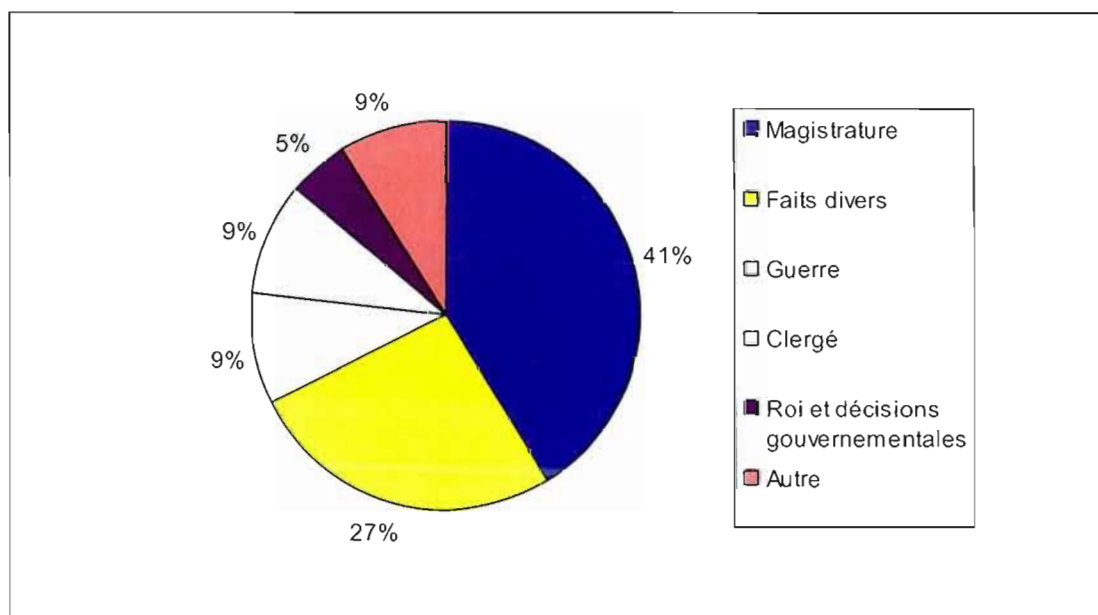


Figure 4-10 - Thèmes des nouvelles françaises dans le journal de Hardy (1753-1780).

⁶⁷ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6681, 24 août 1774 et 25 août 1774.

⁶⁸ Par exemple, il rapporte la mort de Rousseau, la mort du roi de Pologne, la tenue des États de Bretagne ainsi que la visite de l'Empereur en France.

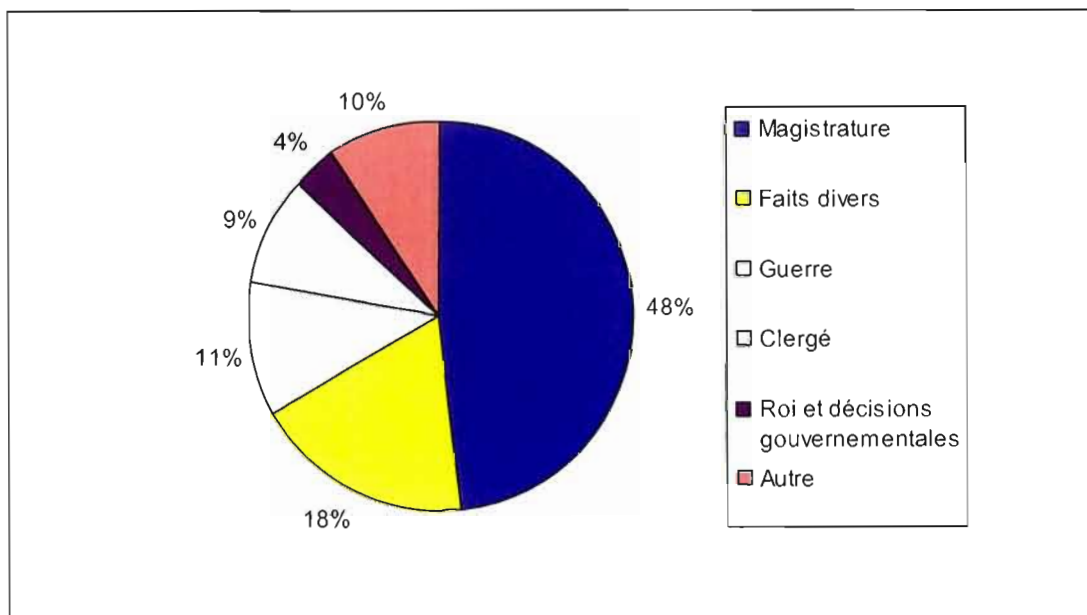


Figure 4-11 - Thèmes des nouvelles françaises dans le journal de Hardy, à l'exclusion de celles du Grand Paris (1753-1778).

La géographie de l'information des deux journaux est très différente, Barthès s'intéressant plus au sud de la France, tandis que Hardy rapporte plus de nouvelles du Nord, bien que la provenance des nouvelles que ce dernier rapporte soit plus répartie. Les figures 4.12 à 4.15 témoignent de cette différence importante⁶⁹. Neuf mentions de Montpellier sont faites dans le journal de Barthès, ce qui en fait la ville française qui retient le plus son attention, suivie d'Avignon avec cinq mentions, puis de Bordeaux avec trois. La figure 4.13 permet d'observer la provenance géographique des rumeurs, celle-ci se concentrant dans le Languedoc, mais aussi en Guyenne et à Bordeaux. Ces différentes régions entretiennent des liens économiques avec Toulouse comme nous l'avons vu plus haut. De plus, la concentration des nouvelles provenant de sources

⁶⁹ Le rectangle en pointillés délimite la zone du Grand Paris déjà cartographié dans les cartes 4.1 et 4.2. Avignon a été incluse au sein du royaume de France bien qu'elle formait alors une enclave papale. Étant donné la proximité de cette ville avec Toulouse, il nous a paru pertinent de l'inclure dans les villes françaises pour cette analyse plutôt qu'avec l'Europe.

non identifiées dans le Languedoc et dans des villes autour de cette région laisse penser qu'au moins une part de ces nouvelles ont été transmises à Barthès par l'entremise de la rumeur. Si on ne tient compte que des nouvelles dont on est certain qu'il a été informé par l'entremise de la rumeur, les bruits publics qui circulent à Toulouse ne viennent pas d'excessivement loin. En effet, la rumeur la plus au nord rapportée par Barthès provient de Bordeaux et la plus à l'est de Montpellier, tandis qu'au sud-ouest des rumeurs proviennent de la Gascogne, et du sud-est de Narbonne. Il faut néanmoins se garder de généraliser ces résultats, étant donné que nos données sont relativement peu nombreuses et tributaires des intérêts de l'auteur. En effet, la forte présence du Languedoc et des provinces voisines découle du fait que Barthès s'intéresse beaucoup aux nouvelles provenant de ces endroits. Il s'agit d'un choix de cet auteur, car en tant que lecteur assidu de la presse périodique il avait à sa disposition des dizaines de nouvelles chaque semaine. La valeur d'une nouvelle pour cet auteur dépendait ainsi de sa provenance géographique, celui-ci se sentant plus touché par les nouvelles de sa province et des alentours. Le fait que les nouvelles françaises mises sur papier par Barthès proviennent en grande partie du sud du royaume n'est donc pas innocent, et traduit une lecture particulière par ce diariste des différents médias de son époque.

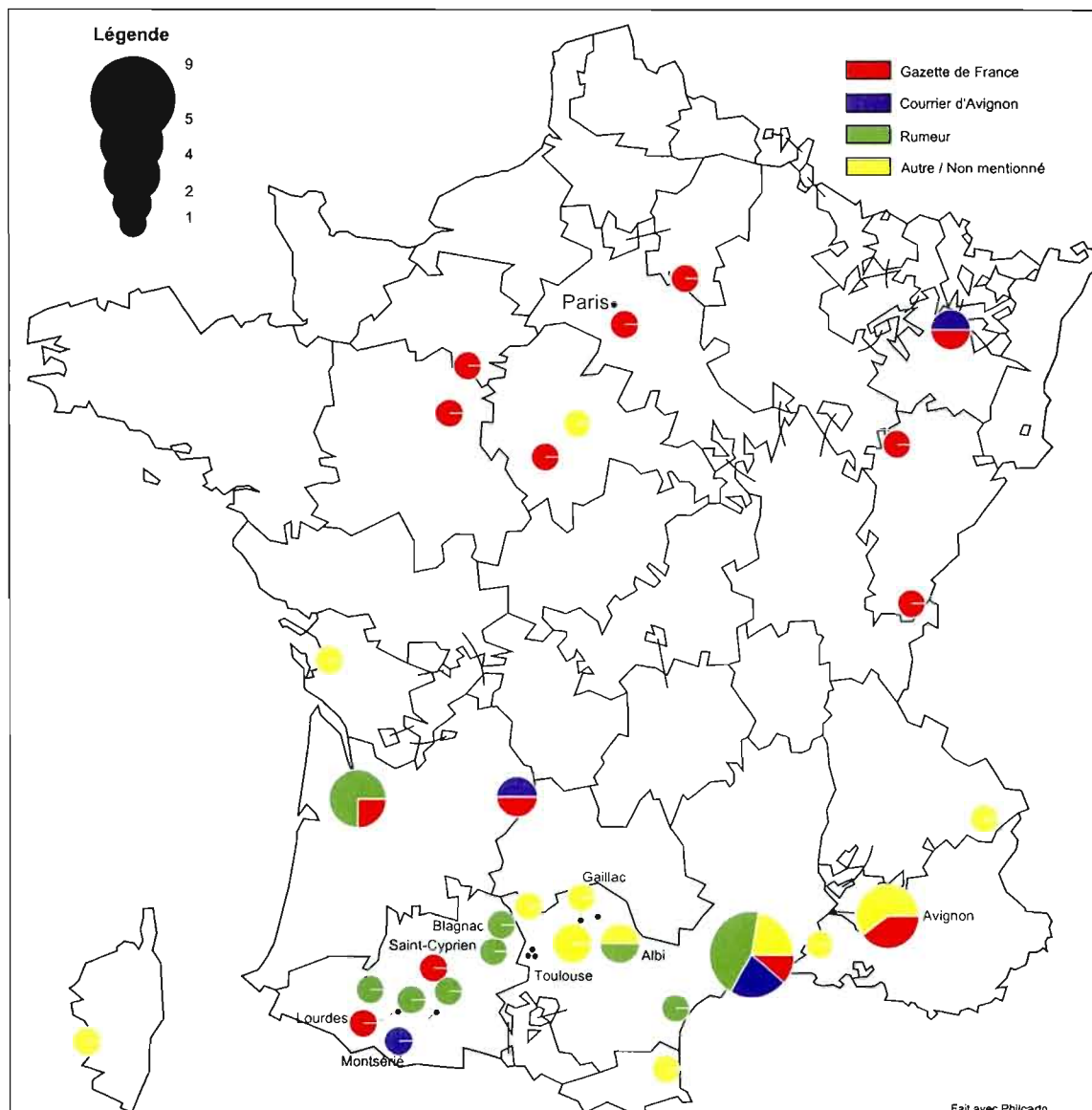


Figure 4-12 - Carte des médias utilisés par Barthès lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance du royaume de France (1738-1780).

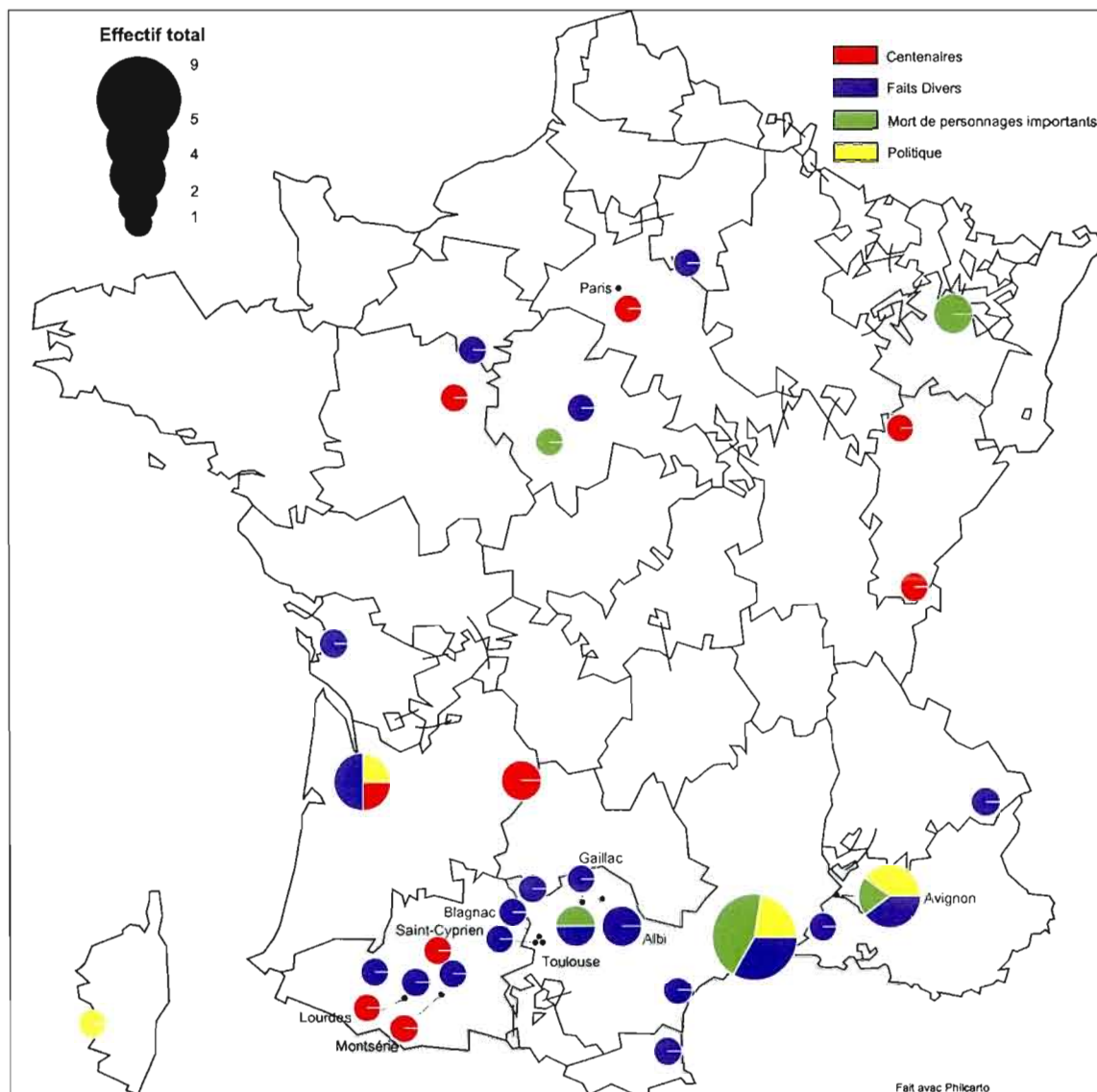


Figure 4-13 - Carte des thèmes des nouvelles du royaume de France dans le journal de Barthès (1738-1780).

La géographie de l'information du journal de Hardy est tributaire de la localisation de Paris au nord du royaume, ainsi que des intérêts du libraire. Rennes, Brest et Rouen sont les villes les plus mentionnées, avec respectivement 26, 22 et 21 nouvelles. Tandis que Rennes et Rouen doivent essentiellement cette place à la turbulence de leurs parlements, les mentions d'escarmouches avec la flotte anglaise expliquent quant à elles la présence de Brest. Pour la ville de Rennes s'ajoutent aussi les nouvelles des États de Bretagne, qui sont incluses dans la catégorie autres⁷⁰. Saint-Cloud suit avec seize mentions, pour les raisons déjà évoquées. Compiègne est présente douze fois, principalement à cause que la décision d'exiler Maupeou et Terray en 1774 y a été prise, comme nous l'avons mentionné plus haut. Outre Lyon, Fontainebleau, Ménilmontant et Marly qui sont nommés respectivement neuf, huit, six et cinq fois, les autres villes les plus présentes après Compiègne possède un parlement. Ainsi Toulouse est mentionnée douze fois, Bordeaux, Aix et Dijon sept, Besançon six, tandis que Metz et Grenoble le sont quatre fois. Les principales villes émettrices de nouvelles du sud de la France sont des villes parlementaires, soit Toulouse, Bordeaux, Aix et Grenoble. Pour ce qui est de Lyon, cette ville ne doit pas uniquement sa présence à ses fonctions de justice. Les nouvelles en provenance de son conseil supérieur ne représentent pas la moitié des nouvelles de cette ville mentionnées dans le journal de Hardy, tandis que pour les autres villes parlementaires cette proportion avoisine ou dépasse les trois quarts. Lyon se distingue aussi par la forte proportion de nouvelles qui sont transmises à Hardy par l'intermédiaire de la correspondance, rejoignant sur ce plan Rouen, Rennes et Toulouse. La récurrence de la présence de lettres en provenance de ces villes laisse penser que le libraire avait accès à des gens qui entretenaient une correspondance avec des habitants de ces villes.

⁷⁰ Hardy rapporte aussi des nouvelles de la tenue de ces États à Saint-Brieuc et à Morlaix.

Il est possible qu'une personne de la connaissance de Hardy avait des liens avec des Lyonnais, dont la librairie et l'imprimerie étaient particulièrement importantes⁷¹.

Quelques indices nous amènent à penser que Hardy avait peut-être bien accès à des nouvelles de Rennes par l'intermédiaire d'une connaissance qui y avait un ou des correspondants. La moitié des nouvelles de cette ville lui sont transmises par des lettres particulières, la quasi-totalité étant à propos de l'opposition entre le roi et le parlement de Normandie. Les lettres sont envoyées à chaque nouvel épisode de la crise parlementaire, ce qui laisse croire que le ou les correspondants à Rennes se sentent concernés par cette crise. Le libraire recopie aussi plusieurs arrêts du parlement de Bretagne et d'autres documents produits par cette institution. Il mentionne le 28 janvier 1771 avoir reçu une lettre que le parlement de Rennes a adressé au roi, ainsi qu'un arrêt de ce même parlement par l'intermédiaire de lettres particulières⁷². De plus, il est possible qu'un arrêt de juillet 1769 lui ait été transmis de la même façon, Hardy mentionnant avoir vu une lettre de Bretagne et ajoutant à la fin de l'article un arrêt du parlement de cette ville⁷³. Étant donné le laconisme de Hardy à propos de ses sources, ceci rend probable qu'au moins une partie des autres documents produits par le parlement de Rennes lui auraient été transmis de la même façon. Si cela était le cas, la proportion de nouvelles lui parvenant par l'intermédiaire de la correspondance serait encore plus élevée. Il est aussi possible que le libraire avait accès indirectement à un ou des correspondants à Rouen. Il recopie d'ailleurs

⁷¹ Cette même fonction explique peut-être aussi le dédain que Hardy exprime envers Lyon. Ainsi, au moment où il apprend par des lettres particulières que cette ville a bel et bien accueilli favorablement le nouveau conseil supérieur il écrit que cela : « faisait bien peu d'honneur aux habitants de cette ville connus d'ailleurs depuis qu'elle existe pour ne s'être jamais montrés du beau côté dans toutes les circonstances délicates. » Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2, p.172, 18 mars 1771.

⁷² *Ibid.*, vol. 2, p.72-76, 28 janvier 1771.

⁷³ *Ibid.*, vol.1, p.490-494, 21 juillet 1769.

une lettre de cette ville le 30 septembre 1771, qui a été reçue par une « personne de [s]a connoissance »⁷⁴. Ne mentionnant pas cette information à d'autres occasions, il ne nous est pas possible d'en savoir plus sur cette personne ni de savoir s'il s'agit d'un seul cas, ou si les lettres de Rouen qu'il mentionne dans son journal lui étaient transmises par le même particulier. Il est tout de même intéressant de faire un rapprochement entre ces deux villes à forte agitation parlementaire, et où Hardy est fréquemment informé des nouvelles qui s'y produisent par l'entremise de la correspondance, en plus d'obtenir copie des arrêts des parlements de ces villes. Les arrêts du parlement de Rouen étaient lus à haute voix au sein de la petite société du libraire, dont certains des membres pourraient peut-être avoir eux-mêmes des correspondants dans ces deux villes, ou sinon accès à de telles lettres⁷⁵. Il est fort probable que les nouvelles des parlements des autres villes étaient aussi discutées dans cette société, et peut-être que certaines lettres y étaient lues à haute voix. C'est peut-être à cet endroit que Hardy entend la lecture à haute voix d'une lettre de Toulouse sur le rétablissement de ce parlement en 1775⁷⁶. Néanmoins, vu le faible nombre de correspondance en provenance de Toulouse, cette hypothèse est moins probable pour cette ville. Ces suppositions sur le rôle du cercle janséniste sont à mettre en relation avec le rôle que cette petite société a peut-être jouée dans la diffusion de nouvelles romaines par l'intermédiaire de la correspondance du père Ubacq, comme nous le verrons plus loin.

Les rumeurs informent Hardy de nouvelles de partout en France, mais étant donné que les bruits publics diffusent des nouvelles en provenance d'autres médias, par exemple les gazettes ou la correspondance, les limites de l'aire de diffusion des

⁷⁴ *Ibid.*, vol.2, p.363-366, 30 septembre 1771.

⁷⁵ *Ibid.*, vol.2 p.152, 1^{er} mars 1771 et *Ibid.*, vol.2 p.278, 10 mai 1771.

⁷⁶ *Ibid.*, 6682, 22 mars 1775.

rumeurs jusqu'à Paris est par conséquent difficile à évaluer. Les liens économiques qu'entretient la capitale avec le reste du royaume rendent cependant possible la diffusion de nouvelles en provenance de toute la France par des gens voyageant jusqu'à Paris pour transporter et vendre des marchandises, ou par de simples voyageurs. Néanmoins, il est plus probable qu'un plus grand nombre de rumeurs soit transmis jusqu'à Paris à partir de l'Île de France et des provinces voisines, soit la Normandie, la Brie-Champagne et l'Orléanais, non seulement à cause de la proximité géographique, mais aussi étant donné l'ampleur des relations économiques qu'elles entretiennent avec la capitale. Cette hypothèse se vérifie partiellement par le fait qu'un plus grand nombre de rumeurs rapportées par Hardy proviennent de la moitié Nord du royaume.

Les nouvelles rapportées par les deux auteurs témoignent d'intérêts divergents et d'une lecture différente des médias de l'époque. Tandis que Hardy porte une grande attention à la magistrature, cette préoccupation est absente chez Barthès, qui rapporte principalement des faits divers. L'aire géographique des nouvelles des journaux témoignent à la fois de l'intérêt des auteurs et du réseau de diffusion de l'information de l'époque. En tant que lecteurs de la presse périodique, ils avaient accès à de nombreuses nouvelles, mais c'est en partie par choix que certaines zones sont plus présentes que d'autres. En contrepartie, les liens économiques et les mouvements de populations favorisent la diffusion des rumeurs. Le réseau de sociabilité de Hardy semble lui avoir donné accès à une partie de la correspondance qu'il sollicite, témoignant ainsi de l'importance des liens entre les individus pour avoir accès à des nouvelles. Les nouvelles européennes que rapportent les deux diaristes offrent quant à elles des ressemblances par rapport aux nouvelles françaises.

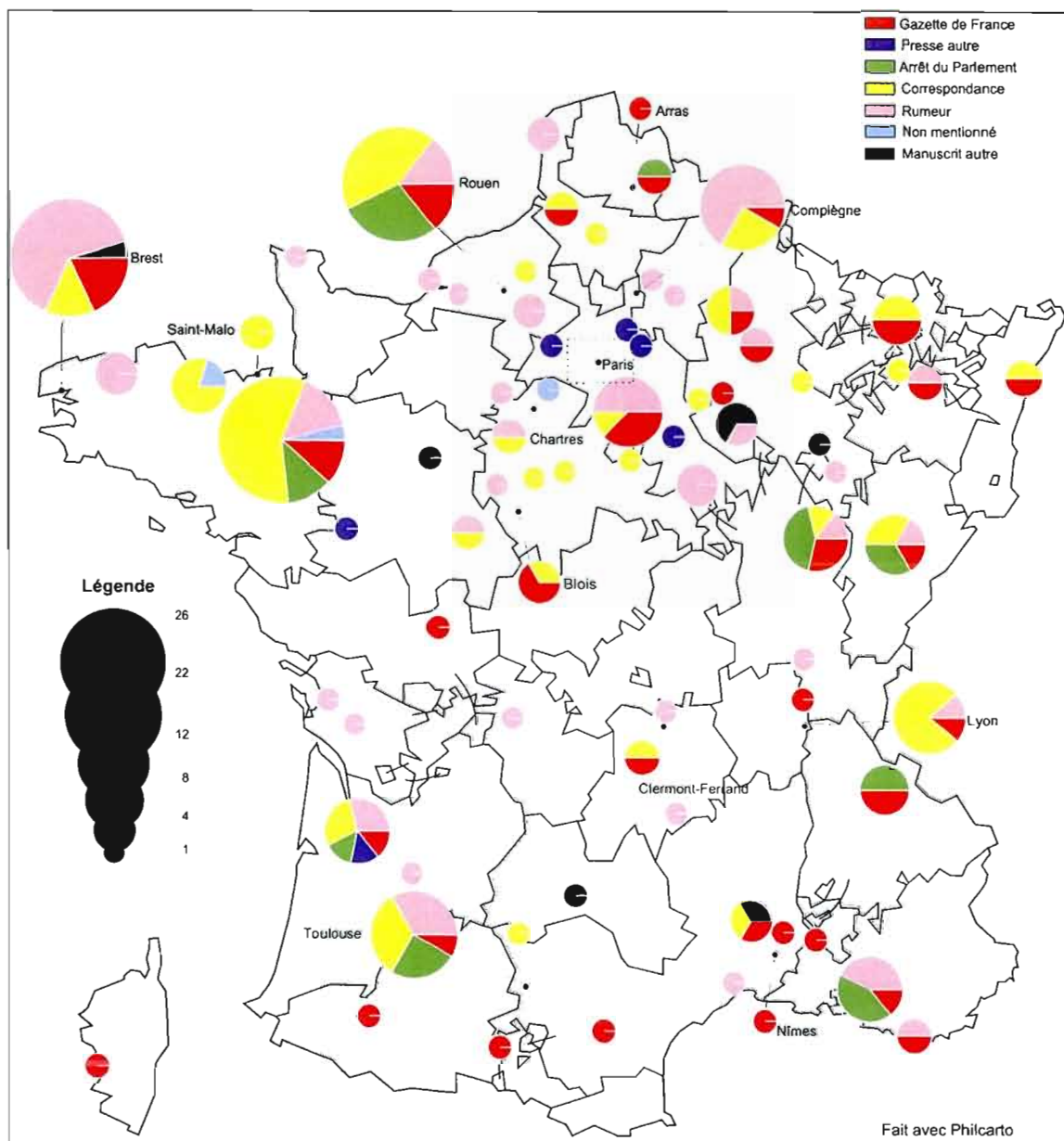


Figure 4-14 - Carte des médias utilisés par Hardy lorsqu'il rapporte des nouvelles en provenance du reste de la France (1753-1780).

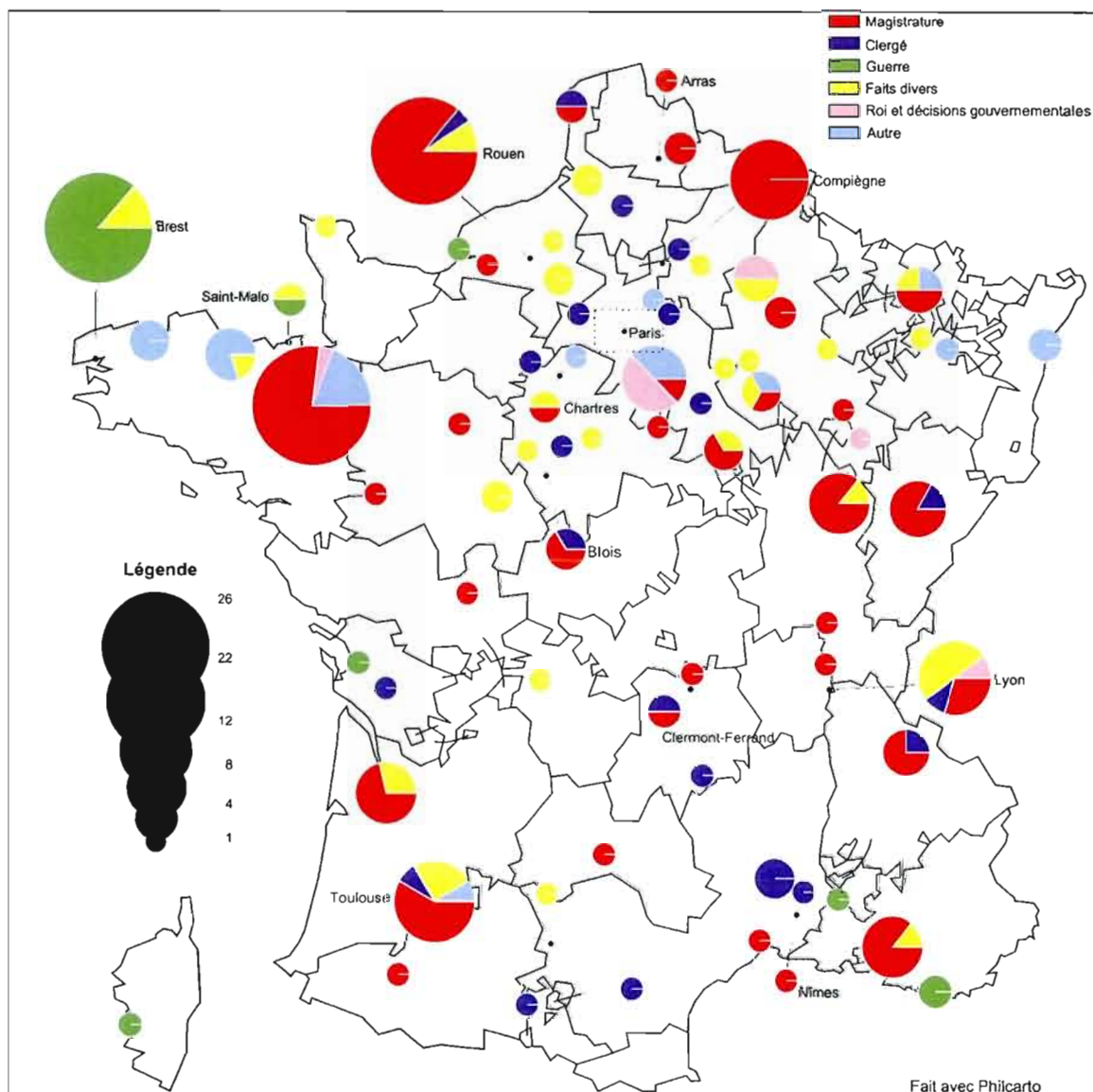


Figure 4-15- Carte des thèmes des nouvelles du royaume de France rapportées dans le journal de Hardy (1753-1780).

4.4 Les nouvelles d'ailleurs en Europe

Les journaux de Barthès et de Hardy accordent une place importante aux nouvelles européennes en temps de paix dans leurs journaux. Encore une fois, ces deux auteurs ont une lecture particulière de l'information, ayant ici aussi des intérêts propres comme nous le verrons, sollicitant des sources différentes et ne mettant pas

sur papier les mêmes types de nouvelles. Avant d'aborder les nouvelles européennes en temps de paix, nous porterons tout d'abord notre regard sur les échanges économiques de Paris et Toulouse avec le reste de l'Europe, ainsi qu'à la présence d'étrangers dans la capitale française au XVIII^e siècle. Les nouvelles européennes en temps de guerre seront quant à elles analysées à travers les journaux de Barbier et de Barthès lors de la guerre de Succession d'Autriche.

4.4.1 Liens économiques avec le reste de l'Europe et présence de migrants non-régnicoles à Paris et Toulouse.

Bien que certains épiciers parisiens possédaient des fournisseurs à l'extérieur du royaume, les produits alimentaires étrangers sont relativement peu présents dans la capitale, et représentent un peu moins de 6 % du total des aliments consommés dans cette ville, soit environ 7,5 millions de livres⁷⁷. De cette somme, 2,2 millions de livres de produits proviennent d'Italie, 800 000 livres des Pays-Bas, 400 000 livres des colonies néerlandaises, 200 000 livres de l'Autriche, tandis que les îles britanniques et la Scandinavie fournissent chacune entre 300 et 500 000 livres de denrées. La valeur des exportations alimentaires des colonies étrangères et du Levant dépasse à peine un million de livres. Ces échanges commerciaux pouvaient ainsi favoriser la diffusion de nouvelles, principalement dans les ports par lesquels transitaient une grande partie de ces marchandises. Néanmoins, devant passer dans les mains d'un grand nombre de personnes, la diffusion de nouvelles par le bouche à oreille jusqu'à Paris est sans doute moins probable.

⁷⁷ Reynald Abad, *op. cit.*, p.811.

La capitale française compte environ 3 à 5 % d'étrangers entre ses murs, certains s'installant durablement à Paris, tandis que d'autres y voyagent ⁷⁸. Contrairement aux deux siècles précédents, l'immigration au XVIII^e siècle est plus populaire et moins élitiste. En effet, sous Louis XVI, sur les 60 % des étrangers qui viennent dans la capitale pour y travailler, plus du quart sont des artisans, tandis que 16 % sont des marchands ou négociants et 7 % des domestiques. La proximité géographique des étrangers influence directement leur nombre dans la capitale. Ainsi, selon les chiffres amassés par Jean-François Dubost pour la période entre 1774 et 1787, les Anglais représentent 25 % des étrangers à Paris, les Allemands 13 %, les Suisses 11 %, les habitants des Pays-Bas autrichiens 10,5 %, les Italiens 6 %, tandis que les Savoyards, Hollandais et Liégeois avoisinent chacun les 5 %. Contrairement aux années 1740 où plusieurs étrangers provenaient de l'est de l'Europe, les étrangers qui viennent à Paris entre 1774 et 1787 sont situés assez près de la France, n'ayant le plus souvent qu'une seule frontière à franchir. Entre 1774 et 1787, arrivent à Paris environ 3800 étrangers par année, soit quatre fois et demie plus qu'en 1743. Les sources de cet historien ne permettent pas de connaître les départs des étrangers de Paris, ce qui ne rend pas possible d'évaluer leur présence dans la capitale.

Du côté de Toulouse, Georges Frêche n'évoque pas l'origine de la population toulousaine dans sa thèse sur cette région, mais mentionne l'importance des liens entre cette région et l'Espagne. Sous Louis XIII, 80 % des immigrants français en Catalogne proviennent de la région toulousaine, ce contingent comprenant beaucoup de travailleurs saisonniers⁷⁹. L'immigration saisonnière vers l'Espagne est toujours importante dans la région un siècle et demi plus tard, comme le montre une enquête

⁷⁸ Jean-François Dubost, « Les étrangers à Paris au siècle des Lumières », dans *La ville promise : mobilité et accueil à Paris, fin XVII^e - début XIX^e siècle*, sous la dir. de Daniel Roche, Paris, Fayard, 2000, p.221-288.

⁷⁹ Georges Frêche, *op. cit.*, p.388-389.

de l'évêque du Comminges en 1786, où sur une trentaine de curés de ce diocèse, 22 estiment que les migrations saisonnières se font uniquement vers l'Espagne. Le blé du marché de Toulouse était aussi expédié en Espagne comme nous l'avons évoqué plus haut, en plus d'atteindre l'Italie et l'Angleterre. Cependant, les liens économiques de Paris et Toulouse avec l'étranger étaient beaucoup moins importants que ceux qu'ils entretenaient avec d'autres parties du royaume de France. Il y avait beaucoup moins de migrants étrangers dans la capitale que de nouveaux Parisiens originaires du reste du royaume, et il devait en être ainsi à Toulouse. Ces liens économiques et ces courants d'immigration influencent la circulation de l'information et l'intérêt des diaristes, sur lesquels nous allons nous pencher.

4.4.2 *En temps de paix*

Barthès utilise surtout la presse afin de s'informer des nouvelles qu'il met dans son journal, comme le montre la figure 4.16. En effet, si on prend l'ensemble des nouvelles rapportées par la *Gazette de France*, le *Courrier d'Avignon* et les autres journaux dont il ne mentionne pas le titre, on arrive à un peu plus du trois quarts des nouvelles qui lui sont transmises par la presse. Les nouvelles dont la source n'est pas mentionnée par Barthès lui sont peut-être parvenues par une ou plusieurs gazettes, ou encore par l'intermédiaire d'un imprimé populaire. Comme nous l'avons mentionné plus haut, lors de son bilan de 1755, le répétiteur de latin évoque plusieurs catastrophes dont un certain nombre ont eu lieu ailleurs en Europe, mais surtout en Afrique du Nord, soit à Alger, Gibraltar, Meknès, Milan, Salé et Tunis⁸⁰. Il est possible que cet auteur se soit informé de ces événements au moyen d'un almanach du type *Messenger Boiteux* pour ces nouvelles, tout comme pour un tremblement de terre en Martinique en 1765. En effet, contrairement aux occasionnels qui mentionnent surtout des nouvelles françaises, cet almanach contenait aussi des

⁸⁰ Barthès rapporte aussi un tremblement de terre en Martinique en 1765. Voir Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.64-68, décembre 1755 et *Ibid.*, MS 704, p.36-37, août 1765.

nouvelles du reste de l'Europe et du monde⁸¹. Si ces nouvelles de catastrophes ne proviennent pas de la presse, il est probable qu'elles tirent leur origine de ce genre d'imprimé populaire.

Tandis que pour les nouvelles françaises le *Courrier d'Avignon* et la *Gazette* étaient à peu près autant sollicités par cet auteur, pour les nouvelles européennes cette dernière est sept fois plus utilisée que le périodique imprimé en territoire papal. Malheureusement, nous ne disposons pas d'étude comparative à propos de la géographie de l'information de ces deux gazettes, ce qui nous aurait permis d'apprécier la provenance des nouvelles traitées dans chacun de ces périodiques ainsi que les délais moyens de publications des nouvelles. Néanmoins, nous pouvons mettre de l'avant quelques hypothèses. Tandis que les gazettes hollandaises sont publiées dans des villes bien situées au sein du réseau de circulation de l'information européen, le *Courrier d'Avignon* doit en bonne partie son existence et sa popularité au fait qu'il soit imprimé dans un territoire papal enclavé dans le royaume de France, ainsi qu'à l'attitude positive du gouvernement royal envers ce journal, comme l'a si bien montré René Moulinas⁸². Selon cet historien, ce périodique reprenait plusieurs nouvelles telles quelles des gazettes de Hollande, même si la ville d'Avignon bénéficiait de certains avantages géographiques. En effet, le Comtat Venaissin était près de Marseille, en plus d'être situé sur la route des dépêches entre l'Italie et l'Espagne⁸³. Il entretenait aussi des liens constants avec Rome. Par conséquent, il est possible que les nouvelles publiées par ce journal étaient moins fraîches lorsqu'elles

⁸¹ Lise Andriès, « Le goût du sensationnel dans les canards et les almanachs », dans *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, p.185-186.

⁸² René Moulinas, *L'imprimerie, la librairie et la presse à Avignon au XVIII^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1971, 441 p.

⁸³ *Ibid.*, p.369-370.

arrivaient à Toulouse que celles de la *Gazette*, qui bénéficie de contacts à la cour, en plus d'être imprimée dans une ville beaucoup mieux desservie par le réseau routier et postal. Aussi, comme le montre la figure 4.17, 47 % des nouvelles européennes rapportées par Barthès traitent d'informations officielles, essentiellement à propos de la mort de membres des familles régnantes d'Europe, mais aussi de la naissance, du mariage et du couronnement de ces personnages importants. Ces nouvelles étaient abondamment traitées par les gazettes au XVIII^e siècle. Il est particulier que le *Courrier d'Avignon* ne soit que très peu utilisé par Barthès pour s'informer de nouvelles à propos des familles régnantes d'Europe, et pas du tout pour les nouvelles de centenaires, de catastrophes naturelles et d'incendies⁸⁴. Étant donné qu'il serait très étonnant que cette gazette ne contienne pas de faits divers européens, la faible utilisation du *Courrier d'Avignon* s'explique en bonne partie par la baisse de l'écriture de faits divers européens par Barthès à partir du milieu de la décennie 1760, c'est-à-dire à peu près au moment où il commence à lire ce périodique, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

⁸⁴ Barthès rapporte la mort de la reine d'Espagne et du duc de Parme avec cette gazette. Soulignons par la même occasion que Barthès mentionne trois incendies qui ont eu lieu ailleurs en Europe, soit un à Milan et deux au Caire. Ceci tranche avec les nouvelles françaises, où il ne fait pas mention d'incendies. Voir : Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.141, septembre 1758 et *Ibid.*, MS 703, p.197-198 août 1764.

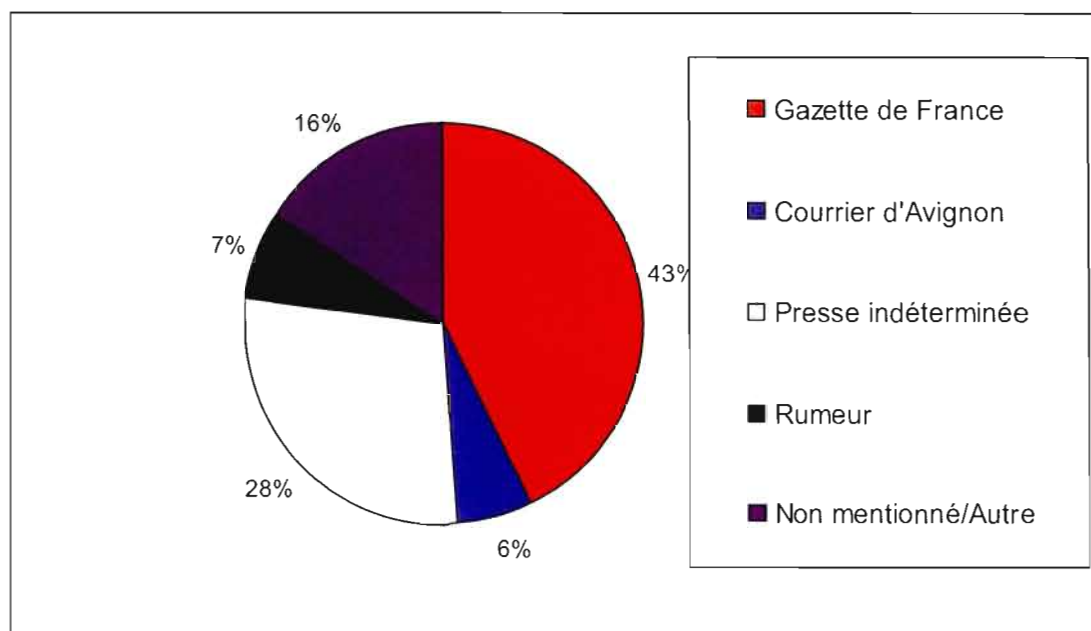


Figure 4-16 - Médias utilisés par Barthès lorsqu'il rapporte des nouvelles européennes (1738-1780).

Mentionnons aussi la présence de rumeurs dans son journal, dont la plupart sont à propos de la catastrophe du XVIII^e siècle qui a eu le plus grand retentissement, c'est-à-dire le tremblement de terre de Lisbonne en 1755. La première nouvelle qui parvient à Toulouse est à propos d'un tremblement de terre en Espagne, et où les villes de Cadix et de Séville ont été touchées⁸⁵. Peu de temps après, la nouvelle de la destruction de Lisbonne est connue des Toulousains, ainsi que le fait que les villes de Cascais et Setubal, situées non loin de la capitale portugaise, ont elles aussi été touchées. Cette nouvelle a sans doute été transmise par l'intermédiaire de la rumeur depuis Bordeaux, ville par l'intermédiaire de laquelle la nouvelle a atteint Paris⁸⁶. Cependant, cinq ans plus tôt, le courrier extraordinaire transportant la nouvelle de la

⁸⁵ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702 p.58-61, novembre 1755.

⁸⁶ Voir Anne Saada et Jean Sgard, « Tremblements dans la presse », dans *The Lisbon Earthquake of 1755 : Representations and Reactions*, sous la dir. de Theodore Braun et John Radner, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p.208-224 et particulièrement p.217.

mort du roi du Portugal jusqu'à Paris est passé par Toulouse⁸⁷. Ainsi, la mort du monarque qui a eu lieu le 31 juillet est connue dès le 14 ou le 15 août par Barthès. Ce courrier est probablement passé par Oloron, l'une des trois voies empruntées par la malle d'Espagne, et la seule qui ne contourne pas Toulouse⁸⁸. Cependant, une fois n'est pas coutume et c'est plutôt la voie de Bayonne en direction de Bordeaux qui était utilisée au XVIII^e siècle, faisant en sorte que Toulouse ne peut pas directement bénéficier de sa proximité relative avec la péninsule ibérique pour obtenir des nouvelles plus rapidement.

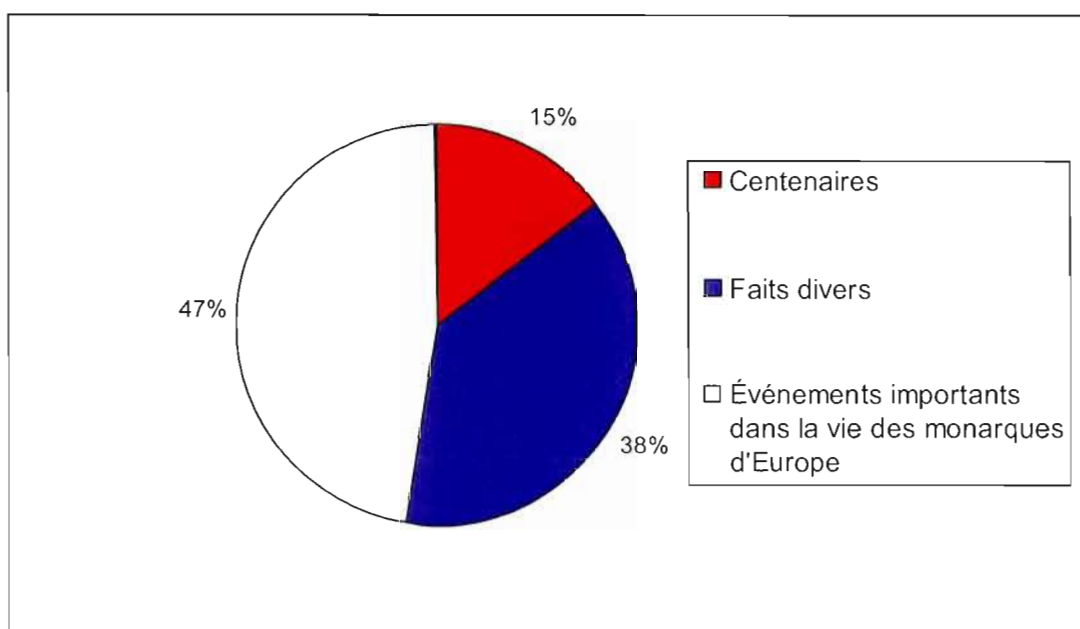


Figure 4-17- Thèmes des nouvelles européennes dans le journal de Barthès (1738-1780).

⁸⁷ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 700 p.3, juillet 1750.

⁸⁸ Soulignons par la même occasion qu'il est malheureux que Eugène Vaillé n'ait pas réalisé le volume 7 où il devait traiter de l'exécution du service postal au XVIII^e siècle, ce qui aurait été pertinent pour ce mémoire. Voir Eugène Vaillé, *Histoire générale des postes françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1947, v.6 partie 2, p.613-620.

Du côté de Hardy, la rumeur est ici aussi le média qu'il sollicite le plus, et sa prédominance est plus grande si on ne tient pas compte des nouvelles en provenance de Rome. Cette importance ne s'explique pas uniquement parce que ce média colporte des nouvelles issues de gazette et de lettres particulières, la présence de nombreux personnages influents à Paris ainsi que la proximité avec Versailles favorisent la circulation de nouvelles européennes sous la forme de bruits publics dans la capitale. C'est le cas le 3 février 1772, où Hardy rapporte une rumeur qui a été apprise par la cour voulant qu'il y ait eu une conspiration contre le roi du Danemark⁸⁹. Cette nouvelle est rapportée le 7 par la *Gazette de France*, mais le libraire en critique le grand laconisme. Ce n'est que plus tard qu'il obtient copie de la *Gazette de Leyde* qui est plus loquace à ce sujet. Il s'agit d'ailleurs d'une des deux seules mentions de cette gazette à propos d'une nouvelle européenne, témoignant encore une fois de la faible part des gazettes étrangères au sein du journal de Hardy, possiblement encore une fois à cause des délais d'acheminement. Aussi, il est possible qu'une certaine quantité de rumeurs que Hardy mentionne tirent leur origine d'une gazette étrangère. Ne lisant pas ces journaux imprimés en dehors de la France, le libraire peut difficilement savoir si un bruit public tire son origine d'un de ces périodiques. Certaines rumeurs diffusent des nouvelles d'Europe qui ne proviennent pas du tout de ces régions, mais qui ont au contraire pris naissance dans la capitale elle-même. Nous avons écarté les rumeurs que nous avons identifiées comme telles de nos statistiques, mais il est néanmoins important d'évoquer brièvement ce phénomène des fausses nouvelles, qui étaient difficiles à départager pour les contemporains. Par exemple, en juin 1768, un faux bruit de la mort du pape se répand pendant plusieurs jours dans Paris. Cette fausse nouvelle est une version déformée de l'annonce du roi à son lever, à propos de la mort d'un soldat âgé de 100 ans et prénommé Lepape, qui était décédé

⁸⁹ Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol.2 p.482, 3 février 1772.

la veille⁹⁰. Nous aborderons dans la section sur les nouvelles en temps de guerre la grande place qu'y occupe la fausse nouvelle.

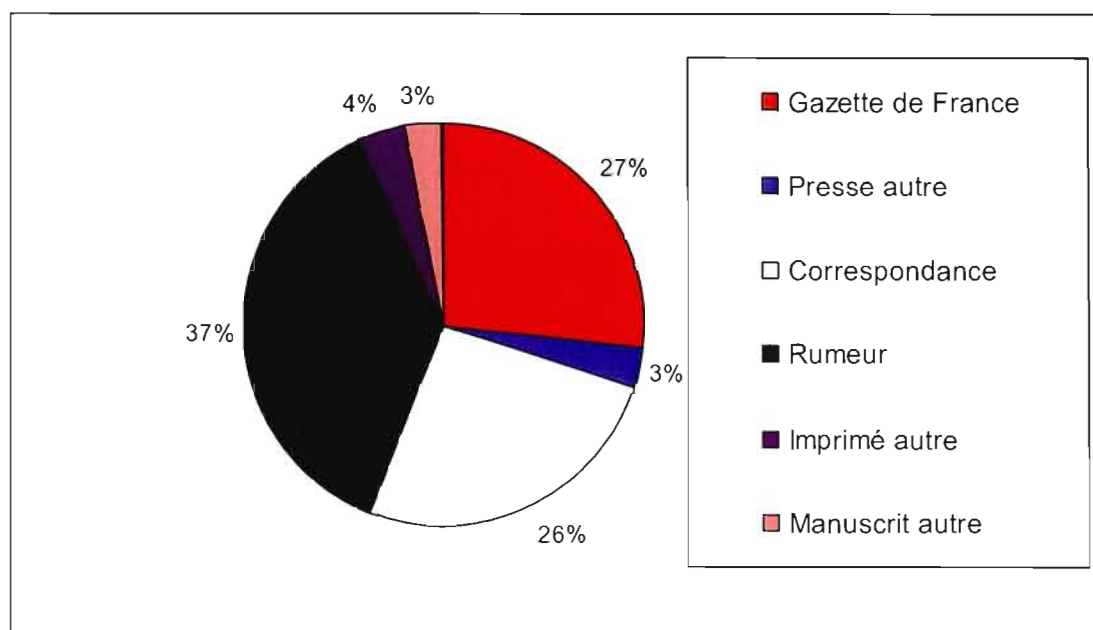


Figure 4-18 - Médias utilisés par Hardy pour rapporter des nouvelles européennes (1753-1780).

⁹⁰ *Ibid.*, vol.1 p.472, 8 juin 1769.

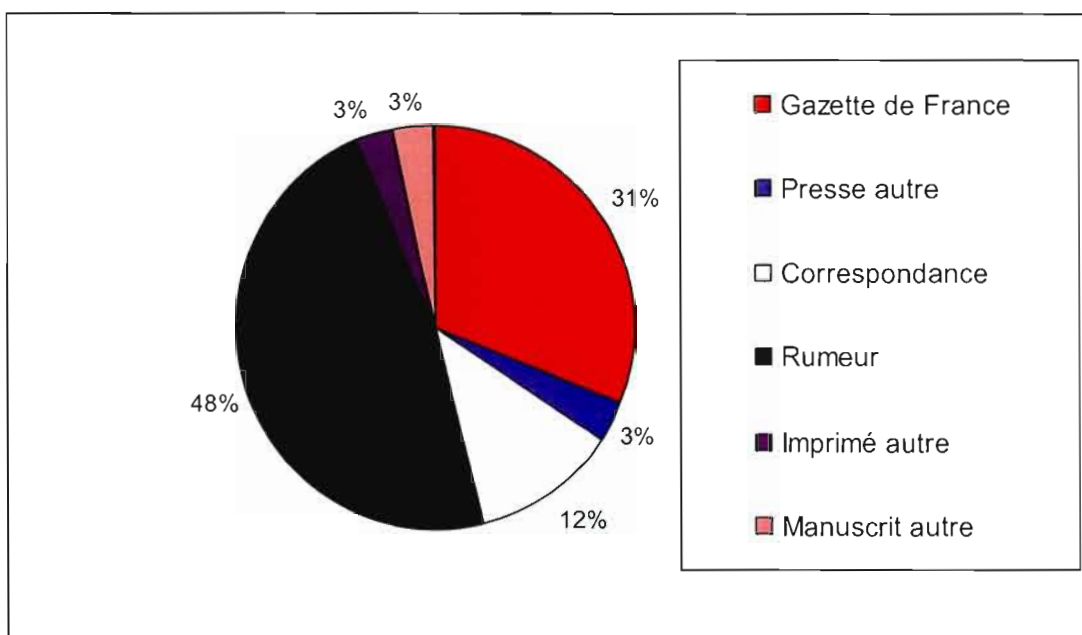


Figure 4-19 - Médias utilisés par Hardy pour rapporter des nouvelles européennes, Rome exclue (1753-1780).

Contrairement à la presse étrangère, la *Gazette* occupe une place très importante, étant la source de 31 % des nouvelles européennes, si on ne tient pas compte des nouvelles de Rome. Son rôle est ainsi plus important que pour les nouvelles françaises, tandis que pour la correspondance cette tendance est inversée, son rôle étant en effet plus faible ici, sauf dans le cas des nouvelles de Rome. L'importance de la *Gazette* s'explique ainsi par une plus grande difficulté d'accès à des lettres d'ailleurs en Europe, les Parisiens ayant moins de liens avec l'étranger qu'avec le reste du royaume. Ceci est d'autant plus vrai pour Hardy, car il ne bénéficie pas d'un accès privilégié à la correspondance provenant d'en dehors de la France, mis à part l'exception notable de Rome.

Le libraire a eu accès à au moins trois reprises entre 1770 et 1775 aux lettres reçues de Rome par le père Ubacq, un religieux jacobin de la rue Saint-Dominique⁹¹. Bien qu'on puisse seulement établir que trois lettres de Rome ont été adressées au père Ubacq, la moitié des nouvelles romaines que Hardy rapporte lui ont été transmises par l'intermédiaire de la correspondance. Le libraire identifiant assez rarement l'auteur des lettres dont il a pris connaissance du contenu, il y a certainement plus que trois lettres romaine sur le total de 28 qu'il évoque qui proviennent de ce religieux. Ce père jacobin mériterait d'être l'objet de recherches plus approfondies, afin de savoir s'il a été formé en partie ou en totalité à Rome, et si c'est à ce moment qu'il a pu tisser des liens avec ses correspondants, qui sont fort probablement eux aussi des ecclésiastiques. Les jésuites sont évoqués dans deux des trois lettres dont on est certain que ce jacobin a reçues. Une de ces lettres annonce l'imminence de la dissolution de l'ordre, tandis que l'autre traite de l'incertitude entourant le sort du général des jésuites. Ceci montre que le père Ubacq avait des correspondants bien informés, et on peut penser qu'il était opposé aux jésuites, et peut-être même janséniste, ce qui expliquerait ses liens indirects avec le libraire.

Les nouvelles de Rome retranscrites par Hardy sont à 51 % relatives aux jésuites, tandis que 42 % ont rapport au pape et 7 % à la politique romaine. La quasi-totalité de la correspondance en provenance de Rome retranscrite par Hardy est à propos des jésuites, c'est-à-dire qu'elle évoque les rumeurs de suppression de l'ordre puis sa suppression, et par la suite l'influence réelle ou supposée des ex-jésuites ainsi que le sort qui leur est réservé. Après la mort de Clément XIV, qui a supprimé les jésuites, une grande attention est mise par Hardy sur l'attitude du nouveau pape Pie VI avec le « parti jésuitique », composé des anciens membres de cet ordre et de leurs

⁹¹ Voir Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, vol. 1 p.664, 4 mai 1770 et *Ibid.*, 6681, 6 septembre 1773 et 6682, 3 décembre 1775.

alliés. Le libraire porte une grande attention aux rumeurs sur le caractère du nouveau pape, s'inquiétant sans aucun doute de l'éventuel rétablissement des jésuites. Une grande part de ces nouvelles provenant par l'entremise de la correspondance, ceci tend à soutenir l'hypothèse que le père Ubacq était sinon janséniste du moins opposé aux jésuites, et que ses correspondants l'informaient de nouvelles de cet ordre religieux, étant donné que cela était susceptible de l'intéresser. Par la suite, il est ainsi probable que ces nouvelles étaient diffusées auprès d'un ami ou une connaissance janséniste de Hardy, qui lui transmettait les nouvelles.

Rome comprend 45 % des nouvelles européennes du journal de Hardy, ce qui découle surtout du grand intérêt de Hardy à propos des jésuites ainsi qu'au sort de ses anciens membres une fois que cet ordre a été dissous par Clément XIV en 1773. Cet intérêt, pour ne pas dire obsession, fait en sorte qu'une grande part des nouvelles de Rome sont liés directement ou indirectement avec les jésuites. De plus, même si on ne tient pas compte des nouvelles romaines au sein des nouvelles européennes, le thème des jésuites occupe néanmoins un bon quart de l'ensemble comme on le voit à la figure 4.21. Ces mentions traitent principalement d'actions contre les jésuites ainsi que de leur rôle présumé ou réel dans des conspirations. Les nouvelles des monarques et personnages importants d'Europe attirent l'attention du libraire et la proportion de ces nouvelles est semblable à celle qu'on retrouve au sein du journal de Barthès. Tous deux traitent principalement des mêmes sujets, c'est-à-dire la mort des monarques d'Europe, avec le même média, la *Gazette*. Les faits divers européens mentionnés par le libraire sont des catastrophes naturelles, des incendies et des révoltes populaires et s'apparentent ainsi à ceux en provenance de la France qu'il a mis sur papier. Les nouvelles de la guerre d'Indépendance américaine occupent quant à elles une place relativement importante, les lecteurs de l'époque s'intéressant grandement aux

guerres qui faisaient exploser le tirage des gazettes au XVIII^e siècle⁹². Le libraire s'intéresse tout d'abord aux nouvelles des insurgés américains en Amérique, rapportant plusieurs nouvelles en provenance de Boston. Cependant, une fois que la France entre officiellement en guerre contre l'Angleterre, ce conflit prend pour Hardy un tournant essentiellement européen et colonial, en portant une attention particulière aux escarmouches et batailles au large de la Bretagne. En effet, Hardy mentionne 19 nouvelles liées à cette guerre en provenance de Brest entre 1778 et 1780, quatre nouvelles d'affrontements au Sénégal, trois pour Sainte-Lucie et deux pour la Dominique. Entre 1776 et 1780, treize nouvelles seulement de ce conflit dans les Treize colonies sont mises sur papier par le libraire. Cette tendance à l'augmentation du nombre de nouvelles de combats européens et coloniaux, parallèlement à un déclin des nouvelles des insurgés, se confirme dans les années qui suivent. Pourtant, les nouvelles des Treize colonies parvenaient bel et bien en Europe, et étaient imprimées dans les principaux journaux de l'époque, Étienne Luzac et sa *Gazette de Leyde* se faisant d'ailleurs le champion de l'indépendance américaine⁹³. À travers le journal de Hardy, la guerre d'Indépendance américaine n'est pas tellement un conflit opposant les colons des Treize colonies à l'Angleterre, mais plutôt un affrontement d'ampleur limitée entre la France et son ennemie d'outre-Manche, mais qui peut dégénérer en une déflagration plus générale⁹⁴.

⁹² Pour voir cette augmentation au cours de la guerre de Succession d'Autriche, voir Gilles Feyel, « La diffusion des gazettes étrangères en France et la révolution postale des années 1750 », dans *Les Gazettes européennes de langue française*, sous la dir. de Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p.85-89.

⁹³ Jeremy Popkin, *op. cit.*, p.150-157.

⁹⁴ Stéphane Haffemayer souligne que l'imminence d'une guerre entraîne un grand nombre de nouvelles allant en ce sens. Il est ainsi possible que Hardy lisait les divers événements de la guerre d'Indépendance américaine comme l'annonce d'un conflit plus grand entre la France et l'Angleterre. Voir Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.568.

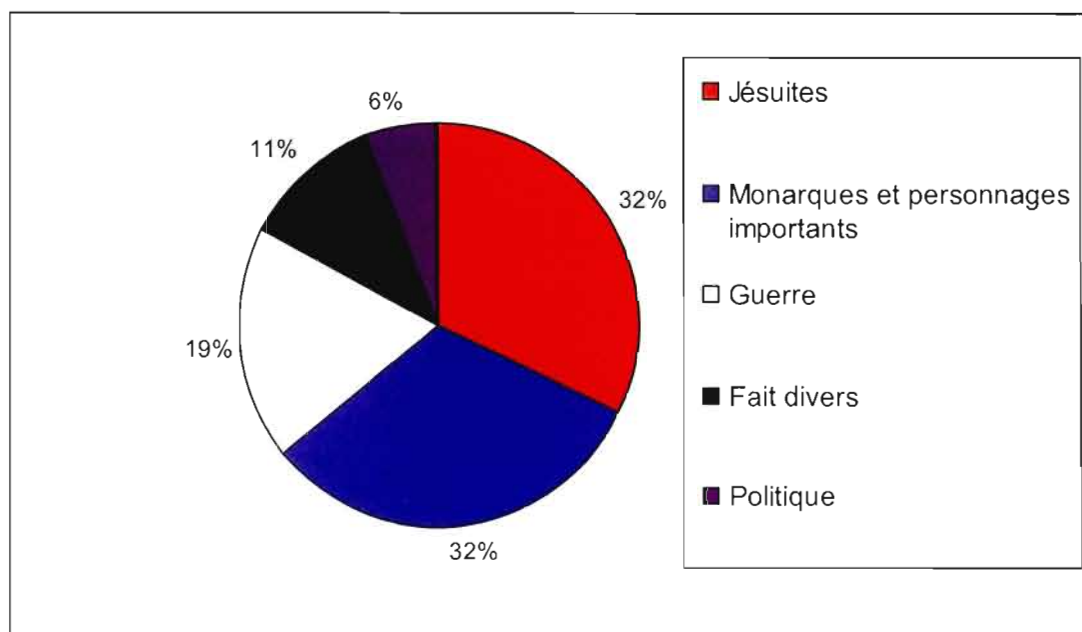


Figure 4-20 - Thèmes des nouvelles européennes dans le journal de Hardy (1753-1780).

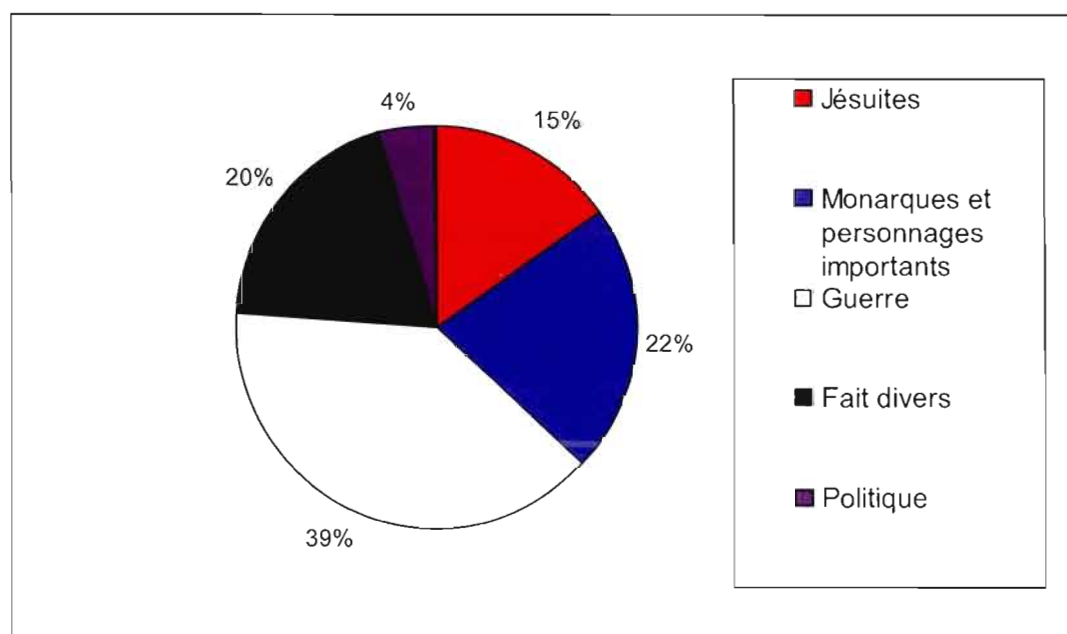


Figure 4-21 - Thèmes des nouvelles européennes dans le journal de Hardy, Rome exclue (1753-1780).

Afin d'analyser les représentations cartographiques de la provenance des nouvelles européennes des journaux de Hardy et Barthès, nous aurons recours à une

étude de Claude Labrosse sur la question, qui a analysé les gazettes du premier trimestre de 1775 ainsi qu'aux travaux de Stéphane Haffemayer sur la *Gazette de France* au XVII^e siècle⁹⁵. Comme le montrent les figures 4.22 à 4.25, Hardy rapporte moins de nouvelles que Barthès, ce qui s'explique par un choix du libraire. En effet, Hardy était après tout un lecteur assidu de la *Gazette de France*, source par laquelle le répétiteur de latin rapporte au moins 43% des nouvelles européennes dans son journal. Cette différence s'explique par le grand intérêt de Barthès pour la mort des monarques comme nous l'avons vu plus haut, mettant sur papier les nouvelles du décès de la grande majorité des monarques européens qui surviennent à son époque. Ainsi, il écrit le décès des souverains de l'Autriche, d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal, de l'Empire ottoman, de la Russie, de la Pologne, de la Suède, du Danemark et du Royaume de Sardaigne. La mort du Stathouder des Provinces-Unies et du grand maître de Malte est aussi mentionnée par Barthès. De son côté, Hardy ne fait pas un portrait aussi complet de la mort des monarques d'Europe, et dans les quelques occasions où ces souverains sont évoqués, le libraire mentionne surtout leurs décisions politiques le plus souvent reliées à des types de nouvelles qui l'intéressent particulièrement. C'est le cas à propos du roi d'Angleterre, où Hardy mentionne surtout la politique de ce souverain durant la guerre d'Indépendance américaine. Lorsque le roi du Portugal est mentionné par le libraire, c'est à l'occasion d'une conspiration contre ce souverain où des jésuites seraient impliqués. Fait intéressant, Hardy mentionne la mort de l'Électeur de Bavière survenue en 1777, ce qui est à la fois une des rares mentions de la mort du souverain d'un État en plus d'être une des seules nouvelles de son journal originaire du Saint-Empire⁹⁶. Barthès mentionne lui aussi peu de nouvelles en provenance de ce territoire, mis à part le

⁹⁵ Claude Labrosse, *op. cit.* et Stéphane Haffemayer, *op. cit.*

⁹⁶ Il convient cependant de préciser que l'Électeur de Bavière était fils de l'Empereur Charles VII, qui a été nommé Empereur grâce, entre autres, au soutien de la France durant la guerre de Succession d'Autriche. Siméon-Prosper Hardy, *op. cit.*, 6683, 7 janvier 1778.

décès de cinq centenaires, ainsi que la mort de la reine de Pologne et épouse de l'Électeur de Saxe à Dresde. Soulignons néanmoins que plus de la moitié des nouvelles européennes de la mort de centenaires proviennent du Saint-Empire, ce qui témoigne de la place relativement importante qu'occupent les Pays allemands dans la *Gazette*, ceux-ci regroupant 10 % des nouvelles de ce périodique en 1775⁹⁷.

Les deux auteurs ont un intérêt pour l'Europe méditerranéenne, abordant les nouvelles de l'Italie et de la péninsule ibérique. La fréquence de ces mentions s'explique en partie par la géographie de l'information de la *Gazette*. Déjà au XVII^e siècle ce périodique abordait abondamment les nouvelles en provenance des centres urbains des États italiens, tendance toujours présente au XVIII^e siècle, où tout près de 27 % des nouvelles de la *Gazette* proviennent de cette région⁹⁸. Aussi, Hardy, mais surtout Barthès, rapportent plusieurs nouvelles de la Savoie, et cette attention s'explique par les liens qui unissent la France à ce duché. En effet, Turin occupait le septième rang des villes dont le plus de nouvelles étaient publiées dans la *Gazette* entre 1647 et 1663⁹⁹. Outre la place stratégique qu'occupe Turin dans le réseau de circulation de l'information entre la France et l'Italie, cette ville était mentionnée étant donné les relations d'amitié franco-savoyardes. Ces relations privilégiées se maintiennent au XVIII^e siècle, tous les enfants du Dauphin Louis-Ferdinand qui se

⁹⁷ La notion de pays allemands dans ce calcul de Claude Labrosse regroupe la Prusse et l'Autriche. Cette précision laisse voir un net déclin par rapport au XVII^e siècle, où les seules nouvelles du Saint-Empire constituaient 19% du total de la *Gazette*. Voir Claude Labrosse, *op. cit.*, p.177 et Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.177-178.

⁹⁸ La *Gazette* se distingue des autres gazettes francophones qui accordent une place moindre à l'Italie. Ainsi, dans la *Gazette de Leyde* 8,5% des nouvelles proviennent de cette péninsule, tandis que dans la *Gazette d'Amsterdam* et le *Courrier du Bas-Rhin* c'est plutôt 13%. La seule *Gazette des Pays-Bas* se rapproche de la *Gazette* avec 23% de nouvelles italiennes. Voir Claude Labrosse *op. cit.*, p.177 et Stéphane Haffemayer *op. cit.*, p.55.

⁹⁹ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.139-140.

sont mariés, à l'exception du futur Louis XVI, ont épousé des princes ou princesses de la maison de Savoie¹⁰⁰. En tant que capitale de la chrétienté, les nouvelles de Rome attirent l'attention des deux diaristes. En plus de s'intéresser au sort des jésuites, plusieurs nouvelles romaines rapportées par Hardy évoquent aussi des questions politiques, tels les conflits du pape avec les princes de la Maison de Bourbon, ainsi que le long conclave à la suite de la mort de Clément XIV¹⁰¹. De son côté, Barthès rapporte les nouvelles de l'élection et du couronnement d'un nouveau pape, ainsi que quelques nouvelles à propos d'actes cérémoniels effectués par le souverain pontife.

Malgré une place relativement faible au sein des gazettes en 1775, plusieurs villes de la péninsule ibérique occupent néanmoins une place relativement importante dans les deux journaux, mais surtout dans celui de Barthès¹⁰². Les nouvelles rapportées par les deux diaristes sont principalement à propos de Madrid, Lisbonne ainsi qu'à des villes littorales, ce qui correspond aux villes qui sont traitées par la presse de l'époque. Rappelons tout de même qu'une grande part de l'attention de Barthès envers la péninsule ibérique a lieu au moment du tremblement de terre de 1755.

Tandis qu'en 1775 la *Gazette de France* aborde à peu près autant les nouvelles de l'Europe du Nord que du Sud, cette dernière partie du continent attire

¹⁰⁰ Il s'agit du Comte de Provence, futur Louis XVIII, du Comte d'Artois, futur Charles X, ainsi que de Clotilde de France.

¹⁰¹ Ce conclave a lieu de septembre 1774 à février 1775.

¹⁰² Claude Labrosse, *op. cit.*, p.168 et 177.

moins l'attention des gazettes étrangères¹⁰³. L'attention de Hardy et Barthès pour l'Europe du Sud peut ainsi s'expliquer parce qu'ils lisent la *Gazette de France*. Tandis que les nouvelles du Nord et du Sud de l'Europe sont à peu près équilibrées dans le journal de Barthès, les nouvelles de l'Europe du Nord sont largement absentes chez Hardy, ce qui découle sans aucun doute d'un manque d'intérêt du libraire pour cette région. L'attention du libraire envers Londres fait cependant exception, principalement à cause d'une émeute dans cette ville en juin 1780, mentionnée huit fois, principalement à travers la presse. Cette nouvelle est initialement transmise à Hardy par la rumeur, puis par le *Courier de l'Europe*. Il s'agit d'ailleurs de la seule mention de cette gazette par le libraire pour la période étudiée. L'intérêt du libraire pour cette révolte n'est pas étrangère au contexte de guerre non-déclarée que livre la France à cette nation. L'Europe de l'Est est, quant à elle, à peu près absente des journaux des deux auteurs. Seulement trois mentions en sont faites par les auteurs, soit la nouvelle de l'assassinat du tsar en 1762 à Saint-Petersbourg et d'un fait divers provenant de la même ville par Barthès, tandis que Hardy rapporte une rumeur de Varsovie en 1779, à l'effet que le roi de Pologne abdiquerait et qu'un nouveau partage de ce royaume est imminent.

Malgré leur place assez mince dans les gazettes en 1775, les territoires extra-européens occupent une place non négligeable au sein des nouvelles non françaises chez les deux diaristes¹⁰⁴. Nous avons déjà évoqué plus haut les principales provenances de ces nouvelles, soit l'Afrique du Nord pour Barthès, tandis que Hardy

¹⁰³ Selon les calculs de Claude Labrosse pour 1775, la *Gazette des Pays-Bas*, consacre 38% de ses nouvelles à l'Europe du Sud, la *Gazette d'Amsterdam* 33% et la *Gazette de Leyde* 25%. Voir Claude Labrosse, *op. cit.*, p.162.

¹⁰⁴ Ainsi, en 1775 la plupart des gazettes consacrent de 2 à 4% pour l'Afrique et l'Amérique, tandis que la *Gazette Amsterdam* et le *Courier du Bas-Rhin* n'en mentionnent presque aucune nouvelles. Voir Claude Labrosse, *op. cit.*, p.161-163.

s'intéresse durant la guerre d'Indépendance américaine aux Treize colonies, ainsi qu'aux colonies européennes des Antilles et au Sénégal. Il est intéressant de souligner que le répéteur de latin rapporte la succession des sultans de l'Empire ottoman comme il le fait pour les grandes puissances européennes, mais en critiquant cependant cet empire « qui ne reconnoit que le caprice et la férocité. »¹⁰⁵ Ceci rappelle la façon dont étaient rapportées les nouvelles en provenance d'Istanbul au XVII^e siècle par la *Gazette*, qui montrait le pouvoir ottoman comme tyrannique et sanguinaire¹⁰⁶.

Les nouvelles rapportées par Hardy et Barthès laissent voir les intérêts des deux diaristes. Ainsi, le répéteur de latin s'intéresse à la mort des monarques d'Europe, ainsi qu'aux faits divers et aux centenaires. Le libraire rapporte quant à lui peu de nouvelles, la moitié provenant de Rome et traitant principalement des jésuites. L'autonomie des diaristes en tant que « lecteurs » des médias de leur époque ressort ici aussi, bien que la disponibilité de ces médias est influencée par le réseau de diffusion de l'information. Ainsi, contrairement aux nouvelles de France chez Hardy, la presse périodique joue ici un plus grand rôle, la rumeur et la correspondance, sauf pour le cas romain, sont moins importantes. L'information en temps de guerre est bien différente de celle en temps de paix et mérite que nous nous y intéressions.

¹⁰⁵ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 702, p.117, décembre 1758.

¹⁰⁶ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.737-741.

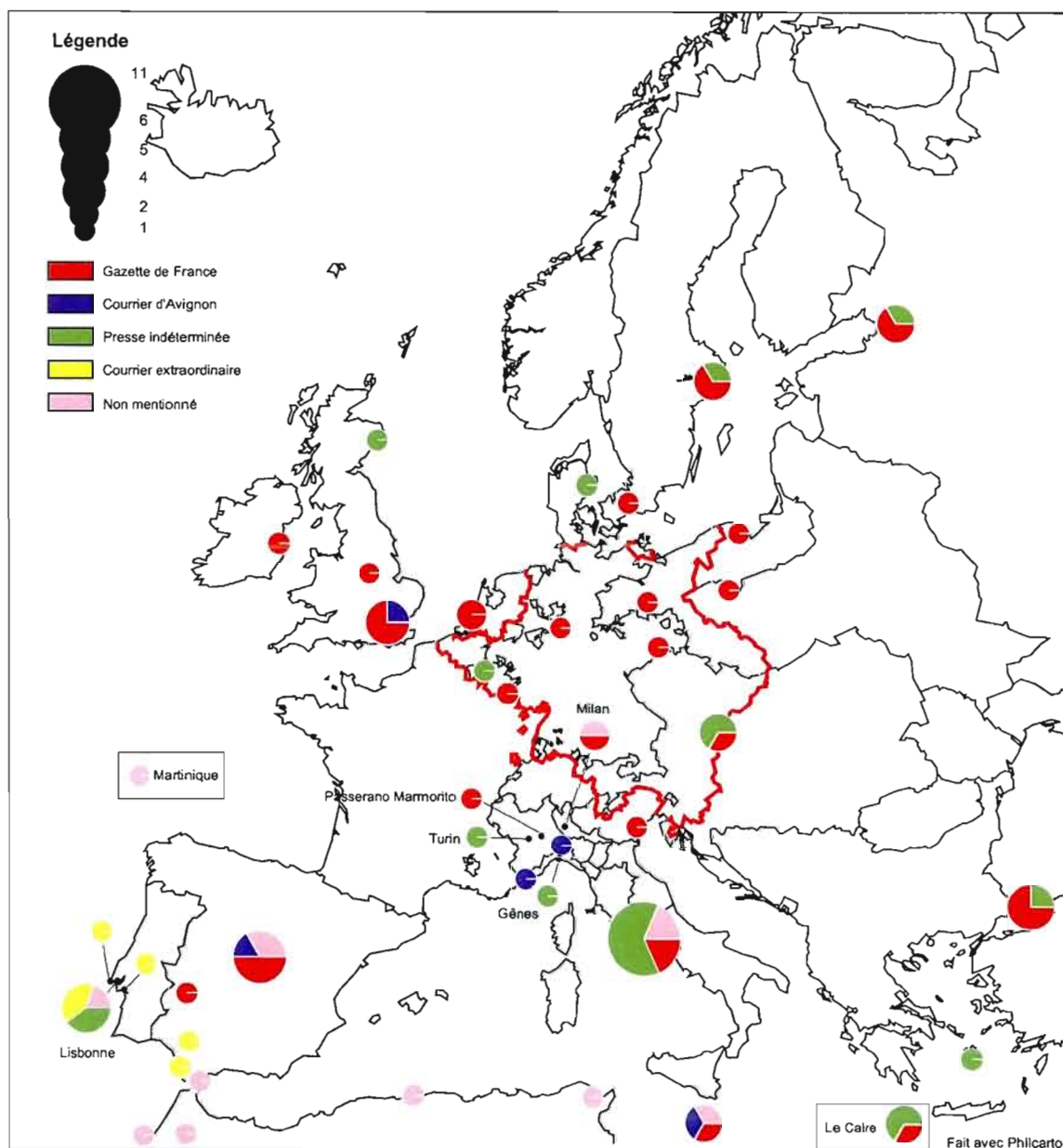


Figure 4-22 - Carte des médias utilisés par Barthès lorsqu'il rapporte des nouvelles de l'Europe (1738-1780).

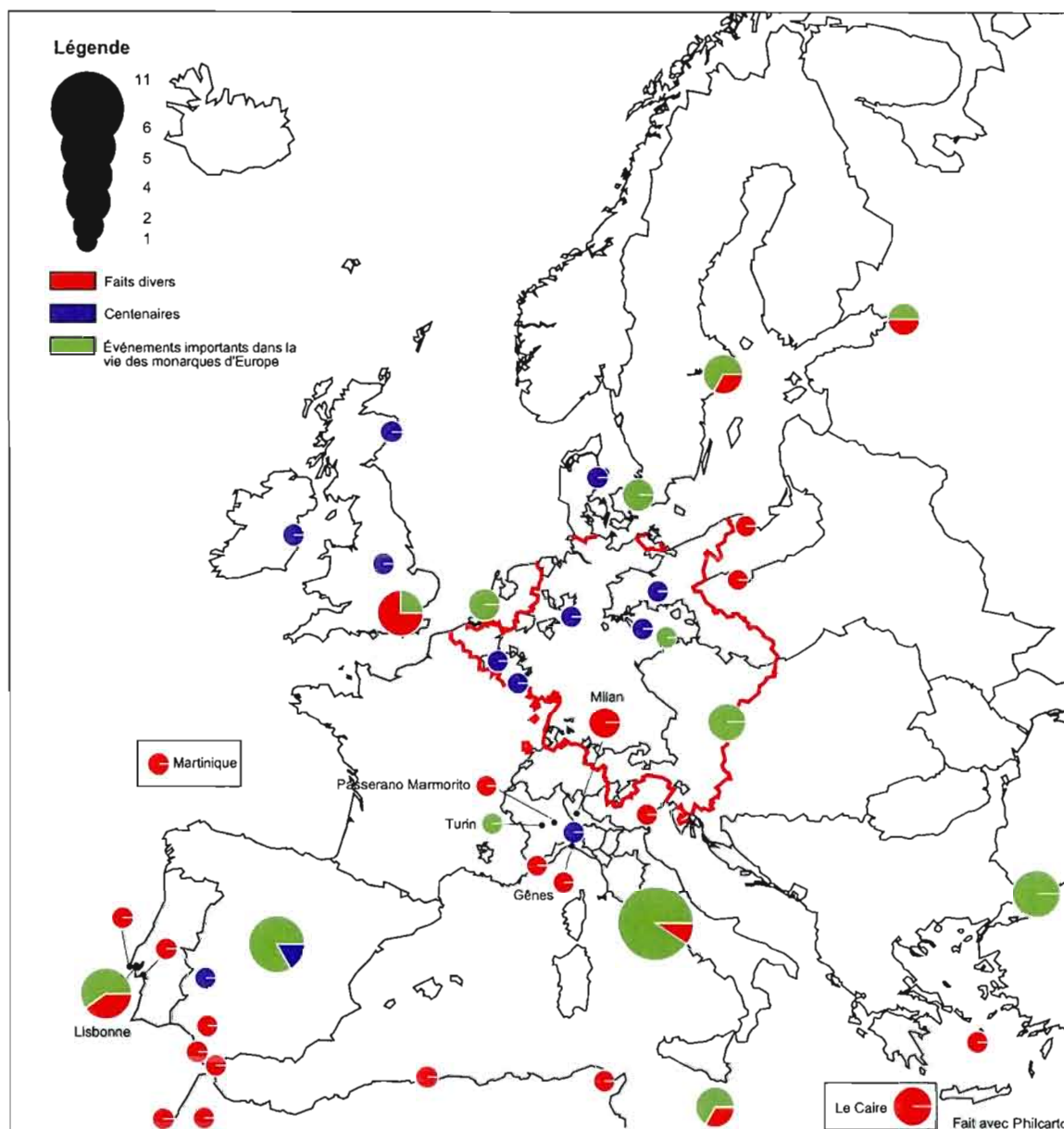


Figure 4-23 - Carte des thèmes des nouvelles européennes dans le journal de Barthès (1738-1780).

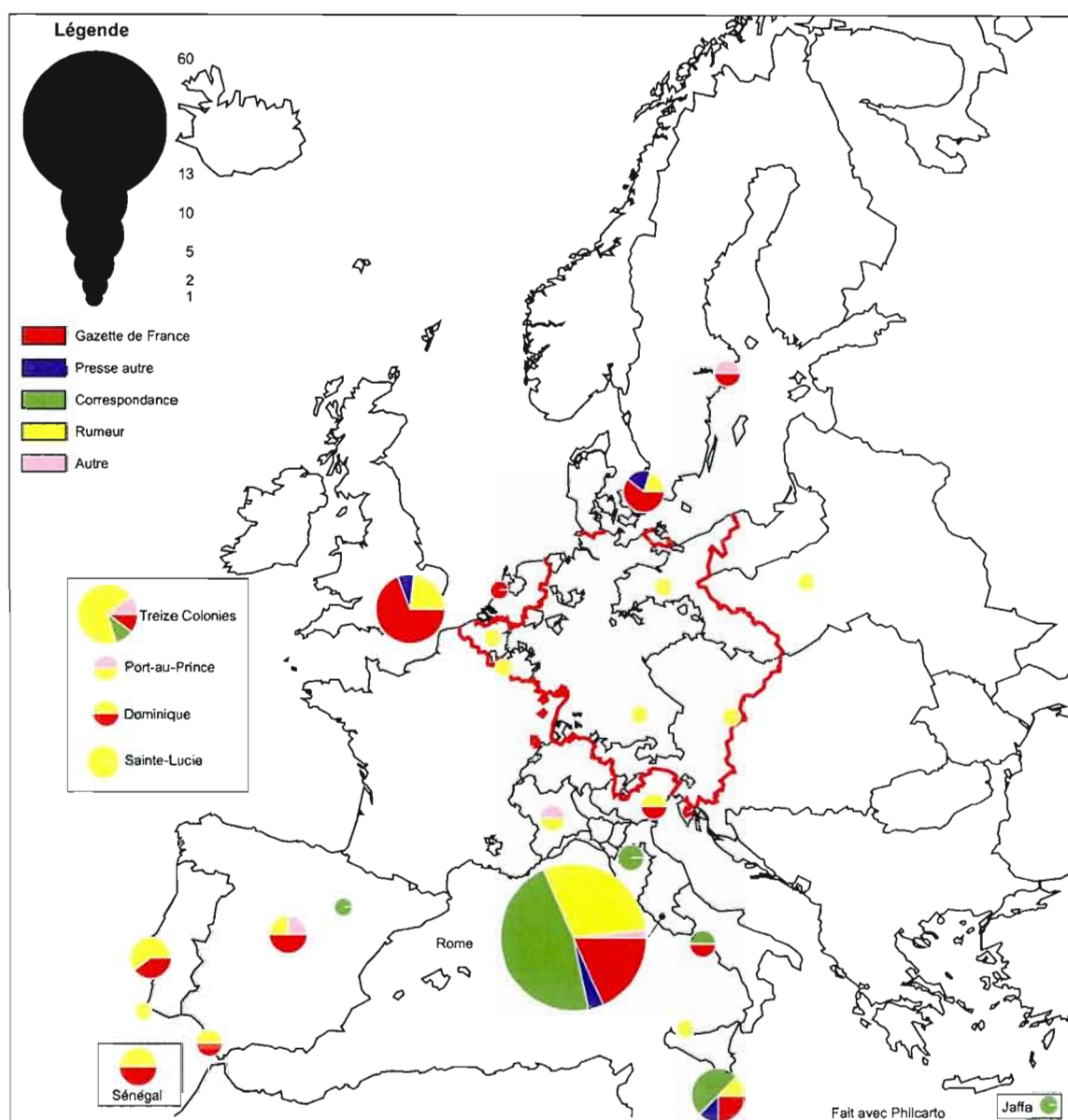


Figure 4-24 - Carte des médias utilisés par Hardy lorsqu'il rapporte des nouvelles de l'Europe (1753-1780).

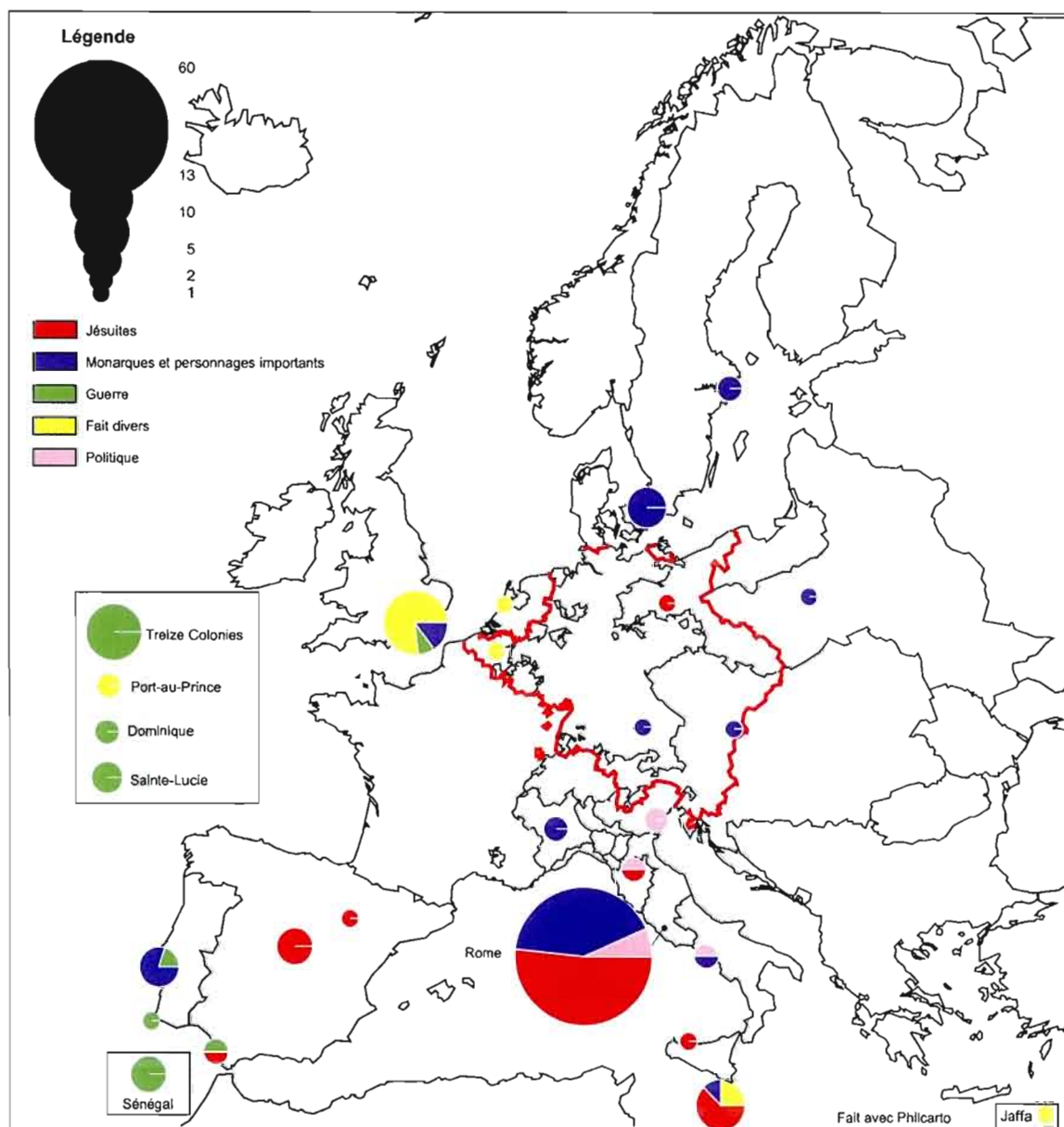


Figure 4-25 - Carte des thèmes des nouvelles européennes dans le journal de Hardy (1753-1778).

4.4.3 *L'écriture des nouvelles en temps de guerre. Barbier et Barthès à propos de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748)*

La guerre de Succession d'Autriche est rapportée par Barbier et Barthès d'une façon différente, témoignant d'une lecture des événements qui n'est pas la même et qui est influencée non seulement par leur processus d'écriture distinct, mais aussi par la localisation géographique différente de Paris et de Toulouse. Cette guerre est mentionnée seulement de façon indirecte par Barthès jusqu'en avril et mai 1744, où sont publiées à Toulouse les déclarations de guerre contre l'Angleterre puis l'Autriche¹⁰⁷. Ainsi, en juillet 1742 il mentionne la publication par la maréchaussée d'une amnistie pour les déserteurs qui rejoindront les rangs de l'armée française, sans cependant faire davantage allusion à la guerre qui fait alors rage¹⁰⁸. Le même phénomène se répète en septembre et en octobre 1743, où un article traite de la levée de miliciens et indirectement du déroulement d'une guerre, sans en spécifier le lieu ou les belligérants¹⁰⁹. Il mentionne à cette occasion que la levée d'hommes touche aussi les artisans, nuisant ainsi aux métiers.

Une rubrique en janvier 1744 témoigne de la connaissance de la guerre par Barthès et de la vision traditionnelle qu'il a de ce phénomène. Durant ce mois, cet auteur évoque le passage d'une comète se dirigeant vers l'Est. Barthès en déduit qu'elle « (...) semble menacer cette partie de l'Europe qu'on appelle Italie puis qu'elle doit être le théâtre de la guerre pour la campagne prochaine. »¹¹⁰ Consultante des explications astrologiques, Barthès écrit que les comètes amènent la stérilité des terres, la peste, les maladies contagieuses et les guerres. Cet article démontre que

¹⁰⁷ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.141 et p.143.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p.99.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.126-127.

¹¹⁰ *Ibid.*, p.131-132.

Barthès savait déjà ou a appris à ce moment qu'en 1744 il y aurait une campagne en Italie. Plus intéressant encore cet épisode explicite la vision plus traditionnelle de la guerre du répétiteur de latin, où ce phénomène est vu comme un fléau, au même titre que la peste¹¹¹. Cette perception s'approche de celle des canards du XVI^e siècle et de la *Gazette* du XVII^e siècle, et provient peut-être d'imprimés populaires que nous avons évoqués plus haut¹¹². Néanmoins, malgré cette opposition à la guerre, quelques entrées entre 1744 et 1748 laissent voir les sentiments très anti-anglais de Barthès et son souhait de voir la France triompher de son ennemi d'outre-Manche.

Tandis qu'aucune rumeur n'est utilisée par Barthès pour s'informer de cette guerre, deux lettres de soldats écrites à leur famille à Toulouse sont retranscrites dans son journal. Ces lettres lui permettent d'apprendre la disposition des troupes lors de la bataille de Fontenoy en 1745, tandis qu'il apprend en 1746 le nombre de soldats ennemis et le butin de l'armée victorieuse lors de la prise de Bruxelles¹¹³. Les deux principaux médias que Barthès utilise afin de s'informer du déroulement de la guerre sont la presse périodique et les cérémonies royales. Ces dernières ont lieu à partir de 1744, la France étant alors officiellement en guerre. Ce conflit est caractérisé par un grand nombre de *Te Deum*, soit trente-deux entre 1744 et 1747. Ces cérémonies royales sont toutes rapportées par Barthès et par leur entremise le monde extérieur à la France fait son entrée dans son journal, car le diariste ne s'intéressait pas aux nouvelles européennes auparavant¹¹⁴. Ces cérémonies constituent près du quart de son *journal* durant les quatre dernières années du conflit.

¹¹¹ Il est possible que cette conception de Barthès provienne des imprimés de large circulation, que le répétiteur de latin lisait peut-être. Nous en évoquons seulement l'hypothèse, étant donné que le journal n'en fait pas mention explicitement, comme nous l'avons évoqué auparavant.

¹¹² Jean-Pierre Séguin, *op. cit.*, et Stéphane Haffemayer, *op. cit.*

¹¹³ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.190-191, p.248-249.

¹¹⁴ Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information*, Paris, Fayard, 1989, p.366.

À partir de 1746, Barthès commence à lire la presse périodique, afin de s'informer du déroulement de la guerre. Le répétiteur de latin lit alors principalement la *Gazette*, à laquelle il est abonné, mais sollicite ici aussi d'autres gazettes dont nous ne pouvons encore une fois établir l'identité avec certitude. Dans un premier temps, la presse est surtout utilisée par Barthès afin d'ajouter quelques informations dont il n'avait pas eu connaissance lors de cérémonies royales, tels la date de la bataille, ou le nombre de morts dans chaque camp¹¹⁵. Puis, en 1747, la presse périodique prend une plus grande place dans son *journal*, et pour la prise de Laufeld et Bergen-op-Zoom, Barthès tire l'essentiel de ses informations de ce média, ajoutant par la suite qu'un *Te Deum* a été chanté pour ces deux prises¹¹⁶. Néanmoins, il est important de préciser que Barthès imite en quelque sorte la forme de ces cérémonies, ne mentionnant que les batailles qui sont célébrées, et omettant de parler des défaites de l'armée française¹¹⁷. La seule mention d'un revers de la France est écrite en décembre 1746, l'auteur mentionnant que les troupes autrichiennes ont franchi le Var après avoir chassé les troupes françaises d'Italie, sans plus de détails, Barthès ayant ainsi occulté les revers français en Italie dont il a sans doute eu connaissance par sa lecture de la presse¹¹⁸. Ceci fait écho à un article de 1761, en pleine guerre de Sept Ans, où lors du passage de troupes, Barthès mentionne que ces soldats sont revenus en France après la perte de la Nouvelle-France, sans avoir évoqué ce fait auparavant¹¹⁹. Tout en reprenant la forme des *Te Deum* qui taisent les défaites, il est aussi possible que les

¹¹⁵ Voir par exemple Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.190, p.192-193 et p.213-214.

¹¹⁶ *Ibid.*, MS 699, p.243-244 et p.247-249.

¹¹⁷ Bien entendu, les défaites ne sont pas l'objet de cérémonies publiques, mais elles sont mentionnées dans les gazettes.

¹¹⁸ Pierre Barthès, *op. cit.*, MS 699, p.228.

¹¹⁹ *Ibid.*, MS 703, p.35.

silences de Barthès à ce sujet soient attribuables au fait que les livres de raison laissent très rarement place à l'échec, comme l'a constaté Sylvie Mouysset¹²⁰.

Contrairement à Barthès, Barbier s'intéresse à la guerre de Succession d'Autriche dès ses premiers balbutiements, portant attention aux actions des puissances européennes à partir de la mort de l'Empereur Charles VI en octobre 1740, dont il saisit dès lors les conséquences politiques importantes¹²¹. Cet avocat rapporte de multiples aspects de cette guerre. Ainsi, tout en mettant l'accent sur les événements qui peuvent avantager ou nuire à la France, Barbier traite des batailles, mais aussi des pourparlers de paix, aspects absents chez Barthès. Selon Suzanne Cornand, la précision avec laquelle Barbier situe les villes qui sont le théâtre d'affrontements laisse croire qu'il suit les événements de cette guerre au moyen d'une carte géographique¹²². La portée des événements militaires ou diplomatiques est aussi analysée par Barbier, qui saisit bien les enjeux de cet affrontement entre les puissances européennes, tout en se montrant grandement en faveur du maintien et de l'expansion des intérêts de la France. Barbier a aussi une véritable passion pour cette guerre, la quasi-totalité de son *journal* durant ces années traitant directement ou indirectement de ce conflit.

Au cours de cette guerre, les rumeurs jouissent de la faveur de Barbier, étant habituellement plus rapides que les autres médias, mais en contrepartie leur fiabilité

¹²⁰ Sylvie Mouysset, *Papiers de famille : Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e -XIX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p.224.

¹²¹ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.3, p.226-229.

¹²² Suzanne Cornand, « La fin de la guerre de succession d'Autriche : le témoignage de Barbier » dans *1748, L'année de l'esprit des lois*, sous la dir. de Catherine Larrère et Catherine Volpilhac-Augier, Paris, Champion, 1999, p.33.

est de nature variable, et elles doivent être confirmées ou infirmées par d'autres médias. La correspondance joue parfois ce rôle, mais le plus souvent c'est la presse qui l'exerce, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent. Les gazettes étant alors hebdomadaires ou bihebdomadaires, une nouvelle peut être diffusée oralement entre deux parutions¹²³. Plutôt que d'écrire une seule fois et de façon certaine à propos d'un événement comme le fait Barthès, Barbier a plutôt tendance à revenir plusieurs fois sur une même nouvelle. Le plus souvent, une nouvelle commence par être rapportée dans son journal sous forme de rumeur, puis est confirmée ou infirmée quelques jours plus tard. Il arrive cependant qu'un bruit public soit successivement confirmé puis infirmé plusieurs fois. C'est le cas à propos de la bataille de Aschaffembourg en 1743, où arrive à Paris le 2 juillet la nouvelle de la défaite de la France, par l'intermédiaire du valet de chambre d'un noble mort au combat et parti dès lors pour Paris¹²⁴. Le lendemain 3 juillet au soir, un courrier arrive et répand que la première partie de la bataille a été une retraite, mais que lors de la seconde partie la France a triomphé. Le 5 juillet la nouvelle de la défaite se propage à nouveau à Paris, étant donné que la cour n'a pas reçu de courrier de distinction annonçant la victoire. Le 6 juillet la défaite est annoncée par la Gazette de France, la rendant ainsi officielle. Bien que les omissions que fait cette gazette pour des raisons politiques soient critiquées à plusieurs reprises par l'avocat, il lui accorde néanmoins une plus grande crédibilité qu'aux gazettes de Hollande, bien qu'il les sollicite fréquemment. Barbier considère qu'une nouvelle est vraisemblable seulement lorsqu'elle est rapportée par plusieurs journaux hollandais, qu'il ne nomme explicitement que très rarement, les regroupant habituellement sous le terme de « gazettes de Hollande ».

¹²³ Soulignons que la rumeur devance la presse périodique même lorsqu'une bataille est l'objet d'un supplément de la part d'une gazette.

¹²⁴ Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.3, p.451-459.

Le processus d'écriture de Barbier permet de mettre en lumière plusieurs éléments sur la circulation de l'information à Paris en temps de guerre, dont l'omniprésence des rumeurs en provenance des zones de combat. Ces nouvelles sont diffusées à Paris dans plusieurs lieux publics, tels l'hôtel de ville et le bureau de poste où Barbier envoie à l'occasion ses domestiques pour s'informer. L'Opéra est aussi un lieu où les nouvelles de la guerre circulaient abondamment, parfois même de la bouche d'officiers qui y étaient présents. La capitale était en effet très fréquentée par les officiers en hiver, et Barbier pouvait alors s'entretenir avec certains d'entre eux afin d'obtenir des détails sur les batailles passées¹²⁵. Étant donné la proximité de Paris avec Versailles, certaines rumeurs circulant dans la capitale tiraient leur origine de la cour, tandis que d'autres bruits publics résultaient de la présence de nombreux nobles et d'ambassadeurs. Les domestiques de ces gens sont aussi à l'origine de plusieurs rumeurs. C'est le cas par exemple en septembre 1742 où Barbier apprend la sortie de Prague des Français par l'intermédiaire de son domestique qui a parlé à un domestique du marquis de Stainville, l'envoyé du Grand-Duc de Toscane¹²⁶. Bien que bénéficiant de bonnes sources d'information étant donné ses relations auprès de la haute société parisienne et du fait qu'il avait des domestiques, les occasions de circulations de la rumeur sont beaucoup plus grandes à Paris qu'à Toulouse. Comme nous l'avons vu, la *Gazette* voyageait alors plus vite que les voyageurs jusque dans la capitale du Languedoc, et par conséquent ce n'est pas uniquement par choix que Barthès ne sollicite pas la rumeur comme média pour s'informer sur cette guerre.

¹²⁵ Selon ce que nous rapporte Barbier, ces officiers étaient très nombreux dans la capitale. Il écrit d'ailleurs que Paris est déserte en mai 1746 au moment de la reprise de la campagne et du départ des officiers de la capitale. Voir Edmond Jean François Barbier, *op. cit.*, vol.3 p.475-477 et *Ibid.*, vol.4 p.144-145 et p.195-197.

¹²⁶ *Ibid.*, vol.3, p.385.

La guerre de Succession d'Autriche est ainsi un moment important dans les journaux de ces deux auteurs, étant pour Barthès la naissance de son intérêt pour l'extérieur du royaume et le début de sa lecture de la presse périodique. Barbier suit les événements de cette guerre tout au long de son déroulement, et alors que les opérations militaires sont terminées en juin 1747, il écrit : « Il ne se passe plus rien d'intéressant », montrant explicitement le réel intérêt qu'il a eu à suivre cette guerre¹²⁷. La guerre de Succession d'Autriche occupe une place importante au sein des deux journaux, en plus de nous livrer un portrait intéressant du rapport à l'information de Barbier et Barthès à cette époque.

4.5 Conclusion

Les nouvelles françaises et européennes font ressortir l'importance des intérêts des auteurs dans leur choix de nouvelles mises sur papier. Hardy et Barthès développent une lecture différente de l'information. Tandis que Hardy s'intéresse principalement aux nouvelles de la magistrature en France, Barthès porte surtout son attention sur les faits divers. Le contenu des nouvelles européennes rapportées par les deux diaristes ont une certaine ressemblance, tous deux s'intéressant aux monarques d'Europe. Cependant, tandis que Hardy porte principalement son regard sur la politique menée par ces monarques, Barthès rapporte surtout leur mort. De plus, le répétiteur de latin met aussi sur papier beaucoup de faits divers européens, tandis que le libraire porte surtout son attention sur l'ordre des jésuites. Il pourrait être tentant de lier Hardy aux « niveaux supérieurs de l'information » mis de l'avant par Stéphane Haffemayer, tandis que Barthès se rapporte surtout aux « niveaux inférieurs »¹²⁸. Ceci est aussi le cas en temps de guerre, car tandis que Barbier s'intéresse aux enjeux politiques, Barthès n'évoque pas ces questions. Cependant, Barbier et Hardy

¹²⁷ *Ibid.*, p.310.

¹²⁸ Stéphane Haffemayer, *op. cit.*, p.300-446.

s'intéressant tous deux aux faits divers, la réelle différence entre leur rapport à l'information avec celui de Barthès est plutôt l'absence de nouvelles politiques et la présence de nouvelles merveilleuses dans le journal du répétiteur de latin.

CONCLUSION

Cette étude démontre l'influence importante de la singularité des auteurs dans leur choix de médias, mais surtout dans leur sélection de nouvelles qu'ils mettent sur papier. Les trois diaristes de Paris et de Toulouse exposent leurs intérêts en mettant une nouvelle sur papier plutôt qu'une autre. Bien qu'ils choisissent parfois de solliciter un média plutôt qu'un autre, l'accès à ces sources d'information dépend de facteurs hors de leur atteinte. Ainsi, la situation des deux villes parlementaires au sein du réseau français et européen de circulation de l'information influence la présence et la quantité de rumeurs provenant de plus ou moins loin de ces villes. C'est ainsi que le réseau routier français privilégie nettement les liens entre la capitale et les villes de province, tandis que ces dernières ne sont pas nécessairement bien reliées entre elles. De plus, les liens d'une ville avec le reste du royaume et de l'Europe favorisent la diffusion de nouvelles par l'entremise de la rumeur et de la correspondance. Ainsi, les liens économiques serrés de Paris avec sa région environnante expliquent que plusieurs nouvelles du Grand Paris circulent oralement dans la capitale. De plus, des migrants provenant de partout en France s'installent à Paris, faisant en sorte que des lettres particulières diffusant des nouvelles de tout le royaume circulent dans la capitale. À l'opposé, les nouvelles à Toulouse sont moins susceptibles de provenir d'aussi loin, l'économie de la ville n'ayant pas le même rayonnement que celle de la capitale, tout comme son aire de recrutement des nouveaux habitants, qui est elle aussi plus réduite. La position sociale des auteurs influence aussi leur accès aux différents vecteurs de diffusion de la nouvelle, Barbier bénéficiant de ses liens

privilégiés avec des gens influents, dont des ministres, en plus de fréquenter l'Opéra et de parfois solliciter l'aide de ses domestiques pour recueillir des bruits publics.

Les analyses quantitatives sur l'utilisation des médias par les auteurs ont montré que la provenance des nouvelles avait une influence sur l'importance relative de chaque type de média sollicité par les trois auteurs pour s'en informer. Ainsi, tandis que la rumeur colporte la majorité des nouvelles que les auteurs rapportent en provenance de leur propre ville, ce média occupe une place moins importante pour le reste de la France et pour l'Europe. Tandis que Barthès sollicite assez peu les rumeurs et encore moins la correspondance pour s'informer de nouvelles en provenance de France et d'Europe, ces médias jouent un rôle important chez Hardy. Le libraire a d'ailleurs probablement eu accès régulièrement, grâce à des connaissances, à des lettres de Rome, mais peut-être aussi de Rouen, Rennes ou même de Lyon et Toulouse. Contrairement aux observations des historiens de la presse qui placent les gazettes étrangères au cœur du système médiatique européen, ces dernières sont peu présentes dans le journal de Hardy. Tandis que Popkin considérait que la *Gazette de Leyde* était le cœur du système de diffusion de l'information en Europe de la décennie 1770 à la Révolution, celle-ci est mentionnée à peine seize fois dans le journal de Hardy. Le libraire réussit pourtant à se tenir très au courant de la crise du Parlement Maupeou et de la guerre d'Indépendance américaine, événements centraux dans ce périodique durant la période que nous avons étudiée. Barthès sollicite quant à lui principalement la *Gazette de France*, mais aussi le *Courrier d'Avignon*, pour lequel il avait un réel attachement. Cette gazette imprimée en territoire papal enclavé en France était plus sujette à l'influence française que les gazettes de Hollande et bénéficiait aussi de l'attitude bienveillante de Versailles. Malgré tout, la gazette la plus importante pour les trois diaristes demeure la *Gazette de France*, pour qui les liens avec le pouvoir de ce périodique ne sont pas uniquement une source de distorsions de la vérité, cette relation étant aussi dans certains cas un gage de

crédibilité. Ainsi, bien que Barbier sollicite amplement les gazettes de Hollande durant la guerre de Succession d'Autriche, il les considère moins fiables que la *Gazette*. Bien que difficilement généralisables, nos résultats tendent à nuancer la position des historiens de la presse du XVIII^e siècle, pour qui les gazettes européennes de langue française étaient au cœur du réseau de diffusion de l'information, celles-ci occupant une place très faible comparativement à la *Gazette* et aux vecteurs traditionnels de diffusion de la nouvelle, soit la rumeur et la correspondance.

D'un autre côté, les travaux de Darnton sur Paris ne tiennent pas du tout compte de la presse domestique et assez peu de la correspondance. En effet, il s'intéresse essentiellement aux nouvelles en provenance de Versailles diffusées dans la capitale, et qui sont à propos du roi et de ses ministres. Cette approche laisse de côté une part importante des nouvelles, en plus de négliger plusieurs médias importants. Bien que la majeure partie des nouvelles rapportées par les deux diaristes parisiens sont à propos de leur ville et de Versailles, une part relativement importante du journal de Hardy est consacrée au reste de la France et de l'Europe tout au long de sa rédaction, tandis que Barbier n'évoque que très peu d'événements parisiens durant la guerre de Succession d'Autriche. De plus, les nouvelles parisiennes et versaillaises rapportées par ces deux auteurs sont loin d'être uniquement à propos de la vie privée du roi ou de la lutte de pouvoir au sein du ministère. Des faits divers, des procès au parlement et des décisions administratives sont par exemple présents dans les journaux de Hardy et Barbier, et étaient bien souvent colportés par l'entremise de la rumeur. Ce rôle de « média oral » qui transmet des nouvelles variées, a largement été laissé de côté par l'historiographie qui a étudié la rumeur. Plusieurs historiens ont plutôt cherché à atteindre l'imagination collective du peuple à travers cet objet historique, tandis que Farge et Darnton se sont concentrés sur les mauvais propos, les anecdotes scandaleuses et les critiques du pouvoir véhiculés par ce média. Nous

avons cependant constaté que les rumeurs colportaient aussi une partie importante de rumeurs semblables aux nouvelles présentes dans la presse périodique, et qu'elles entretenaient des liens avec ce média. En effet, les bruits publics devançaient le plus souvent les gazettes, et bien souvent celles-ci confirmaient ou infirmaient les nouvelles colportées par les premiers. La presse locale jouait aussi un rôle informatif auprès des Parisiens, comme le démontre le *Journal de Paris* chez Hardy, bien que la lecture de ce journal ne le dispensait pas de recourir aux rumeurs. Aussi, l'interprétation de Darnton ne prend pas en compte la possibilité d'une lecture « politique » de la *Gazette*, mettant de l'avant à ce sujet le contrôle de ce périodique par le gouvernement français. Cependant, les Parisiens étant bien conscients de la censure au sein de la *Gazette* et des liens de celle-ci avec le pouvoir, mais ne considéraient pas ce périodique comme étant uniquement la source d'une distorsion de la vérité. Au contraire, cette relation leur permettait d'interpréter implicitement la politique gouvernementale dans certaines nouvelles dont ils jugeaient que la présence n'était pas anodine.

Les types de nouvelles rapportées par les trois auteurs sont variés et témoignent d'une multitude d'intérêts de leur part. Les analyses sérielles que nous avons menées à ce sujet montrent que les niveaux de lecture « supérieur » et « inférieur » ne s'appliquent pas totalement, Hardy s'intéressant à la fois aux suicides et aux luttes de pouvoir au sein du ministère, tandis que Barbier saisit bien les enjeux diplomatiques et militaires européens en temps de guerre de la même façon qu'il rapporte des histoires scabreuses. Cette multiplicité des intérêts de Barbier et de Hardy fait en sorte que leur attention envers les nouvelles politiques n'exclut pas la mention de faits divers, ou de cérémonies au sein de leurs journaux. Cependant, ces deux diaristes ne s'intéressent à peu près pas à certains niveaux de lecture « inférieurs » présents dans le journal de Barthès, par exemple la mort de centaines ou des phénomènes extraordinaires frisant le merveilleux, ce qui marque une

différence importante. Tandis que les mentions de nouvelles politiques par le répéteur de latin se limitent principalement aux nouvelles cérémonielles à propos du roi, le libraire et l'avocat s'intéressent aussi à la vie privée du roi, aux luttes de pouvoir au sein du ministère, ainsi que, de façon plus large, à la politique française mais aussi européenne parfois, et c'est surtout ici qu'en notre sens se situe la réelle distance entre Barthès et les diaristes parisiens quant à leur niveau de lecture. Il serait à notre sens erroné de classer Barthès au sein des « peuples », celui-ci faisant partie intégrante du « public » selon les catégories de Michèle Fogel¹. Nous sommes plutôt tentés de nuancer la distinction mise de l'avant par cette historienne, et valoriser le rôle des cérémonies publiques en tant qu'« école » de l'information, car c'est grâce aux *Te Deum* de la guerre de Succession d'Autriche que Barthès s'intéresse à l'information et commence à lire la presse. Des études sur la diffusion de l'information en province durant la seconde moitié du XVIII^e siècle nous aideraient à voir à quel point ceux-ci étaient bien coupés de l'aire de diffusion des rumeurs de Paris, et s'il est possible d'élaborer un modèle du public provincial par rapport à celui du public parisien, qui a presque exclusivement attiré l'attention des historiens.

L'étude de la géographie de l'information des journaux a quant à elle confirmé des éléments vus plus haut sur l'influence de la distance et des liens économiques et personnels d'une ville sur la disponibilité des médias au sein de celle-ci. Ainsi, les rumeurs circulant à Paris proviennent principalement du Grand Paris, des provinces environnantes et du Nord de la France, tandis qu'à Toulouse les bruits publics qui y circulent sont plutôt originaires du Languedoc, de Gascogne, de Bordeaux et d'Avignon. Cependant, ces analyses ont surtout montré que la présence plus ou moins forte de certaines villes et régions est tributaire non pas du réseau de

¹ Pour cette historienne le public est lecteur de la *Gazette* tandis que les peuples sont informés par l'entremise des *Te Deum*, qui ont principalement lieu à propos de la guerre. Voir : Michèle Fogel, *Les cérémonies de l'information*, Paris, Fayard, 1989, p.244-245.

diffusion de l'information français et européen, mais plutôt des intérêts thématiques et régionaux des diaristes. C'est ainsi que Hardy rapporte surtout des nouvelles du Nord de la France, tandis que Barthès s'intéresse presque exclusivement aux nouvelles du Sud du royaume. Les villes parlementaires sont très présentes au sein du journal du libraire, qui s'intéresse beaucoup aux crises parlementaires. De la même façon, ce janséniste se préoccupe beaucoup des jésuites, et une grande partie des nouvelles européennes s'y rapportent. Barthès montre quant à lui un intérêt particulier pour la mort des têtes couronnées d'Europe, tandis que Hardy s'intéresse, dans une moindre mesure, aux décisions politiques des monarques. La différence entre la lecture de l'information des deux diaristes est marquante à propos de Rome, qui est la ville la plus traitée par chacun d'eux. Un peu plus de la moitié des nouvelles du libraire en provenance de cette ville ont rapport avec le sort des membres de la compagnie des jésuites, tandis qu'une bonne partie des autres nouvelles est liée à la politique du pape. Le répétiteur de latin s'intéresse quant à lui principalement à une information cérémonielle à propos de la personne du pape et au couronnement d'un nouveau souverain pontife. Ces analyses cartographiques contribuent à l'histoire de la lecture, car elles permettent de voir la partie « reçue » des nouvelles présentes dans les différents médias de l'époque. Afin d'aller plus en avant avec cette perspective, il serait pertinent de reprendre la méthode de Stéphane Haffemayer et d'étudier la géographie de l'information de gazettes du XVIII^e siècle, afin de permettre une comparaison avec les nouvelles rapportées au sein des journaux d'événements.

Malgré leur richesse incroyable pour l'historien qui s'intéresse à la nouvelle et à la réception de celle-ci, les journaux d'événements sont loin de tout livrer sur la diffusion et la réception de l'information. Nous avons évoqué dans ce mémoire la possibilité que l'entourage des trois diaristes les informaient de nouvelles, étant donné qu'ils ont pu faire savoir qu'ils rédigeaient un journal. De la même façon, il est fort probable que ces diaristes diffusaient des nouvelles auprès de leurs collègues,

parents et amis. En effet, il est possible que les clients de Barbier le consultaient non seulement pour obtenir conseil, mais aussi pour s'informer des dernières nouvelles. On imagine bien aussi les connaissances de Hardy regroupées le soir dans sa petite société partager avec lui les nouvelles qu'ils ont apprises, mais aussi écouter avidement les bruits publics recueillis durant le jour par le libraire sans librairie, et écouter la lecture d'imprimés qu'il a obtenus auprès de ses amis et collègues. Barthès a aussi probablement diffusé des nouvelles auprès de collègues, de voisins ou de parents. En effet, il avait un accès privilégié à l'information par rapport au peuple toulousain, étant abonné à la presse périodique, en plus de maîtriser le français. Ploux a d'ailleurs constaté que les notables de province continuent à jouer durant le premier XIX^e siècle un rôle privilégié d'intermédiaires dans la diffusion des nouvelles dans leur milieu, ce qui était aussi le cas au siècle précédent². Comme quoi la nouvelle apprise par différents médias est bien souvent retransmise à nouveau sous forme orale, à l'époque comme de nos jours.

² Voir François Ploux, *De bouche à oreille : Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, p.19-20.

APPENDICE A

NOMS DES VILLES PRÉSENTES DANS LES CARTES

A.1 Carte des noms des villes du Grand Paris mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780).....	207
A.2 Carte des noms des villes de France mentionnées par Barthès dans son journal (1738-1780).....	208
A.3 Carte des noms des villes de France mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780).....	209
A.4 Carte des noms des villes d'Europe mentionnées par Barthès dans son journal (1738-1780).....	210
A.5 Carte des noms des villes d'Europe mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780).....	211

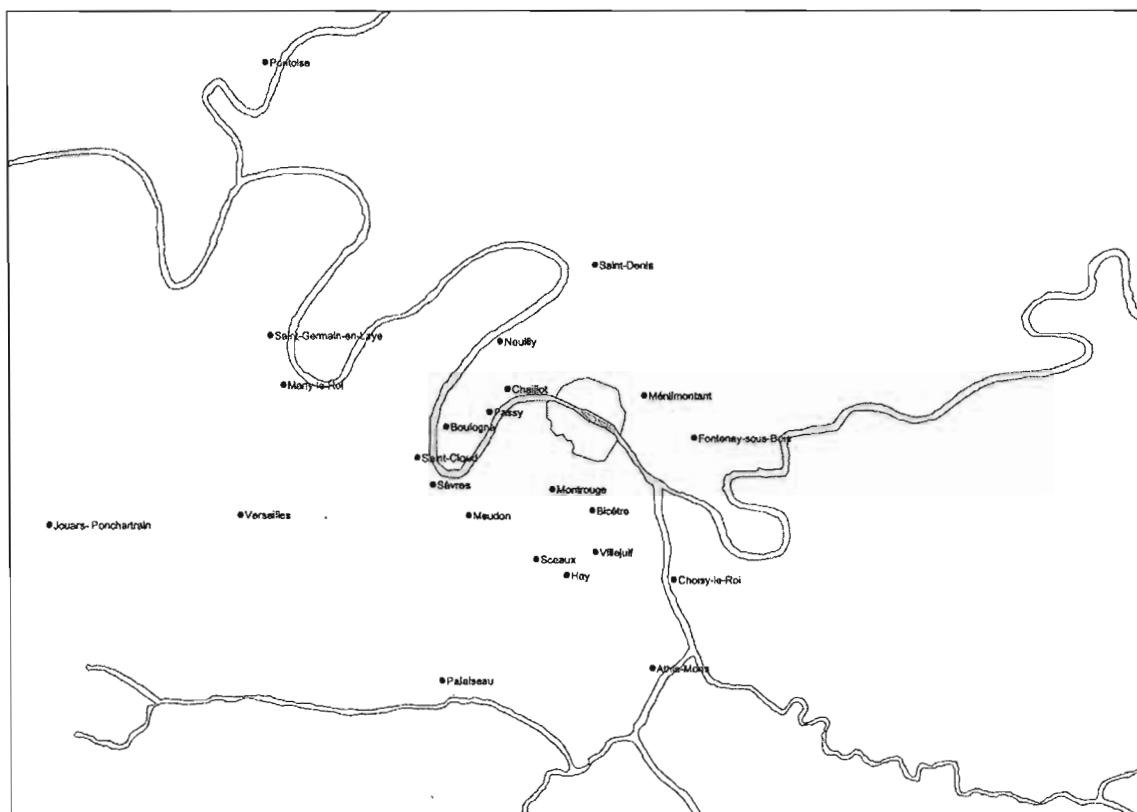


Figure A-1 - Carte des noms des villes du Grand Paris mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780)



Figure A-2 - Carte des noms des villes de France mentionnées par Barthès dans son journal (1738-1780)

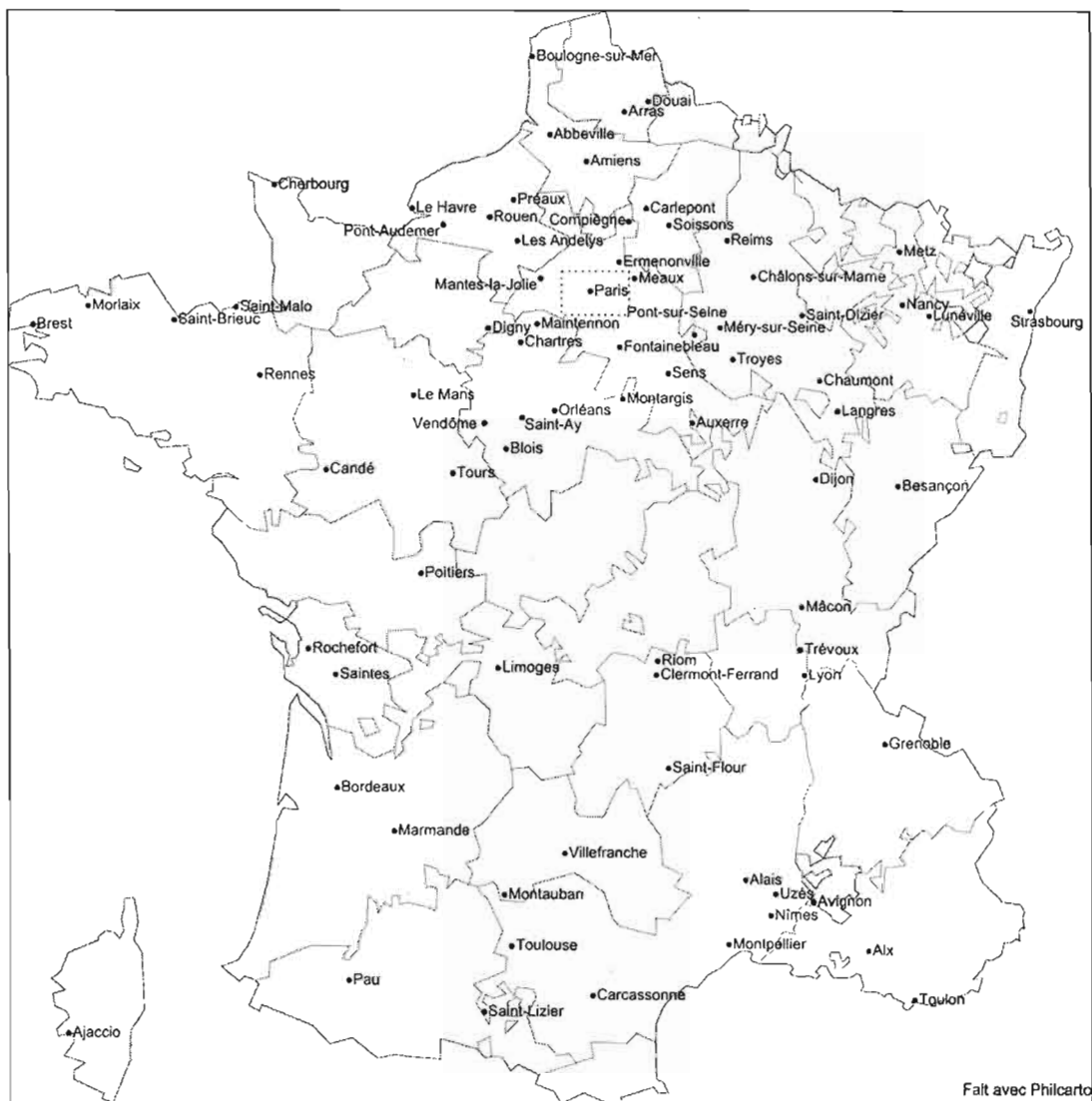


Figure A-3 - Carte des noms des villes de France mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780)



Figure A-4 - Carte des noms des villes d'Europe mentionnées par Barthès dans son journal (1738-1780)

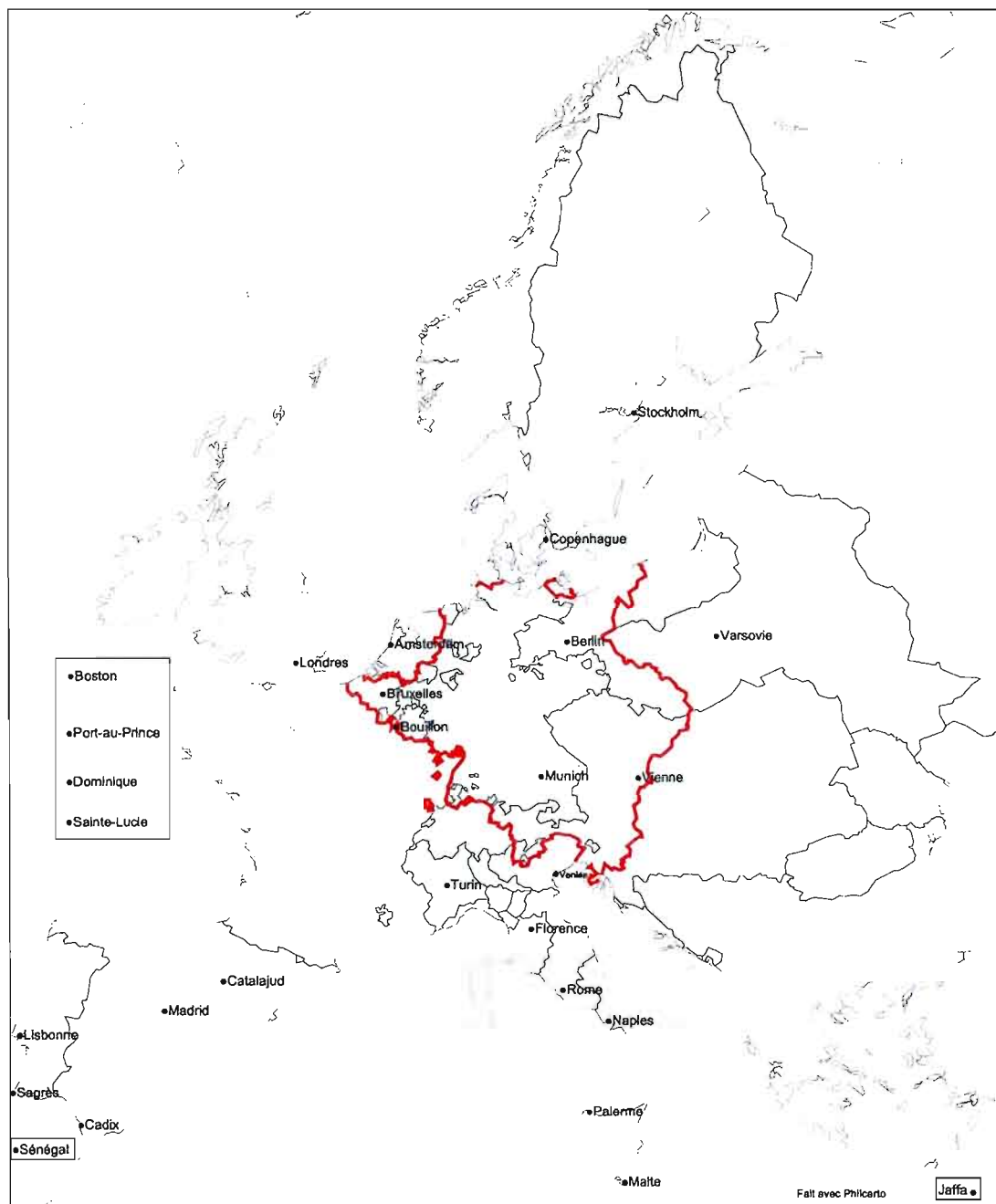


Figure A-5 - Carte des noms des villes d'Europe mentionnées par Hardy dans son journal (1753-1780)

BIBLIOGRAPHIE

1.0 Sources

1.1 Sources manuscrites

BARTHÈS, Pierre, *Les heures perdues de Pierre Barthès répétiteur de latin en Toulouse (1737-1780)*, Bibliothèque municipale de Toulouse, Manuscrits, 699-796.

HARDY, Siméon-Prosper, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, Bibliothèque nationale de France, manuscrits français 6680-6687.

1.2 Sources imprimées

BARBIER, Edmond Jean François, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1858, 6 v.

LAMOUELLE, Edmond, *Toulouse au XVIIIe siècle d'après les « Heures perdues » de Pierre Barthès*, Marseille, Laffite Reprints, 1981 (1^{ère} édition 1914), 456 p.

MERCIER, Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, Amsterdam, [sans nom], 1783, 8 vol.

1.3 Sources électroniques

EHESS, *Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui*, 1999, <http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/>, Consulté le 1^{er} août 2010.

2.0 Études

ABAD, Reynald, *Le grand marché : l'approvisionnement alimentaire de Paris sous l'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 2002, 1030 p.

ANDRIÈS, Lise, « Les livres de savoir pratiques dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Colportage et lecture populaire*, sous la dir. de Roger Chartier et Hans-Jurgen Lüsebrink, Paris, IMEC éditions, 1996, p.173-181.

———, « Le goût du sensationnel dans les canards et les almanachs », dans *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtimement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, p. 183-197.

ARBELOT, Guy et Bernard Lepetit, éd., *Atlas de la Révolution française, volume 1 : routes et communications*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1987, 91 p.

AMELANG, James S., *The flight of Icarus: Artisan Autobiography in Early Modern Europe*, Standford, Standford University Press, 1998, 497 p.

AUBERTIN, Charles, *L'Esprit public au XVIII^e siècle. Étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains, 1715-1789*, Paris, Didier, 1873, 498 p.

BAKER, Keith Michael, « Naissance de l'opinion publique », *Annales ESC*, vol. 42, no 1, 1987, p.41-71.

BAKER, Keith Michael et Roger Chartier, « Dialogue sur l'espace public », *Politix. Travaux de science politique*, vol. 26, 1994, p.5-22.

BASTIEN, Pascal, *L'exécution publique à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, 272 p.

BLONDEL, Nicole, « Journal de Paris (1777-1840) », dans Jean Sgard, dir., *Dictionnaire des journaux : 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, vol.2, p.615-627.

- BOLLÈME, Geneviève, *Les almanachs populaires au XVII^e et XVIII^e siècles : essai d'histoire sociale*, Paris, Mouton, 1969, 147 p.
- BOTS, Hans et Christiane Berkvens-Stevelinck, dir., *Les grands intermédiaires culturels de la république des lettres : études de réseaux de correspondances du XVI^e au XVIII^e siècles*, Paris : Honoré Champion éditeur, 2005, 454 p.
- BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Collin, 1966, v. 1.
- CASSAN, Michel, « Les livres de raison, invention historiographique, usages historiques » dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, sous la dir. de Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.15-28.
- , Michel, « La mort d'Henri IV au miroir des écrits du for privé », dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.519-534.
- CAVE, Christophe, « Bienfaisance et discours de presse », *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtimement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, p.157-182.
- CENSER, Jack et Jeremy Popkin, dir., *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, Berkeley, University of California Press, 1987, 252 p.
- CENSER, Jack et Jeremy Popkin, « Historians and the Press » dans *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, sous la dir. De Jack Censer et Jeremy Popkin, Berkeley, University of California Press, 1987, p.1-23.
- CHARTIER, Roger, « Compte rendu critique de *Les almanachs populaires au XVII^e et au XVIII^e siècles* », *Revue historique*, 1970, no 495, p.193-197.
- , Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987, 369 p.

———, Roger, *Culture écrite et société : l'ordre des livres XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1996, 240 p.

CORNAND, Suzanne, « La fin de la guerre de succession d'Autriche : le témoignage de Barbier » dans *1748, L'année de l'esprit des lois*, sous la dir. de Catherine Larrère et Catherine Volpilhac-Augier, Paris, Champion, 1999, p.31-39.

CROQ, Laurence, *Les bourgeois de Paris au XVIII^e siècle : identification d'une catégorie sociale polymorphe*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2000, 523 p.

DARNTON, Robert, « Trade in the Taboo : The Life of a Clandestine Book Dealer in Prerevolutionary France », dans *The Widening Circle: Essays on the Circulation of Literature in Eighteenth-Century Europe*, sous la dir. de Paul J. Korshin, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1976, p.13-83.

———, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, 258 p.

———, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984, 298 p.

———, « Journalism: All the News That Fits We Print », dans *The Kiss of Lamourette: Reflections in Cultural History*, New York, Norton, 1990, p.60-93.

———, *The Forbidden Bestsellers of Pre-Revolutionary France*, New York, W.W. Norton, 1995, 440 p.

———, « Public Opinion and Communication Networks in Eighteenth-Century Paris », dans *Opinion*, sous la dir. de Pierre Eckhard Knabe, Berlin, Splitz, 2000, p.149-229.

———, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, vol. 105, 2001, p.1-35.

- , « Mademoiselle Bonafon and the Private Life of Louis XV: Communication Circuits in Eighteenth-Century France », *Representations*, no.87, été 2004, p.102-124.
- , *The Devil in the Holy Water or the Art of Slander from Louis XIV to Napoleon*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2010, 534 p.
- DAUPHIN, Cécile, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Poublan, *Ces bonnes lettres : Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, A. Michel, 1995, 396 p.
- DUBOST, Jean-François, « Les étrangers à Paris au siècle des Lumières », dans *La ville promise : mobilité et accueil à Paris, fin XVII^e - début XIX^e siècle*, sous la dir. de Daniel Roche, Paris, Fayard, 2000, p.221-288.
- DURANTON, Henri, Claude LABROSSE et Pierre RÉTAT, dir., *Les Gazettes européennes de langue française*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, 349 p.
- DURANTON, Henri, et Pierre RÉTAT, dir., *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, 444 p.
- FARGE, *La vie fragile: Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, 355 p.
- , Arlette, *Dire et mal dire, L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, 317 p.
- FARGE, Arlette et Jacques Revel, *Logiques de la foule : l'affaire des enlèvements d'enfants : Paris 1750*, Paris, Hachette, 1988, 155 p.
- FEYEL, Gilles, *La « Gazette » en province à travers ses réimpressions, 1631-1752 : une recherche analytique de la diffusion d'un ancien périodique dans toute la France : avec un aperçu général et bibliographique pour chacun des centres de réimpression de la Gazette*, Amsterdam, APA : Holland University Press, 1982, 452 p.
- , « La diffusion des gazettes étrangères en France et la révolution postale des années 1750 », dans *Les Gazettes européennes de langue française*, sous

la dir. de Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p.81-98.

———, *L'annonce et la nouvelle : la presse d'information en France sous l'Ancien Régime, 1630-1788*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, 1387 p.

FOGEL, Michèle, *Les cérémonies de l'information*, Paris, Fayard, 1989, 498 p.

FOISIL, Madeleine, « L'écriture du for privé », dans *Histoire de la vie privée*, v. 3, sous la dir. de Philippe Ariès et Georges Duby, Paris, Le Seuil, 1986, p.319-357.

FOX, Adam, « Rumour, News, and Political Opinion in Elizabethan and Early Stuart England », *The Historical Journal*, vol. 40, no 3, 1997, p.597-620.

———, *Oral and Literate Culture in England, 1500-1700*, Oxford, Clarendon Press, 2000, 497 p.

FRÊCHE, Georges, *Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières (vers 1670-1789)*, Paris, Cujas, 1974, 982 p.

FRÊCHE, Georges et Geneviève Frêche, *Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse, 1486-1868. Extraits des Mercuriales suivis d'une bibliographie d'histoire des prix*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, 178 p.

FURET, François, *et al.*, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Mouton et cie, 1965 et 1970, 2 v.

FURET, François et Jacques Ozouf, *L'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, 2 vol.

GOUTAL-ARNAL, Valérie, « "Mes loisirs, ou Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connoissance", chronique (1753-1789) du libraire Siméon-Prosper Hardy », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 46, no 3, 1999, p.457-477.

GUERRIN, Yan, « Le Dauphin de 1815 : étude d'une rumeur », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2003, vol. 110, no 2, p.111-128.

HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Paris, Payot, 1988 (1^{ère} éd. allemande, 1962), 324 p.

HAFFEMAYER, Stéphane, « La géographie de l'information dans la Gazette de Renaudot de 1647 à 1663 », dans *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, sous la dir. de Henri Durathon et Pierre Rétat, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 21-31.

———, « Gazette, Nouveau Journal Universel et Relations véritables : les réseaux de l'information périodique de France, Pays-Bas et Provinces-Unies en 1689 », dans *La Plume et la toile : Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, sous la dir. de Pierre-Yves Beaurepaire, Arras, Artois presses université, 2002, p. 193-208.

———, *L'information dans la France du XVII^e siècle : La Gazette de Renaudot de 1647 à 1663*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, 848 p.

———, « Espace et réseaux de l'information politique autour d'Ismaël Boulliau au XVII^e siècle » dans *Les Réseaux de correspondance en Europe (XVI^e-XIX^e siècle): matérialité et représentation*, sous la dir. de Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häselser et Antony McKenna, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p.59-66.

JANSEN, Paule et Jean Varloot, dir., *L'Année 1768 à travers la presse traitée par ordinateur*, Paris, Éditions du CNRS, 1981, 250 p.

JANSEN, Paule, dir., *L'Année 1778 à travers la presse traitée par ordinateur*, Paris, Presses universitaires de France, 1982, 246 p.

JOYNES, Carroll, « The Gazette de Leyde : The Opposition Press and French Politics, 1750-1757 », dans *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, sous la dir. de Jack Censer et Jeremy Popkin, Berkeley, University of California Press, 1987, p.133-169.

JOUHAUD, Christian, *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985, 287 p.

JOUHAUD, Christian, Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage : écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009, 405 p.

KAPLAN, Steven, *Le complot de famine : Histoire d'une rumeur au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1982, 77 p.

———, *Les ventres de Paris : Pouvoir et approvisionnement dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Fayard, 1988, 702 p.

KAPFERER, Jean-Noël, *Rumeurs, le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 1990, 339 p.

LABROSSE, Claude, « Espace et territoire », dans *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, sous la dir. de Denis Reynaud et Chantal Thomas, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, p.153-180.

LEFEBVRE, Georges, *La Grande Peur*, Paris, Armand Colin, 1988 (1^{ère} éd., 1932), 271 p.

LEMOINE, Claire, *Cortèges et pouvoir à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles (1660-1789)*, Thèse de Ph.D. (histoire), Université Paris-VII, 1993, p.2-691.

LE ROY LADURIE, Emmanuel et Orest Ranum, *Pierre Prion, scribe*, Paris, Gallimard, 1985, 173 p.

LOTTIN, Alain, *Chavatte ouvrier lillois : un contemporain de Louis XIV*, Paris, Flammarion, 1979, 445 p.

LOVE, Harold, *Scribal publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Clarendon Press, 1993, 379 p.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen et Jean-Yves Mollier, dir., *Presse et événement: journaux, gazettes, almanachs (XVIII^e – XIX^e siècles)*, Berne, Peter Lang, 2000, 323 p.

———, « Introduction », dans *Presse et événement: journaux, gazettes, almanachs (XVIII^e – XIX^e siècles)*, sous la dir. de Hans-Jürgen Lüsebrink et Jean-Yves Mollier, Berne, Peter Lang, 2000, p.1-5.

———, « Des Messagers Boiteux/Hinkende Boten à la Bibliothèque bleue : filiations textuelles et rapports interculturels » dans *La bibliothèque bleue et*

les littératures de colportage : actes du colloque organisé par la Bibliothèque municipale à vocation régionale de Troyes en collaboration avec l'Ecole nationale des chartes, Troyes, 12-13 novembre 1999, sous la dir. de Thierry Delcourt et Elisabeth Parinet, Paris, École des chartes, 2000, p.267-285.

LYON-CAEN, Nicolas, « Un janséniste face au coup Maupeou », préface de Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événemens tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Daniel Roche et Pascal Bastien, vol. 2, p.1-25.

MANDROU, Robert, *Introduction à la France moderne 1500-1640 : Essai de psychologie historique*, Paris, Albin Michel, 1989 (1^{ère} éd. 1961), 408 p.

———, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles : la Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1975 (1^{ère} éd. 1964), 264 p.

MARTIN, Henri-Jean, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, 2 vol.

MAUREPAS, Arnaud de, « L'œil, l'oreille et la plume : la sensibilité testimoniale dans le Journal de Barbier (1717-1762) », *Annales ESC*, vol. 10, no 4, 1990, p.491-503.

MERCIER-FAIVRE, Anne-Marie et Chantal THOMAS, dir., *L'invention de la catastrophe au XVIII^e siècle : du châtement divin au désastre naturel*, sous la dir. de Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas, Genève, Droz, 2008, 543 p.

MERRICK, Jeffrey, « Patterns and Prosecutions of Suicide in Eighteenth-Century Paris », *Historical Reflections*, vol. 16, no 1, 1989, p.1-53.

MONNIER, Raymonde, Daniel Roche et Émilie Ducoudray, dir., *Atlas de la Révolution française, volume 11 : Paris*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2000, 131 p.

MORINEAU, Michel, *Les faux-semblants d'un démarrage économique, agriculture et démographie en France au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1971, 388 p.

- MOULINAS, René, *L'imprimerie, la librairie et la presse à Avignon au XVIII^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1971, 441 p.
- MOUREAU, François, « La plume et le plomb », dans *De bonne main, la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, sous la dir. de François Moureau, Paris, Universitas, 1993, p.5-16.
- , *Répertoire des nouvelles à la main : dictionnaire de la presse manuscrite clandestine XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, 517 p.
- , *La plume et le plomb : espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 728 p.
- MOUYSSSET, Sylvie, *Papiers de famille : Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e –XIX^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 347 p.
- MUCHEMBLED, Robert, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVI^e –XVIII^e siècle) : essai*, Paris, Flammarion, 1991 (1^{ère} éd. 1978), 398 p.
- MUCHEMBLED, Robert, *Histoire du grand Paris : de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Perrin, 2009, 414 p.
- PLOUX, François, *De bouche à oreille : Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Éditions Flammarion, 2003, 289 p.
- POPKIN, Jeremy, *News and politics in the age of revolution : Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, 292 p.
- , *Revolutionary News : the Press in France, 1789-1799*, Durham, Duke University Press, 1990, 217 p.
- RAYMOND, Joad, *The Invention of the Newspaper : English Newsbooks, 1641-1649*, Oxford, Clarendon Press, 1996, 379 p.

REYNAUD, Denis et Chantal Thomas, dir., *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, 293 p.

———, « Petit dictionnaire à l'usage de ceux qui lisent la gazette », dans *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999, p.259-283.

RÉTAT, Pierre et Jean SGARD, dir., *Presse et histoire au XVIII^e siècle : l'année 1734*, Paris, Éditions du CNRS, 1978, 325 p.

———, dir., *L'Attentat de Damiens, discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, 439 p.

RÉTAT, Pierre, « Gazette et almanach : l'année 1727 », dans *Presse et événement : journaux, gazettes, almanachs (XVIII^e – XIX^e siècles)*, sous la dir. de Hans-sebrink et Jean-Yves Mollier, Berne, Peter Lang, 2000, p.79-95.

———, dir., *La Gazette d'Amsterdam : miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001, 295 p.

ROCHE, Daniel et Pascal Bastien, « Présentation : Le journal d'un temps qui passe : *Mes Loisirs*, ou l'autre *Tableau de Paris* », préface de Siméon-Prosper Hardy, *Mes loisirs, ou, Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1753-1789)*, sous la dir. de Daniel Roche et Pascal Bastien, vol.1, p.1-29.

ROCHE, Daniel, *Le peuple de Paris: Essai sur la culture populaire au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1998 (1^{ère} édition 1981), 380 p.

———, *Le siècle des Lumières en province : Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989, 2 v.

RUGGIU, François-Joseph, « Introduction », dans *Au plus près du secret des cœurs ?*, sous la dir. de Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.7-13.

- , « Éditer le Journal (1753-1789) de Siméon-Prosper Hardy : nouveau regard, nouvelles approches sur Paris au XVIII^e siècle » dans le cadre du 36^e congrès annuel de la Western Society for French History, Québec, 6 novembre 2008.
- , « Un événement de la Fronde ? La mort de Charles I^{er} d'Angleterre dans les écrits du for privé français » dans *Les Écrits du for privé en Europe, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. de Elisabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p.535-554.
- SAADA, Anne et Jean Sgard, « Tremblements dans la presse », dans *The Lisbon Earthquake of 1755 : Representations and Reactions*, sous la dir. de Theodore Braun et John Radner, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p.208-224.
- SÉGUIN, Jean-Pierre, *L'information en France de Louis XII à Henri II*, Genève, Droz, 1961, 133 p.
- SCHAPIRA, Nicolas, « Les enjeux d'une correspondance instructive : les lettres de Valentin Conrart à Lorenzo Magalotti », *Littératures classiques*, no 37 (automne), 1999, p.155-168.
- SCHNAKENBOURG, Éric, « Les chemins de l'information : la circulation des nouvelles depuis la périphérie européenne jusqu'au gouvernement français au début du XVIII^e siècle », *Revue Historique*, no 638, 2006, p.291-311.
- SCHNEIDER, Robert A., *Public Life in Toulouse, 1463-1780: From Municipal Republic to Cosmopolitan City*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, 395 p.
- , *The Ceremonial City : Toulouse Observed, 1738-1780*, Princeton, Princeton University Press, 1995, 202 p.
- SÉGUIN, Jean-Pierre, *L'information en France de Louis XII à Henri II*, Genève, Droz, 1961, 133 p.
- SGARD, Jean, Michel Gilot, Françoise Weil, dir., *Dictionnaire des journalistes : 1600-1789*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1976, 380 p.

SGARD, Jean, *dir.*, *Dictionnaire des journaux : 1600-1789*, Paris, Universitas, 1991, 2 v.

———, « Le contrôle de la presse », *Opinion*, sous la dir. de Pierre Eckhard Knabe, Berlin, Splitz, 2000, p.137-147.

SLAUTER, William, *News and Diplomacy in the Age of the American Revolution*, Thèse de Ph.D. (histoire), Université de Princeton, 2007, p.iv-322 p.

TACKETT, Timothy, « La Grande Peur et le complot aristocratique sous la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 335, no 1, 2004, p.1-17.

TAILLEFER, Michel, « Toulouse », dans Lucien Bély, *éd.*, *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p.1215-1216.

TURCOT, Laurent, *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Le promeneur, 2007, 426 p.

VAILLÉ, Eugène, *Histoire générale des postes françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1947, 6 v.

VAN DAMME, Stéphane, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », *Les Dossiers du Grihl*, 2007, <http://dossiersgrihl.revues.org/682>, Consulté le 13 août 2010.

WEIL, Françoise, « Un épisode de la « guerre » entre la *Gazette de France* et les gazettes hollandaises : l'échec du projet de transformation de la *Gazette de France* en 1762 », dans *Les Gazettes européennes de langue française*, sous la dir. de Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1992, p.98-105.